



Sémiotique et critique

Introduction au 10^e numéro du *Cygne noir*

Simon Levesque

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100679ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100679ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Levesque, S. (2022). Sémiotique et critique : introduction au 10^e numéro du *Cygne noir*. *Cygne noir*, (10), 1–13. <https://doi.org/10.7202/1100679ar>

Résumé de l'article

Introduction au 10^e numéro de la revue *Cygne noir*, sous le thème « Sémiotique et critique », dirigé par Simon Levesque, Fabien Richert et Emmanuelle Caccamo. L'esprit dans lequel le rapprochement entre la critique et les études sémiotiques a été effectué est précisé. La part intrinsèquement critique de la sémiotique est examinée. Une question dirige ensuite la réflexion : comment concilier critique et rationalité ? Puis, les articles composant le dossier sont présentés un à un. Enfin, un constat est posé qui concerne la réflexivité dans les sciences interprétatives. Dans l'ensemble, ce numéro montre que les études sémiotiques peuvent servir au développement d'une, voire de plusieurs perspectives critiques sur le contemporain.

© Simon Levesque, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

SÉMIOTIQUE ET CRITIQUE. INTRODUCTION AU 10^e NUMÉRO DU *CYGNE NOIR*

Ce dossier de la revue *Cygne noir* marque son dixième anniversaire. En se penchant sur la dimension critique du travail de recherche en études sémiotiques, ses directeurs ont sélectionné un thème qui reflète l'esprit de la revue et affirme son identité. Au dossier ici présenté, avec les six articles et l'introduction qui le composent, s'ajoute un numéro spécial, diffusé à la suite¹. Le onzième numéro du *Cygne noir* doit être vu comme un prolongement du présent dossier sur la critique. Entièrement consacré à la pensée de la sémioticienne Susan Petrilli, il prend la forme d'un long dialogue entre elle et Simon Levesque (directeur de publication du *Cygne noir*). Susan Petrilli est connue pour avoir développé la sémioéthique. Au fil du dialogue, en revenant sur ses travaux et sur ceux de ses collègues proches, Petrilli aborde plusieurs notions transversales à la critique : idéologie, philosophie des sciences, humanisme, altérité et responsabilité, notamment. La pertinence et l'actualité de la sémioéthique s'y affirment peu à peu, et la complémentarité de cette approche par rapport à la critique, sur laquelle nous avons voulu mettre l'accent ici, devient évidente.

La part critique des études sémiotiques

Les premières théories modernes du signe, celles de Charles S. Peirce et de Ferdinand de Saussure, s'inscrivaient dans la mouvance positiviste et souhaitaient contribuer à l'étude des sciences et de la connaissance objective des signes en tant que composantes phénoménologiques ou linguistiques du monde. Saussure a posé l'existence d'un système universel, la langue, dégagé de toute dimension pratique. Ce modèle s'avérera décisif au mitan du vingtième siècle, moment fort du structuralisme (lequel fera assez rapidement l'objet de vives critiques). Mais chez Peirce, déjà, se faisait jour l'idée de critique au sens logique, fondamentale à l'examen des signes dans leur fonctionnement effectif et pratique. La critique, que Peirce appelle aussi tout simplement *logique*, a pour rôle d'évaluer la validité des signes (au regard de leur forme et en accord avec les lois gouvernant leur assemblage) selon la médiation que ceux-ci performant et le savoir qu'ils produisent ou la conduite qu'ils informent². Cette vision de la critique implique une première réflexivité sémiotique. Il faudra toutefois attendre l'entre-deux-guerres et la théorie critique de l'École de Francfort pour que l'activité intellectuelle et scientifique soit examinée de

manière véritablement critique, c'est-à-dire au regard de l'idéologie entendue au sens marxiste de fausse conscience. Dans le sillage de Karl Marx, de Max Weber et de Georg Lukács, l'École de Francfort défend l'élaboration d'un outillage et d'une méthode dialectique capable de nourrir une théorie critique de l'industrie culturelle avec, pour concept-clé, la rationalité. Elle replace le processus de domination technoscientifique de la nature à l'intérieur d'un cadre qui permette de le réfléchir sociologiquement. Ce faisant, elle cherche à dépasser la théorie dite « traditionnelle », caractérisée notamment par un imaginaire de neutralité scientifique. Conformément au programme énoncé par Max Horkheimer³, pour dépasser la théorie traditionnelle, la théorie critique doit tenir compte des conditions de sa genèse et de sa détermination par des intérêts sociaux dont l'influence est prépondérante dans la production de connaissances. Parce qu'elle méconnaît les multiples facteurs qui concourent au développement de son appareillage conceptuel, la théorie traditionnelle manque de réflexivité. Elle se révèle ainsi idéologique malgré elle et contribue à normaliser et à reproduire la société existante. De ce point de vue, la construction du sens arrimée à la théorisation traditionnelle participe inévitablement du pouvoir ; mais cela implique-t-il que sa déconstruction s'inscrive automatiquement de façon oppositionnelle et qu'elle réponde à une exigence de transformation de la réalité?

En parallèle au projet critique de l'École de Francfort et dans un contexte plus spécifiquement français, Roland Barthes et Louis Althusser ont respectivement critiqué les lieux communs de l'idéologie bourgeoise et les appareils idéologiques d'État⁴. Autour d'eux et à leur suite, une série de chercheurs se sont mis à examiner les institutions du sens, leur fonctionnement, les dynamiques de pouvoir et l'aliénation qui en découlent, notamment Jacques Derrida, Julia Kristeva, Michel Foucault, Gilles Deleuze, Félix Guattari ou Jean Baudrillard. À ceux que la « French Theory » – ce slogan issu de l'université étatsunienne – a fini par réunir, se sont éventuellement greffés, de façon plus ou moins cohérente, Judith Butler, Stuart Hall, Gayatri Chakravorty Spivak, Edward Said ou Donna Haraway. Ces chercheurs ont en commun d'avoir remis en cause des catégories sociologiques dépendantes des institutions du sens, des médiations de masse et des imaginaires formatés, et ce, au moyen de la philosophie du langage, du marxisme, de la psychanalyse ou de la sémiotique. Ainsi la sémiotique apparaît-elle capable de contribuer à une critique du pouvoir⁵, de la construction des discours⁶, de la structuration des concepts et des systèmes de connaissances⁷, de l'aliénation et de l'assujettissement⁸, de l'oppression des signes, de la détermination des genres⁹ et plus généralement de l'idéologie¹⁰ en s'appuyant sur diverses approches qui lui sont compatibles (matérialiste¹¹, dialectique¹² ou féministe¹³, par exemple).

Comment concilier critique et rationalité?

Dans l'un de ses derniers ouvrages, Gary Genosko a proposé d'envisager la sémiotique comme *critique* à partir du moment où s'opère un recadrage des problématiques relatives à la construction du sens : il ne s'agit plus seulement de savoir *comment* la signification est produite à travers une analyse des systèmes de signes mis en jeu, de leurs articulations et des modalités de leur manipulation, mais plutôt *pourquoi* à tel état de choses est associé tel état de signes¹⁴. Le travail d'analyse sémiotique serait alors sous-tendu par une exigence de dévoilement pouvant se doubler d'une dénonciation. Cette exigence a été formulée par Jacques Rancière récemment ; pour lui, la théorisation se politise dès lors qu'elle révèle ou engage des rapports de sens entraînant une contestation de la frontière entre ce qui est considéré comme politique et ce qui ne l'est pas¹⁵. Une sémiotique spécifiquement critique implique-t-elle nécessairement une forme d'engagement ou de politisation de la recherche? Ou alors, comme le suggère Lane Kauffman et, après lui, Gianfranco Marrone, peut-elle être simplement assimilée à toute forme « motivée » de critique de la culture¹⁶? Encore faut-il savoir reconnaître cette motivation.

Ainsi, une définition minimale de la sémiotique critique (ou sémiocritique) pourrait être qu'elle a le devoir de prendre en compte de façon réflexive la position de l'observateur en tant qu'interprète des agencements sémiotiques sur lesquels porte son analyse, et ce, afin d'explicitier les fins de l'analyse et le rôle entrevu pour celle-ci dans la chaîne des discours où elle s'insère. Une sémiotique critique se définirait donc non seulement par l'objet sur lequel elle élabore son analyse (l'hégémonie ou les industries culturelles, les systèmes d'oppression, l'autoritarisme, l'occultisme, les discriminations larvées, l'aliénation technicienne, etc.), mais aussi par un projet socialement engagé visant avant tout l'émancipation humaine et la transformation de la société pour contrer les effets néfastes de l'économie capitaliste. À tout le moins faudrait-il refuser d'œuvrer au maintien du *statu quo* et à l'encontre d'une légitimation de l'ordre établi. Or, cette manière de définir la dimension critique possible de la sémiotique apparaîtra sans doute prohibitive à plusieurs, car il est clair que de nombreux·ses chercheurs·euses ne se reconnaissent pas dans ce programme ; la prétention au caractère apolitique de l'activité de la recherche ou le rabattement sur l'argument de scientificité de la méthode permettant la défense d'un idéal de neutralité.

Il est vrai que la sémiologie, en France en particulier, a flirté un temps (sinon encore) avec l'idéal positiviste, s'inscrivant ainsi en filiation avec le projet scientifique envisagé par Saussure. La politisation d'une part des études sémiotiques – non pas souhaitée, mais déjà réalisée – entache-t-elle l'aura de scientificité dont l'autre part voudrait se parer? En tout état de cause, il semble douteux, en premier lieu, de croire

en la possibilité d'une théorisation de la société ou de toute analyse du social (aussi bien que du travail et de ses produits) qui soit exempte d'intérêts « et dont la valeur de vérité pourrait être jugée dans une attitude de réflexion prétendument neutre et non pas dans un effort de pensée et d'action en retour, intégré précisément dans une activité historique concrète¹⁷ », comme le pense Horkheimer. Or, les études sémiotiques se rapportent-elles toutes à une analyse du social? Certes non, mais force est d'admettre qu'une bonne part des signes et des médiations qui l'intéressent sont de nature anthropique. Comment, dès lors, concilier la réfutation, par l'École de Francfort, de l'attitude scientifique désintéressée avec la prétention à l'objectivité dont use le discours scientifique et que vise la rationalité? L'engagement du chercheur, de la chercheuse est-il compatible avec la distanciation conceptuelle valorisée par la recherche¹⁸? Implication et objectivité génèrent-elles nécessairement une tension insoluble? Enfin, l'injonction à la critique devrait-elle forcer un dépassement des seules affaires humaines pour alimenter une éthique de la recherche qui se préoccupe de la place des sociétés humaines parmi les autres formes de vie sur cette planète, en vue d'atteindre un meilleur équilibre – ce qui, en définitive, revient à opposer à la forme capitaliste un refus d'ordre écologique¹⁹? En somme, l'attitude critique commanderait une éthique de la recherche, elle-même arrimée à une axiologie qu'il s'agit d'explicitier à chaque fois.

Savoirs critiques en études sémiotiques

L'idée de ce numéro n'est pas tellement de définir ou de circonscrire les limites ou les possibilités d'une sémiotique critique que d'interroger les rapports de sens installés ou possibles entre, d'une part, la notion de critique, ses implications, et la théorie critique ou les « savoirs critiques »²⁰ et, d'autre part, les études sémiotiques, la réalité de leur pratique et la finalité de leur production signifiante.

Dans son article « Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France »²¹, Bernard Darras adopte une approche autoethnographique pour examiner rétrospectivement une série d'échanges privés auxquels il a lui-même participé au cours des deux dernières années, alors que des confinements et diverses autres mesures sanitaires, avec leur lot d'incertitudes et d'incompréhensions, ont été mis en place par les autorités. Les premiers heurts, survenus dans la foulée des chamboulements du quotidien de tout un chacun, ont laissé place aux inquiétudes. Tandis que certains se pliaient volontiers aux règles liberticides instaurées, y voyant un mal nécessaire et une décision justifiée par un principe de solidarité, d'autres les refusaient, en accompagnant parfois leur posture de résistance d'un récit ancré dans un déni vigoureux de divers pans de la réalité

mortifère de la pandémie. Ce terrain polarisé a constitué pour Darras une occasion de mettre à l'épreuve la théorie de la croyance de Charles Peirce. De manière méthodique et méticuleuse, il décortique l'enchaînement des événements et leurs incidences sur les communications entre lui et deux interlocutrices. Cette participation active du chercheur entérine une démarche participative, mais surtout critique et autocritique, par laquelle il en vient à remettre en cause ses propres actions, de même que les limites de ses réflexes intellectuels dans un contexte de crise où les savoirs peinent à trouver des assises solides pour fonder l'action individuelle et collective. Au terme de cette enquête, la contrariété se révèle sous un double jour : d'abord suscitatrice d'une volonté de correction dans le dialogue, elle laisse peu à peu place à un désarroi né de l'insuccès des tentatives de transformation des croyances d'autrui. Ultimement, la rigidité des habitudes installées, qui occasionne diverses récalcitrances, apparaît néfaste vis-à-vis d'un monde dont les paramètres changeants – dont la nature anthropique ne doit pas nous échapper – appellent à une plus grande souplesse. Une des forces de l'article de Darras est de donner prise non pas sur la fabrique des crédulités, mais sur l'immense difficulté pratique qu'il y a à combattre la désinformation dans un monde rempli de contrariétés et où chacun parvient – non sans peine et contradictions – à se forger une vision du monde qui conforte ses positions plutôt que d'être forcé à la compromission collective.

Dans son article « Parisien et paysans plaisants »²², Félix Danos restitue de manière réflexive des événements de langage survenus sur son terrain ethnographique auprès de deux personnes âgées parlant patois dans le centre de la France à l'été 2014. Dans l'étude attentive d'une interaction dont il fut l'un des acteurs, l'auteur déploie un jeu de positions en vertu duquel citadins et paysans s'opposent et actualisent des rapports de pouvoir. Cette opposition s'observe au moyen de contrastes entre des registres émergents indexés à des rôles sociaux campés, auxquels chacun s'aligne malgré lui, mais qui peuvent aussi être subvertis avec plus ou moins de succès. Car au-delà d'un intérêt pour la reproduction sociale dans ce qu'elle comporte d'irréfléchi, l'article a le mérite de montrer la part de réflexivité qui se fait jour dans cette reproduction, de même que la possibilité d'un camouflage et d'une subversion par rapport aux rôles stéréotypiques suscités par les interactions ordinaires. En s'appuyant sur la pensée de Jacques Rancière, Danos montre comment les rôles et les parts sont distribués selon un ordre qui, découlant de l'opération d'une subjectivation politique, s'incarne dans des traits sociolinguistiques tangibles. Ainsi les manières de parler, avec les mise-en-registre qu'elles supposent, apparaissent-elles comme des vecteurs de socialisation puissants. Au premier cas, issu du travail ethnographique du chercheur, un deuxième est juxtaposé, tiré celui-là du célèbre roman d'Émile Guillaumin paru en 1904, *La vie d'un simple*. Nourri par ces deux sources, le regard profondément critique de l'auteur l'incite à porter son attention sur

le potentiel d'émancipation et la place laissée aux projets sociaux divergents à l'intérieur de cadres sociaux enrégimentés. Ces résistances sont importantes, bien qu'elles s'expriment le plus souvent sur un mode mineur, par des prises de contrepied parfois fort subtiles, mais néanmoins remarquables. Cette étude extrêmement riche n'aurait pu être menée sans un appareillage théorique puissant issu dans sa plus grande partie de l'anthropologie sémiotique réflexive de l'École de Chicago. La maîtrise conceptuelle de l'auteur est d'autant plus appréciable que plusieurs des concepts qu'il mobilise sont ici présentés pour la première fois en français.

Dans son article « Politiser la sémiosphère »²³, Nikolai Vokuev suggère de rapprocher les études sémiotiques et les études culturelles, et plus particulièrement de confronter la pensée du sémioticien russe Juri Lotman à la sphère des études culturelles anglosaxonnes. Alors que ces dernières se sont développées dans un paradigme politiquement engagé afin de porter sur la société contemporaine un regard critique apte à susciter sa transformation, la pensée de Lotman, et de l'école de Tartu-Moscou dont il a été le chef de file, s'est quant à elle développée en réaction à la science soviétique officielle. En s'éloignant du fonds marxiste de la pensée d'État – peu à peu corrompu par les finalités du pouvoir – la sémiotique de la culture s'est-elle pour autant mise en retrait des affaires politiques de la cité? Vokuev montre que le modèle de la sémiosphère lotmanienne n'est pas si éloigné des préoccupations centrales aux études culturelles, bien que tout ce qui a trait au politique y ait été refoulé. Dans la mise au jour de ce refoulé, l'auteur engage un dialogue fécond avec les divers tournants survenus au sein des études culturelles dans les décennies passées : mémoriel, performatif, interprétatif, spatial, iconique, postcolonial, réflexif. Sous cet éclairage, le modèle lotmanien gagne en épaisseur. Vokuev en vient ainsi à examiner la capacité réelle de la sémiosphère à traiter des questions de pouvoir, notamment au moyen du concept d'autodescription, crucial au maintien du ou des noyaux constitutifs de toute sémiosphère. Au-delà de cette repolitisation de la pensée du sémioticien de Tartu, l'article de Vokuev constitue un remarquable cours d'histoire des idées, qui lui permet même d'éclairer des événements culturels contemporains survenus dans l'aire d'influence russe, dans la foulée de l'invasion de l'Ukraine par la Fédération de Russie au printemps 2022.

Dans son article « Défier et rénover les codes du portrait historique »²⁴, Lynn Bannon s'intéresse au travail de l'artiste visuel afro-américain Kehinde Wiley. C'est la démarche appropriationniste de Wiley qui fait l'objet d'une attention particulière. Bannon montre comment, en resémiotisant les images et les lieux communs de l'histoire de l'art occidentale, le peintre et sculpteur en subvertit les codes. Le genre du portrait trouve chez Wiley un souffle nouveau et un débouché critique. Bannon montre comment Wiley tire profit des paramètres du genre, avec le prestige et la grandiloquence qui lui sont

associés, pour mettre en scène des personnes afro-américaines anonymes et ainsi faire entrer leur image au musée. La couleur de la peau, l'anonymat des sujets, mais aussi la richesse et l'éclat des motifs ornementaux renversent les habitudes instituées. Le regard du spectateur s'en trouve d'autant plus interpellé que ces éléments lui sont doublement familiers, bien qu'inorthodoxe dans le cadre institutionnel du musée d'art occidental : scrupuleusement reproduits, les codes du portrait permettent aux sujets représentés d'être élevés à la hauteur des sujets des tableaux des maîtres passés, le plus souvent mécènes, aristocrates ou riches bourgeois passant commande de leur portrait à leur artiste préféré. Or, chez Wiley, les sujets ne sont pas connus, ils ne jouissent d'aucune notoriété préalable ; ainsi n'acquièrent-ils de prestance qu'en vertu des codes au moyen desquels leur forme et leur caractère sont portraiturés. À cette première familiarité, celle des codes, qui les place immédiatement dans une tradition reconnue, une seconde, plus ambiguë, leur permet d'y apparaître comme autant de figures prêtes à en découdre avec l'orthodoxie du genre – et avec l'autorité plus généralement, par extension. Les vêtements dont sont affublés les sujets les indexent à la culture hip-hop, à un certain luxe commercial et au clinquant d'une présentation de soi qu'affectionnent plusieurs membres des communautés noires étatsuniennes. Au premier regard, ce tape-à-l'œil peut choquer, mais à bien y penser, il rejoint le goût de lustre et la verroterie dont se paraient autrefois les sujets blancs, aristocrates ou bourgeois, de la première modernité ou de l'ère industrielle précoce, qui aimaient à se mettre en scène sous des atours avantageux. Cette double réinterprétation du genre confère aux œuvres de Wiley une efficacité critique, que Bannon analyse avec aplomb. En se penchant attentivement sur deux toiles de l'artiste, *Officer of the Hussars* (2007) et *Simeon the God Receiver* (2015), la chercheuse mène une démonstration convaincante, par l'entremise de laquelle quelques aspects propres à la démarche de l'artiste contemporain sont discutés : subjectivation politique, rapports sociaux de race, pluralisation des identités, hégémonie culturelle et métissage, hybridation des codes, valorisation des marqueurs culturels afro-américains et volonté de faire exister l'art noir dans un système artistique blanc et eurocentriste.

Dans son article « De la critique théorique à la critique de la société »²⁵, Fabien Richert propose un rapprochement productif entre l'École de Francfort – Max Horkheimer et Theodor Adorno surtout – et les écrits collectifs de Gilles Deleuze et Félix Guattari. C'est en examinant l'importance du concept de réification, cruciale dans les travaux des penseurs de l'École de Francfort, que le rapprochement est opéré. À ce concept, Richert articule une double volonté critique – critique théorique et critique du social – qu'il perçoit du côté des penseurs allemands et dont il s'efforce de montrer la transversalité dans la pensée des Français. Jusqu'ici l'œuvre philosophique deleuzo-guattarienne a rarement été confrontée aux théories francfortoises, et l'auteur reconnaît lui-même que leur mise

en comparaison ne va pas de soi. Les deux projets sont marqués par des différences fondamentales, bien que l'un et l'autre cultivent une vision critique de l'histoire. C'est en examinant la théorisation du concept de réification chez Lukács que Richert parvient à installer un dialogue fructueux, car il lui permet de remonter l'histoire des idées jusqu'à Marx, Freud et Nietzsche ; autant de références communes qui sanctionnent le rapprochement effectué. Alors s'éclaire le couple conceptuel réification-chosification, à partir duquel l'auteur interprète la critique du fétichisme du signifiant que déploient Deleuze et Guattari dans *L'Anti-Œdipe*. À partir de là, Richert montre comment la remise en cause des thèses saussuriennes sur la binarité de signe alimente la pensée critique deleuzo-guattarienne. En partant du constat que le sens, émergeant de la *différance* de signifiant à signifiant, crée des effets de surface (plutôt que de référence), l'auteur développe une compréhension de la critique deleuzo-guattarienne de la psychanalyse ancrée dans un réinvestissement du concept de fétichisation marxien. Mais c'est surtout en rapprochant la réification du concept de décodage propre aux sociétés capitalistes théorisé par Deleuze et Guattari que Richert parvient à établir les points de comparaison avec Adorno et Horkheimer les plus heuristiques dans une perspective sémiotique. Ainsi, les concepts de décodage et de réification chercheraient tous deux à décrire un même processus d'abstraction et d'appauvrissement social, doublé d'une rigidification de la morale d'État dictée par la forme-marchandise érigée en objectivité indépassable. Richert travaille depuis plusieurs années à l'intersection de la théorie critique et des études sémiotiques. L'article qu'il livre ici représente une nouvelle brique dans un édifice intellectuel d'une rare complexité, et dont l'importance critique pour penser la modernité capitaliste, son imaginaire et sa logique, ne saurait être minimisée.

Dans son article « Méthode critique en études sémiotiques »²⁶, Simon Levesque jette les bases méthodologiques pour la fondation d'un laboratoire disciplinaire spécialisé. Un tel laboratoire aurait pour but de permettre aux études sémiotiques de consolider leur existence en tant que pratique scientifique reconnue, et ce, en renforçant leur autonomie vis-à-vis des autres sciences et dans le champ social élargi. En situant les études sémiotiques parmi les sciences générales et appliquées, et en les classant, avec Charles Peirce, parmi les sciences cénoscopiques, c'est-à-dire les sciences qui ne produisent pas de savoirs nouveaux mais examinent les propositions existantes produites d'autre part afin d'enquêter sur leur validité, l'auteur souligne leur nature intrinsèquement critique. Il insiste également sur le fait que la pensée sur le signe représente non seulement un point de passage entre les sciences naturelles et les sciences sociales, mais aussi une possible solution de continuité entre elles. La méthode critique préconisée, fondée dans la sémiotique de Peirce et la métaphysique de Nelson Goodman, mais inspirée aussi de la sociologie des sciences d'Isabelle Stengers, de Bruno Latour et de Pierre Bourdieu, est

orientée vers une tâche précise : la correction des interprétants. Ce travail de correction s'opère paradoxalement par un double mouvement de précision (qui décrit un accroissement dans la précision) et de généralisation (qui décrit un accroissement dans la généralité). Bien que dense sur le plan théorique, l'article de Levesque présente de façon synthétique, sur un mode projectif qui reste à actualiser, les paramètres d'une pratique critique de la sémiotique déterminée par trois phases concaténées dans la recherche : la colligation des signes, la correction propositionnelle et la médiation. Ayant pour mandat d'appliquer la méthode élaborée ici, le laboratoire imaginé par l'auteur serait ainsi régi par une fonction socio-épistémologique définie, en vertu de laquelle la sémiotique critique s'affirmerait comme une sorte de point de contrôle pour la production propositionnelle issue de toutes les sphères de production sociale – culturelle, politique ou scientifique.

Indispensable réflexivité

Les contributions rassemblées dans ce dossier interrogent diversement les moyens et les fins d'une analyse critique des formations de pouvoir, des idéologies, de la réification, de l'hégémonie culturelle, mais aussi des institutions du sens, de la valeur, des dynamiques de circulation des propositions et des médiations qui les perpétuent. Elles constituent autant de mises à l'épreuve de modèles interprétatifs au regard de l'exigence critique, capables de se pencher sur divers objets, phénomènes, événements ou activités susceptibles de vectoriser l'aliénation sociale ou, au contraire, s'inscrivant de façon oppositionnelle et visant l'autonomie et l'émancipation. Les vues développées ici sur des signes aux contours incertains ou contestés, aux effets polémiques ou subversifs, invitent à concevoir l'influence possible de la sémiotique sur le façonnage de gestes, d'inscriptions ou de positionnement politiques déterminants, dans et hors du monde de la recherche universitaire. En fin de compte, ce numéro montre que les études sémiotiques peuvent servir au développement d'une, voire de plusieurs perspectives critiques sur le contemporain. Surtout, en interrogeant les fins de la critique, c'est aussi sur elle-même que la sémiotique en vient à porter un regard réflexif. Nulle pratique rationnelle ne saurait se passer de cette réflexivité précieuse.

Bibliographie

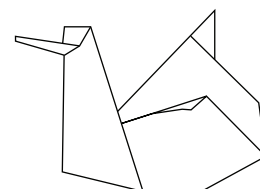
- ALDAMA, Juan Alonso, Denis BERTRAND, Bernard DARRAS & Flore DI SCIULLO (dir.), *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémioses », 2021.
- ALTHUSSER, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » (1970), *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd. Sociales, 1976, p. 67-125.
- BANNON, Lynn, « Défier et rénover les codes du portrait historique : le pari de Kehinde Wiley », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 87-106.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- BEETZ, Johannes, *Materiality and Subject in Marxism, (Post-)Structuralism, and Material Semiotics*, Londres, Palgrave MacMillan, 2016.
- BUTLER, Judith, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1989.
- , *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. de l'anglais par C. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.
- DANOS, Félix, « Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 43-65.
- DARRAS, Bernard, « Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France : autoethnographie d'un pragmatiste contrarié », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 14-42.
- DELEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.
- DELEUZE, Gilles & Félix GUATTARI, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, Paris, Minuit, 1980.
- DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- DONALDSON, Laura E., « (Ex)Changing (Wo)Man: Towards a Materialist-Feminist Semiotics », *Cultural Critique*, no 11, 1988-1989, p. 5-23.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- , *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- GAUTIER, Claude & Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques. Quand le pouvoir s'en prend à l'autonomie de la recherche*, Paris, La Découverte, 2022.
- GENOSKO, Gary, *Critical Semiotics*, Londres, Bloomsbury, 2016.
- GODARD, Barbara, « Towards a Critical Semiotics: Feminist Interventions in Semiotic Theories », dans S. Petrilli (dir.), *Approaches to Communication: Trends in Global Communication Studies*, Madison, Atwood Press, 2008, p. 161-190.

- GUATTARI, Félix, *L'inconscient machinique : essais de schizo-analyse*, Fontenay-sous-Bois, Éd. Recherches, 1979.
- , *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, 1989.
- HORKHEIMER, Max, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard & S. Muller, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974.
- KAUFFMANN, Robert Lane, « Toward Critical Semiotics », *Semiotics*, 1991, p. 122-128. DOI : 10.5840/cpsem19912.
- KEANE, Webb, « On Semiotic Ideology », *Signs and Society*, vol. 6, no 1, 2018, p. 64-87. DOI : 10.1086/695387.
- LAZZARATO, Maurizio, *Signs and Machines. Capitalism and the Production of Subjectivity*, Los Angeles, Semiotext(e), 2014.
- LEVESQUE, Simon, « Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 137-169.
- LEVESQUE, Simon (dir.), *Cygne noir*, 11 : « Dialogue avec Susan Petrilli : sur l'actualité de la sémioéthique », 2023.
- MARRONE, Gianfranco, *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2017.
- NÖTH, Winfried, « Semiotics of ideology », *Semiotica*, no 148, 2004, p. 11-21.
- PEIRCE, Charles S., *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, vol. 1-6 éd. C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; vol. 7-8 éd. A. W. Burks, même éditeur, 1958.
- PETRILLI, Susan, « Semiotics as semioethics in the era of global communication », *Semiotica*, no 173, 2009. DOI : 10.1515/SEMI.2009.015.
- PONZIO, Augusto, *Signs, Dialogue, and Ideology*, trad. de l'italien par S. Petrilli, Amsterdam/Philadelphie, J. Benjamins, 1993.
- RANCIÈRE, Jacques, *Les mots et les torts : dialogue avec Javier Bassas*, Paris, La fabrique, 2021.
- RICHERT, Fabien, « De la critique théorique à la critique de la société : penser le concept de réification chez Gilles Deleuze et Félix Guattari », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 107-136.
- VOKUEV, Nikolai « Politiser la sémiosphère : Juri Lotman et les études culturelles », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 66-86.
- ZIMA, Pierre (dir.), *Semiotics and Dialectics: Ideology and the Text*, Amsterdam, John Benjamins, 1981.

Notes

- 1 Cygne noir, no 11 : « Dialogue avec Susan Petrilli : sur l'actualité de la sémioéthique » (dir. S. Levesque), 2023.
- 2 C. S. PEIRCE, *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, C. Hartshorne & P. Weiss (dir.), vols 1-6, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1931-1935 ; A. W. Burks (dir.), vols 7-8, même éditeur, 1958, § 1.191.
- 3 M. HORKHEIMER, « Théorie traditionnelle et théorie critique » (1937), *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard & S. Muller, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974, p. 15-92.
- 4 R. BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957 ; L. ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » (1970), *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd. Sociales, 1976, p. 67-125.
- 5 M. FOUCAULT, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- 6 J. DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- 7 G. DELEUZE, *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France, 1968 ; M. FOUCAULT, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- 8 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980 ; F. GUATTARI, *L'inconscient machinique : essais de schizo-analyse*, Fontenay-sous-Bois, Éd. Recherches, 1979 ; *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, 1989 ; M. LAZZARATO, *Signs and Machines. Capitalism and the Production of Subjectivity*, Los Angeles, Semiotext(e), 2014.
- 9 J. BUTLER, *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, 1989 ; *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. de l'anglais par C. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.
- 10 A. PONZIO, *Signs, Dialogue, and Ideology*, trad. de l'italien par S. Petrilli, Amsterdam/Philadelphie, J. Benjamins, 1993 ; W. NÖTH, « Semiotics of ideology », *Semiotica*, no 148, 2004, p. 11-21 ; W. KEANE, « On Semiotic Ideology », *Signs and Society*, vol. 6, no 1, 2018, p. 64-87.
- 11 J. BEETZ, *Materiality and Subject in Marxism, (Post-)Structuralism, and Material Semiotics*, Londres, Palgrave MacMillan, 2016.
- 12 P. ZIMA (dir.), *Semiotics and Dialectics: Ideology and the Text*, Amsterdam, John Benjamins, 1981.
- 13 L. E. DONALDSON, « (Ex)Changing (Wo)Man: Towards a Materialist-Feminist Semiotics », *Cultural Critique*, no 11, 1988-1989, p. 5-23 ; B. GODARD, « Towards a Critical Semiotics: Feminist Interventions in Semiotic Theories », dans S. Petrilli (dir.), *Approaches to Communication: Trends in Global Communication Studies*, Madison, Atwood Press, 2008, p. 161-190.
- 14 G. GENOSKO, *Critical Semiotics*, Londres, Bloomsbury, 2016, p. 1.
- 15 J. RANCIÈRE, *Les mots et les torts : dialogue avec Javier Bassas*, Paris, La fabrique, 2021.
- 16 R. L. KAUFFMANN, « Toward Critical Semiotics », *Semiotics*, 1991, p. 122 ; G. MARRONE, *Sémiotique et critique de la culture*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2017, p. 4.
- 17 M. HORKHEIMER, « Théorie traditionnelle et théorie critique », *loc. cit.*, p. 57.
- 18 J. A. ALDAMA et al. (dir.), *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sémioses », 2021.
- 19 S. PETRILLI, « Semiotics as semioethics in the era of global communication », *Semiotica*, no 173, 2009, p. 366 (trad. libre) : « La sémiotique critique [...] c'est-à-dire une sémiotique sujette à la responsabilité en un double sens [...], doit se préoccuper de la vie sur la planète – non seulement sur le plan cognitif, mais aussi d'un point de vue pragmatique. En d'autres mots, la sémiotique doit prendre soin de la vie. »
- 20 C. GAUTIER & M. ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques. Quand le pouvoir s'en prend à l'autonomie de la recherche*, Paris, La Découverte, 2022.

- 21 B. DARRAS, « Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France : autoethnographie d'un pragmatiste contrarié », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 14-42.
- 22 F. DANOS, « Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 43-65
- 23 N. VOKUEV, « Politiser la sémiosphère : Juri Lotman et les études culturelles », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 66-86.
- 24 L. BANNON, « Défier et rénover les codes du portrait historique : le pari de Kehinde Wiley », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 87-106.
- 25 F. RICHERT, « De la critique théorique à la critique de la société : penser le concept de réification chez Gilles Deleuze et Félix Guattari », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 107-136.
- 26 S. LEVESQUE, « Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire », *Cygne noir*, no 10, 2022, p. 137-169.





Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France : autoethnographie d'un pragmatiste contrarié

Bernard Darras

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100680ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100680ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Darras, B. (2022). Croyances en crise dans le contexte de la Covid-19 en France : autoethnographie d'un pragmatiste contrarié. *Cygne noir*, (10), 14–42.
<https://doi.org/10.7202/1100680ar>

Résumé de l'article

Cette étude de sémiotique pragmatiste examine une confrontation de croyances au sujet de la crise sanitaire en France. De février 2020 à novembre 2022, l'auteur a assisté et participé à la montée de deux récits d'abord consensuels, puis antagonistes et finalement incompatibles. C'est la dynamique de ces récits croisés qui est explorée et analysée à partir des concepts peirciens de croyance, de doute et des quatre méthodes de fixation des croyances. L'étude aborde aussi les processus d'assertion et de discrédit réciproque des données, des informations et des désinformations. Les trois protagonistes des échanges n'échappent pas non plus à ces discrédits qui se déroulent dans un contexte de rapports de pouvoir où le doute est confronté à la montée du soupçon. Le corpus de la recherche est très situé, et même personnalisé, puisqu'il concerne la relation à distance de l'auteur avec deux interlocutrices. À sa façon réflexive, critique, mais aussi autocritique, cette étude porte sur la construction et la déconstruction des croyances en situation d'incertitude et d'inconnu provoquée par la crise de la Covid-19.

© Bernard Darras, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

CROYANCES EN CRISE DANS LE CONTEXTE DE LA COVID-19 EN FRANCE : AUTOETHNOGRAPHIE D'UN PRAGMATISTE CONTRARIÉ

1. Le contexte de l'expérience vécue et les méthodes de l'étude

Cette étude¹ s'appuie concrètement sur une série d'échanges en ligne qui ont duré un peu plus de deux ans, de février 2020 à novembre 2022 et plus sporadiquement au-delà. Cette période troublée a été marquée par la pandémie de Covid-19, par les publications quotidiennes des courbes d'hospitalisation et de décès, par la généralisation des gestes barrières, l'imposition de périodes de confinement, les « passes sanitaires », les tentatives de traitement, l'arrivée des vaccins, mais aussi par les mutations du virus. À partir du 22 février 2022, l'armée russe a commencé à envahir l'Ukraine.

En partie en raison des phases d'isolement, pendant ces deux années, j'ai participé à de nombreux échanges en ligne au sujet de la crise sanitaire avec des ami·e·s et collègues universitaires de plusieurs continents, notamment d'Amérique du Nord. Nous prenions régulièrement de nos nouvelles et, surtout, nous comparions nos actions et nos réactions à la crise sanitaire, en les mettant en rapport avec les mesures prises par nos États respectifs. Nous partagions diverses informations et articles scientifiques, sociétaux et politiques, et globalement nous avions les mêmes approches de la crise mondiale. Nous étions typiquement dans une relation d'entre-soi, dans une communauté de croyances au sujet des méthodes de la science, de ses constats et de ses résultats.

Pour cette étude, j'ai sélectionné les échanges que j'ai eus avec deux personnes de mon entourage, mais éloignées de mon réseau professionnel, Brigitte et Nicole². Leurs positions ont progressivement divergé des miennes et de celles discutées dans mon réseau. Pendant cette période, elles m'ont surtout envoyé des liens vers des sites web qui confortaient ou corroboraient leurs croyances et leurs inquiétudes.

Dans le contexte de cette pandémie mortelle aux multiples inconnues, adopter telle ou telle croyance, agir de telle ou telle façon, mais aussi changer ou non ses habitudes n'étaient pas sans effet sur la vie personnelle et sociale ni sur la vie elle-même pour les cas les plus dramatiques. Ces dimensions vitale et létale ont donné un accent très réaliste à la confrontation des croyances, de même qu'aux effets pratiques et aux conséquences de celles-ci.

1.1 Le corpus des échanges conservés

Du 28 février 2020 au 6 novembre 2022, 272 messages ont été échangés entre les trois interlocuteurs au sujet de la crise sanitaire. Ce qui correspond en moyenne à 2,6 messages par semaine. En 2020, 108 messages ont été échangés, 99 en 2021, 65 en 2022. À certaines périodes plus clivantes de la crise, les échanges ont été plus intenses. Ma contribution au total des échanges est de 55 %, celle de Brigitte est de 38 % et celle de Nicole, de 7 %. Brigitte et Nicole ne correspondaient pas entre elles, alors que je correspondais avec l'une et l'autre.

Les échanges ont été effectués au moyen des applications WhatsApp (96) et Signal (43), par texto (93) et par courriel (40). Les traces des discussions téléphoniques n'ont hélas pas été conservées. La relative intensité des échanges numériques s'explique par la gravité de la crise sanitaire, par l'éloignement géographique des interlocuteurs, par l'intensification des usages numériques pendant les phases de confinements, par les vagues de désinformations et de fausses informations qui ont déferlé sur Internet. Cette « infodémie », selon l'expression de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), a attisé la controverse entre les interlocuteurs au sujet de leurs conceptions divergentes des protections à adopter ou non, de l'acceptation ou non des contraintes individuelles et sociales ainsi que des désaccords sur les modes de soins et de préventions. Toutefois, malgré leurs divergences sur les conceptions des dangers, les trois interlocuteurs ont manifesté un réel souci d'assistance réciproque face à ceux-ci.

1.2 Méthodes de traitement des données numérisées

Ce sont les traces des échanges toujours disponibles en ligne ou dans les mémoires de mes machines qui ont attiré mon attention d'acteur, de témoin, et finalement de chercheur disposant *in vivo* d'un matériel exploitable par différentes méthodes. C'est ainsi que j'ai développé trois études en parallèle. La première concernait plus généralement les messages humoristiques échangés au début des confinements³. La deuxième concernait les signes de l'assertion dans les médias numériques⁴. La troisième, ici présentée, traite de l'expérience vécue, de la dynamique des interactions et de leurs interprétations en direct. Pendant ces deux années, j'ai été un sémioticien emporté dans une controverse avec la conscience aiguë que les effets des signes échangés pouvaient avoir des conséquences salvatrices ou mortelles. Hélas, je n'ai pas réussi à convaincre mes correspondantes.

Plutôt que d'oublier cette contre-performance, j'ai décidé de témoigner de cette expérience et de l'étudier en évitant l'écueil d'un révisionnisme rétrospectif et donc anachronique à l'expérience vécue. D'autres chercheurs avaient été confrontés à des problèmes similaires aux miens, mais je ne m'y suis intéressé que plus tard. Dans la pratique d'une situation de crises inédites pour moi, « je faisais avec » les connaissances et les interprétants dont je disposais. J'étais d'ailleurs plus préoccupé à chasser la désinformation et à redresser les biais, les erreurs et les fausses informations qu'à me demander comment d'autres auraient fait mieux que moi pour convaincre. J'étais d'ailleurs convaincu que la déconstruction des fausses informations et le rétablissement des faits suffiraient à emporter l'adhésion de mes interlocutrices. J'étais surtout convaincu que des arguments scientifiques référencés l'emporteraient sur des discours vagues.

Étant donné la nature du matériel et de mon projet, j'ai choisi des méthodes qui relèvent de l'observation participante. Parmi elles, les approches narratives à la première personne ont retenu mon attention. Julien Grard a produit une synthèse de ces approches et suggère l'avènement d'un tournant narratif, notamment sous l'influence de Paul Ricoeur. Pour lui,

[c]'est à travers la mise en récit que nous donnons sens au monde qui nous entoure, nous situons en son sein, et construisons notre identité, cette « identité narrative » par laquelle nous existons. Cette approche va de pair avec une vision constructiviste, non seulement du monde social mais aussi des récits biographiques⁵.

Parmi une littérature abondante sur ces sujets, deux articles écrits ou coécrits par Arthur Bochner et Carolyn Ellis sont voisins de ma démarche. Le premier traite à la fois des études à la première personne et de l'autoethnographie, tandis que le second traite du chercheur comme sujet d'études autoethnographiques⁶.

Dans un autre de ses articles, Carolyn Ellis résume ainsi l'autoethnographie :

L'autoethnographie réclame que nous nous observions nous-mêmes, que nous interroguions ce que nous pensons et croyons, et que nous remettions en question nos propres assomptions, en nous demandant encore et encore si nous avons suffisamment pénétré les couches de nos propres défenses, peurs et insécurités qu'exige notre projet. [...] À l'occasion de ce processus, l'autoethnographie recherche des histoires porteuses d'espoir, où les auteurs s'écrivent en fin de compte comme des survivants de l'histoire qu'ils sont en train de vivre⁷.

Si cette dernière recommandation correspond bien à mon projet, l'interrogation de « ce que nous croyons » proposée au début de la définition d'Ellis renvoie aux conditions de l'introspection qui sont des points souvent discutés dans la littérature. D'après la sémiotique peircienne, à laquelle je me réfère ici, une croyance est *ce dont on ne doute*

pas. Il est donc peu probable que nous soyons pratiquement capables d'interroger et de remettre en question une de nos propres croyances, tout au moins tant qu'elle n'est pas déstabilisée par un doute authentique⁸.

Or, ce sont précisément les doutes qui ont déstabilisé mes croyances lors de la controverse ici relatée. Comme le souligne Bruno Latour à propos du concept de récalcitrance d'Isabelle Stengers, la confrontation du chercheur en sciences humaines à une situation récalcitrante est précisément l'occasion qui le déstabilise puisqu'elle échappe à sa maîtrise. Il se retrouve alors dans la même situation qu'un chercheur en sciences naturelles où l'objet physique étudié ne se plie pas aux intentions de recherche du chercheur. Latour conclut : « Trouvons dans les sciences de l'homme les situations où les sujets échappent à la maîtrise, nous obtiendrons peut-être enfin de meilleurs résultats⁹. » Mon échec à convaincre mes interlocutrices aura au moins eu le mérite de semer le doute dans certaines de mes croyances.

Face aux tensions provoquées par la controverse, la typologie de Charles S. Peirce sur les méthodes de fixation des croyances s'est imposée à mes réflexions. J'enseignais et j'utilisais cette typologie depuis plusieurs décennies. Elle était très intégrée à mes interprétants courants et, soudain, elle m'a offert des interprétants très heuristiques. Des interprétants si puissants qu'ils allaient même masquer d'autres possibilités interprétatives.

2. De la fixation des croyances selon C. S. Peirce

Les concepts de croyance, d'habitude, de doute et d'enquête ou de recherche sont des paradigmes majeurs dans la sémiotique pragmatiste de Peirce. Mais, dès 1877, celui-ci avait déjà publié deux articles jumeaux présentant pour le premier une typologie comparée et critique de quatre méthodes en compétition pour apaiser l'irritation provoquée par le doute, établir une croyance et préparer à l'action¹⁰. Sans doute influencée par la thermodynamique de son temps, la conception de Peirce est homéostatique. La croyance est à la fois l'alpha et l'oméga du cycle de recherche qui s'initie à chaque fois qu'un doute vivant déséquilibre la stabilité du système.

Comme le note David Wiggins¹¹, tout au long de sa carrière, Peirce a accordé une grande importance philosophique à son article « The Fixation of Belief », publié en anglais en 1877 et en français en 1878¹². Dans les décennies qui ont suivi leurs publications, il est régulièrement revenu sur ce texte qu'il avait même l'intention de réviser pour l'intégrer à ses projets de livres : *Grand Logic* et *The Search for a Method*. En 1906, Peirce résume ainsi son article de 1877 :

Mon article de novembre 1877, partant de la proposition que l'agitation d'une question cesse lorsque la satisfaction est atteinte avec le règlement de la croyance, et alors seulement, examine comment la conception de la vérité se développe graduellement à partir de ce principe sous l'action de l'expérience ; en commençant par la croyance volontaire, ou l'autoconviction trompeuse [*self mendacity*], la plus dégradée de toutes les conditions intellectuelles ; il s'élève ensuite jusqu'à l'imposition de croyances par l'autorité de la société organisée, puis jusqu'à l'idée d'un règlement de l'opinion comme résultat d'une fermentation d'idées, et enfin jusqu'à l'idée de la vérité qui s'impose à l'esprit par l'expérience comme l'effet d'une réalité indépendante¹³.

Dans cet article et plus tard dans les textes pleinement sémiotiques de Peirce, le concept de croyance est central dans la triple relation à l'apaisement de l'irritation provoquée par le doute, à l'incitation à la recherche ainsi qu'à la prédisposition à agir grâce à l'habitude prédisposant à l'action.

Ces paradigmes et leurs relations ont été empruntés au philosophe écossais Alexander Bain¹⁴, qui s'inscrivait dans la lignée des grands auteurs nominalistes et utilitaristes britanniques, tels que John Stuart Mill et Jeremy Bentham (CP 4.33). Peirce note que ce concept de croyance a été longuement discuté par les jeunes philosophes et juristes qui initiaient le mouvement pragmatiste autour de lui et de William James :

Nicholas St. John Green était l'un des compagnons les plus intéressés, un avocat habile et érudit, un disciple de Jeremy Bentham. Son extraordinaire capacité à déshabiller la vérité chaude et respirante des oripeaux des formules usées depuis longtemps était ce qui attirait partout l'attention sur lui. En particulier, il insistait souvent sur l'importance d'appliquer la définition de Bain au sujet de la croyance, comme étant « ce à partir de quoi un homme est prêt à agir ». À partir de cette définition, le pragmatisme n'est guère plus qu'un corollaire, de sorte que je suis disposé à considérer [Alexander Bain] comme le grand-père du pragmatisme¹⁵.

Les discussions d'alors n'ayant pas laissé de témoignages écrits (CP 5.13), Peirce en a intégré la substance à ses réflexions du début des années 1870¹⁶. Thomas Lloyd Short propose une synthèse complémentaire de cet article de Peirce :

Par la méthode de la ténacité, la vérité est ce que *je* crois ; par la méthode de l'autorité, c'est ce qu'*il* nous dit de croire ; par la méthode a priori, c'est ce que *nous* trouvons naturel de croire (la vérité est ce qui est « agréable à la raison », comme l'ont soutenu de nombreux philosophes) ; et par la méthode scientifique, c'est ce que l'expérience nous obligerait finalement à croire. Ce n'est que lorsque nous adoptons la dernière méthode que nous concevons la vérité comme impersonnelle, comme indépendante de ce que chacun croit réellement¹⁷.

Selon Nathan Houser, lors de ses conférences à Cambridge en 1898¹⁸, Peirce distingue deux principaux types de croyances : celles dont nous dépendons pour les ques-

tions d'importance vitale et celles que nous retenons provisoirement dans notre quête intellectuelle¹⁹. Parmi ses révisions, Peirce revient entre autres sur l'idée de la fixation, qui apparaît dès le titre et qui peut donner l'impression que les croyances sont arrêtées alors que, dans le corps de son article, il montre que les trois premières méthodes sont tôt ou tard vouées à l'échec. Quant à la quatrième, qu'il privilégie, c'est la méthode scientifique. C'est un effort de raisonnement logique qui sollicite le recours aux trois inférences logiques que sont l'abduction²⁰, l'induction et la déduction. Ce faisant, l'enquêteur ou le chercheur tend vers la vérité et la réalité tout en n'oubliant pas que ses efforts restent malgré tout constitués d'approximations et de vérités provisoires sujettes à révision – jusqu'à preuve du contraire. Même si on peut les croire définitives, les croyances sont donc des constructions provisoirement « fixées » et les méthodes scientifiques intègrent nécessairement la dimension du provisoire et de son dépassement.

Selon Mathias Girel, pour ses *Conférences de Cambridge*, Peirce a revisité ses positions de 1877 sur la croyance pour se démarquer de la conception qu'en avait James, dont la transcription de la conférence « La volonté de croire » avait été publiée en 1896²¹. Dans son article, Girel déconstruit et compare minutieusement les mutations de Peirce, qui concernent notamment les relations entre la science, la pratique et la croyance, à laquelle il donnait un sens plus étroit²². Ces révisions modifiaient surtout le statut de la croyance dans le domaine de la science, les attributs des trois autres méthodes restaient relativement stables. Dans son texte de 1907, cité plus haut, Peirce ne reprenait pas explicitement cette distinction entre les croyances ordinaires et les connaissances produites par les méthodes scientifiques.

3. Profils sociosémiotiques des protagonistes

Au moment de la crise sanitaire, Nicole et Brigitte ont comme moi une soixantaine d'années. Elles sont donc statistiquement des cibles pour le virus et ses méfaits. Les deux femmes ont sensiblement le même profil sociosémiotique. Elles ne sont pas diplômées de l'enseignement supérieur et ne sont donc pas initiées à la recherche scientifique et à ses méthodes. À plusieurs occasions, j'ai aussi pu constater qu'elles n'étaient pas très à l'aise avec les approches probabilistes et statistiques.

Brigitte a repris tardivement des études supérieures qu'elle n'a pas complètement terminées. Elle a travaillé plusieurs décennies comme commerciale dans l'industrie pharmaceutique, où elle a suivi différentes formations technoscientifiques en interne. Après cette première carrière, elle a complété des formations non universitaires à des techniques de soins psychosomatiques. Elle travaille dans ce type de soins « non conven-

tionnels »²³ depuis une quinzaine d'années et, comme tous les praticiens et praticiennes de ces techniques, elle est en quête de légitimité.

Nicole n'a rien développé de tel, mais elle est attirée par tout ce qui concerne les thérapies non conventionnelles, traditionnelles et populaires. Comme 40 % des Français, toutes les deux sont donc adeptes des médecines dites douces, tels l'homéopathie, la naturopathie, la radiesthésie, la géobiologie, les médecines ayurvédiques, le yoga, la méditation et même le chamanisme.

En termes triadiques peirciens, cet arrière-plan de croyances gère nombre de leurs habitudes sémiotiques qui orientent leur attention vers divers phénomènes perceptibles saisis par leur cognition. Ces representamens s'articulent pour Brigitte et Nicole à des systèmes de croyances partagées par leur communauté d'interprétation et d'action, où le « naturel » se combine au sain, au bon et au soin sur un fond de tradition. En opposition, d'autres representamens renvoient aux effets secondaires et aux échecs des médicaments de la médecine scientifique, chimique et industrielle. Leur mode de constitution des objets des signes est composé d'une série de renvois vers des thèmes classiques des soins non conventionnels et du rejet de la chimie. Quant à leurs réseaux d'interprétants, ils sont très liés à leurs lectures et à leurs pratiques traditionnelles et naturopathes, et bien évidemment à leurs habitudes marquées par les « médecines naturelles », les granulés de l'homéopathie, les huiles essentielles, les argiles, etc. Elles croient fermement aux capacités naturelles du corps et de l'esprit à s'autoguérir sans l'aide de la chimie et elles ont une relation très hostile aux vaccins.

Brigitte est plutôt militante et se documente abondamment. Elle est abonnée à de nombreuses lettres d'information imprimées ou en ligne publiées par des groupes de « naturopathes », dont les conseils sont le plus souvent dispensés par des autodidactes de la médecine conventionnelle plus ou moins discrètement liés à des lobbies ou à des groupes commerciaux dont ils assurent la publicité et parfois la commercialisation des produits.

Mon profil de croyance et de pratique est presque à l'opposé de celui de Nicole et de Brigitte. Après de longues études universitaires, j'ai fait carrière comme professeur et chercheur en sémiotique et méthodologies de la recherche. Rodé à la recherche scientifique, à ses méthodes, à ses outils, à ses habitudes et à ses institutions qui permettent de débattre entre pairs lors de rencontres savantes et dans des médias spécialisés, j'ai abondamment publié et dirigé des recherches et des centres de recherche en sciences humaines et sociales et j'ai formé de nombreux chercheurs et chercheuses.

Mes objets de recherche et mes publications concernent en grande partie les médias numériques, où je suis très impliqué. Je connais intimement le fonctionnement de l'internet, du web et des réseaux socionumériques depuis leurs créations. Pendant

vingt ans, j'ai dirigé à la Sorbonne un master professionnel en multimédia interactif. Professionnellement, j'ai donc développé des habitudes de traçage des informations et de vérification des sources, des données et des méthodes, et je dois reconnaître que ces habitudes de contrôle se prolongent dans ma vie quotidienne en un « vérificationnisme » qui a tendance à lasser mes proches.

Ma relation avec l'univers du soin et de la santé est en grande partie différente de celle de Nicole et de Brigitte. Globalement, je crois en la médecine scientifique. Toutefois, comme elles, je crois jusqu'à un certain point aux grandes capacités d'autoréparation d'un corps et d'un esprit sains évoluant dans un environnement aussi sain que possible. Bien que je n'utilise ni l'homéopathie ni les médecines parallèles, je respecte les choix de ceux qui les adoptent et j'ai de la curiosité pour les effets pratiques et empiriques de toutes les techniques de soin.

4. Les étapes de la relation. L'expérience de la confrontation des croyances au temps de la Covid-19

Alors qu'avant la crise sanitaire mon expertise de la recherche et des médias était occasionnellement sollicitée par mes deux correspondantes, la crise a bouleversé le fonctionnement de nos échanges. Dans l'étude qui suit, j'ai repéré six moments de mutations et de confrontations de nos croyances, de nos doutes et de mes interventions. L'étude doit me permettre de présenter et d'analyser ces « moments » et leurs dynamiques en les confrontant à la typologie de Peirce.

4.1 Du consensus au doute. Le cas des masques et le premier confinement

Les premiers messages de Nicole et de Brigitte dédiés à la Covid-19 ont commencé par l'envoi d'hyperliens et de commentaires inquiets sur la situation chinoise et, surtout, sur la crise italienne, qui rapprochait dangereusement le virus de la France. Je partageais leurs craintes et je communiquais abondamment sur ces sujets.

Très vite, leurs premières critiques ont concerné la pénurie de masques. Pénurie qui, selon elles, aurait été plus ou moins volontairement organisée. Pour diverses raisons, les stocks de masques de l'État français étaient insuffisants pour être distribués à toute la population. Des erreurs de communication et un manque regrettable de sens pratique de certains ministres ont même aggravé la crise. Sur ce point, nous étions tous les trois

d'accord. Les hésitations, atterroissements et tergiversations de l'État français et de ses conseillers scientifiques abîmaient déjà leur autorité.

Nicole et Brigitte avaient une vision nationale de la crise qui débutait alors et un point de vue très critique sur les actions du gouvernement et du président de la République. Articles de la presse étrangère à l'appui, je suis intervenu à plusieurs reprises pour montrer que la situation était la même dans presque tous les pays et que le gouvernement français était pris au dépourvu comme les autres. Parallèlement, j'assumais déjà le rôle de « l'expert international » dans la dénonciation des abus permanents de Donald Trump, alors président des États-Unis.

Presque partout, les contraintes sur les services d'urgences des hôpitaux et la crainte de leur saturation réclamaient de tenter de limiter les foyers de contaminations. Dans la lignée des stratégies chinoises, puis italiennes, le premier confinement a été imposé. Nous l'avons reçu de façon relativement consensuelle et résignée.

En Europe, le gouvernement suédois et, dans une certaine mesure, celui du Royaume-Uni se distinguaient par des politiques plus confiantes dans les comportements réputés responsables de leurs populations. Alors que le gouvernement français adoptait des mesures plus coercitives, les prolongations du confinement ont été accusées de freiner l'accès à l'immunité collective. Ces différentes stratégies sanitaires ont donné lieu à des échanges divergents qui ont alimenté nos divisions naissantes. Brigitte, qui était en connexion avec une amie suédoise, vantait leur modèle.

Ces messages ont été suivis de près par une vidéo consacrée à Bill Gates et à sa fondation. Cette vidéo dénonçait l'influence du milliardaire sur la *Global Alliance for Vaccines and Immunization* (GAVI), dont la fondation Bill and Melinda Gates est un partenaire fondateur et donateur. Dans la continuité de cette première vidéo, d'autres vidéos critiquaient l'emprise financière et décisionnelle jugée « démesurée » de la fondation sur l'OMS, mais aussi, entre autres, sur le journal français *Le Monde* qui, selon Brigitte, devenait de ce fait une source d'informations suspectes et corrompues et donc un journal à fuir²⁴.

4.2 Croyance, doute, discrédit et crédulité

L'anxiété liée à la progression de la pandémie était accentuée par les difficultés de l'État français à stabiliser ses croyances et ses actions. En conséquence de ces tâtonnements, l'anxiété grandissait dans la population. Mondialement, les tentatives de traitements échouaient les unes après les autres. La recherche scientifique et pharmaceutique de molécules antivirales efficaces ainsi que l'évaluation de leur efficacité sur le virus étaient

prises de court. Le doute et la crise se nourrissaient mutuellement. Les doutes gagnaient du terrain dans les réseaux socionumériques, et ce, en partie sous la forme de soupçons concernant des agents intérieurs ou extérieurs malintentionnés.

Alors que la grande majorité des médecins restait prudente ou confiante, une partie du monde médical a commencé à se radicaliser et à former deux camps opposés que les médias ont nommés les « alarmistes » et les « rassuristes ». Quelques figures rassuristes commençaient à s'imposer durablement ; leurs thèses étant diffusées dans les médias et sur les réseaux socionumériques, mes correspondantes ont commencé à relayer ce type d'information. Au niveau international, les communications et les conduites erratiques de certains chefs d'État, dont celles de Donald Trump aux États-Unis, de Boris Johnson au Royaume-Uni ou de Jair Bolsonaro au Brésil, créaient une ambiance très confuse où les « faits alternatifs », les fausses nouvelles (*fake news*) et les campagnes de désinformation se multipliaient. La Chine, où le virus était apparu, restait insondable sur de nombreux points.

Bien que ne se connaissant pas mutuellement, Nicole et Brigitte ont progressivement développé une résistance aux recommandations gouvernementales et institutionnelles et discrédité les informations officielles au profit d'informations en provenance de médecins et de scientifiques dissidents. Deux récits déjà disponibles étaient en train de se constituer à l'occasion d'une opposition aux approches scientifiques, à leurs hypothèses, à leurs diagnostics et à leurs pronostics, mais aussi à l'occasion d'un face-à-face entre deux méthodes d'autorité : celle de l'État et celles des dissidents.

Le duo hydroxychloroquine-azithromycine ainsi que son zélateur, le professeur Didier Raoult, directeur omnipotent de l'Institut hospitalo-universitaire en maladies infectieuses de Marseille (IHU Méditerranée Infection), ont longtemps tenu la vedette des messages que je recevais. La notion même de pandémie a aussi été contestée. En général, elle était minimisée et présentée comme une simple épidémie, voire comme une grippe. Dans d'autres messages, elle aurait été planifiée et, de ce fait, elle serait une « plandémie ». Cet argument est plus que suggéré par diverses vidéos et notamment dans les documentaires notoirement conspirationnistes – et très consultés en ligne – *Hold-up* (2020) et *Hold-on* (2021), réalisés par Pierre Barnérias.

En plus des vidéos produites par Raoult, j'ai régulièrement reçu des liens vers des entretiens ou des conférences de médecins français très prolixes et très présents dans les médias et sur les réseaux socionumériques : Christian Perronne, Jean-François Toussaint, Louis Fouché, Henri Joyeux, Martin Blachier. À ces premiers s'ajoutent des interventions de chercheurs tels que Luc Montagnier (prix Nobel de médecine 2008), Alexandra Henrion-Caude (ex-chercheuse de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale [INSERM]), mais aussi des hyperliens concernant Martine Wonner, qui était

à la fois psychiatre et députée élue à l'Assemblée nationale. Au début de l'année 2020, tous ces médecins et chercheurs classés « rassuristes » par les médias se sont aussi fait remarquer pour leurs positions covidosceptiques, antimasques, anticonfinement et, plus tard, pour leurs positions vaccinosceptiques, antivaccins et anti-passe sanitaire. Certains d'entre eux ont été classés comme conspirationnistes par différents sites de lutte contre la désinformation.

En France, le cas de l'infectiologue Didier Raoult est emblématique d'un conflit et d'un imbroglio de croyances où se mêlent et s'emmêlent à la fois des méthodes de fixation des croyances, de la ténacité et du dogmatisme servis par un ego hors du commun, d'une part, les méthodes d'autorité d'un mandarin autoritariste et omnipotent, d'autre part, et finalement les méthodes scientifiques d'abord confirmées, puis critiquées et même en partie infirmées par la communauté scientifique nationale et internationale. Cet amalgame de croyances se développait en pleine crise sanitaire, face à un gouvernement en même temps hésitant et ferme. Pour complexifier la situation, Raoult était très présent sur les réseaux socionumériques, où il publiait chaque semaine une vidéo très suivie. Un réseau d'admirateurs et d'adulateurs prenait corps autour de lui. C'était le début d'un culte de la personnalité, que Raoult a su entretenir.

Outre ses arguments en faveur du duo de molécules et ses pronostics divers sur la fin prochaine de la pandémie, Raoult dénigrait les élites scientifiques parisiennes. Cette tension centre/périphérie était exploitée sur les réseaux socionumériques et il n'est pas impossible qu'elle ait affecté le jugement de Nicole et de Brigitte, qui vivent toutes deux en province alors que je travaille à Paris.

Au sujet de la crise sanitaire, mes deux correspondantes ne m'envoyaient que des informations critiques ou hostiles à toutes les actions destinées à contrôler la pandémie ou à suivre son évolution. Les messages qu'elles relayaient critiquaient le choix des tests, leur fiabilité, leurs protocoles d'administration et jusqu'aux écouvillons de prélèvement jugés trop invasifs. Elles relayaient aussi des informations contestant les statistiques officielles sur le nombre de contaminations et de décès. Selon les auteurs qu'elles relayaient, les attributions de décès à la Covid-19 étaient abusives et intentionnellement manipulées par les services hospitaliers, par le gouvernement, et même par l'OMS. Selon les auteurs de ces « informations » largement diffusées, les gouvernants se servaient de la crise comme d'un outil politique pour répandre la peur, effrayer les populations, les maîtriser, les enfermer, voire pour imposer une dictature liberticide sous prétexte sanitaire. Pour les adeptes de l'interprétation conspirationniste de la grande réinitialisation (*The Great Reset*), une proposition du Forum économique mondial en vue de reconstruire l'économie mondiale de manière durable après la pandémie, virus et vaccins avaient été conçus pour faire disparaître des pans entiers de l'humanité.

L'arrivée attendue et redoutée des vaccins et des campagnes de vaccination a déclenché une nouvelle vague d'envois critiquant l'expérimentation des vaccins à ARN messager et leurs supposés effets sur l'ADN. Ces vidéos dénonçaient aussi le recrutement de la population comme cobayes des industries pharmaceutiques, la dissimulation des effets secondaires des vaccins, les bénéfices financiers abusifs, les délits d'initiés, etc.

À de nombreuses occasions, et sans grand succès, j'ai fait remarquer à mes correspondantes que ces informations et leurs auteurs étaient souvent soutenus par des partis souverainistes (antieuropéens) et/ou d'extrême droite et que les médias sources étaient des organismes très contestés, tels que France-Soir, dont le site web a connu en 2021 une augmentation de 63 % de sa fréquentation selon Conspiracy Watch²⁵, mais aussi CNews, Sud Radio, et les antennes russes RT (Russia Today) et Sputnik.

Le plus souvent, les messages que je recevais de mes correspondantes ne contenaient qu'un hyperlien sans autre commentaire. Parfois, ils étaient accompagnés d'une invitation à les diffuser ou d'une approbation de type, « je suis d'accord avec ce qui est dit » ou « il exprime mieux que moi ce que je crois ». Souvent, ils étaient accompagnés d'une mention de la plateforme stipulant qu'ils avaient été multidiffusés.

En plus des titres rédigés pour être des « pièges à clics » (*clickbaits*), une part importante des sites adoptait des rhétoriques d'urgence et des annonces de révélations de faits supposément cachés par les pouvoirs. Ils invitaient le lectorat à consulter, puis à diffuser très rapidement ces « vraies » informations, car les censeurs ne tarderaient pas à les faire disparaître. Pour qui est novice ou adepte de ce type d'« informations », le risque de censure renforce l'importance et la crédibilité du message. À l'inverse, pour qui est méfiant, toute cette rhétorique fait fuir.

Dans mes réponses, je veillais à ce que nos échanges se concentrent principalement sur les méthodes scientifiques et l'application de ces méthodes. Sur ces points, mes arguments étaient plus étayés que ceux de mes correspondantes, qui répondaient et résistaient en m'envoyant d'autres liens vidéo, notamment vers les vidéos de Raoult.

Alors que je rédigeais et que j'envoyais des textes présentant mes hypothèses et mes arguments critiques référencés, elles relayaient exclusivement des vidéos que les algorithmes des plateformes telles que YouTube ou Vimeo leur donnaient à voir. Nos modes de communication se distinguaient dès le média. D'un côté, « j'écris » ; de l'autre, « je vois ». En général, les locuteurs principaux de ces vidéos répondaient à un journaliste, professionnel ou non, mais fréquemment ils ou elles s'adressaient directement au spectateur en regardant la caméra selon le mode de présentation adopté par les journaux télévisés, les politiciens et les influenceurs du web. De mon point de vue averti, les dimensions assertives de la communication me paraissaient souvent si fortes qu'elles faisaient immédiatement planer un doute sur la validité des propositions énon-

cées par les locuteurs des vidéos et par leur « citation » par mes interlocutrices. Je dois reconnaître que face à ces vidéos, j'ai rapidement développé un biais de renforcement négatif, voire de l'hostilité.

Manifestement, mes correspondantes ne développaient pas cette approche critique et me semblaient au contraire positivement convaincues par l'engagement assertif des locuteurs. Alors que je les invitais à questionner les dispositifs indiciels et assertifs des vidéos, il me semblait qu'au contraire elles adhéraient à l'expérience singulière de la réception des discours.

Dans le flux de nos échanges, Brigitte s'appuyait sur son ancienne expertise pharmaceutique pour soutenir la thèse de Raoult. Nicole était devenue silencieuse. Quant à moi, mes croyances campaient résolument du côté des méthodes scientifiques et notamment des statistiques, et mes nombreuses comparaisons des hypothèses et des thèses publiées dans la littérature scientifique spécialisée me permettaient de discréditer les thèses de Raoult et ses modalités assertives pourtant très convaincues et convaincantes. Je dois quand même reconnaître que le doute s'immisçait parfois dans mes certitudes et que devant l'espoir d'un traitement, je devais lutter pour maintenir mon cap rationnel.

Jouant de ténacité et d'un très fort ego, Raoult rassurait une partie de la population avide de certitudes assumées et de leadership charismatique. Peu à peu, il parvenait à déplacer le débat, initialement centré sur les méthodes scientifiques, vers des formes de populisme scientifique. Des partis politiques, eux aussi populistes, souverainistes et souvent d'extrême droite, commençaient à exploiter la situation et l'engouement populaire hostile au gouvernement. Le faible coût du duo de molécules vantées par Raoult par rapport aux coûts annoncés des vaccins permettait aux tenants du complot d'accuser les *Big Pharma* de tenter d'éliminer des concurrents bon marché.

Pendant ce temps, le virus continuait son chemin et finalement contredisait tous les pronostics de Raoult et de ses émules. Le virus était aussi têtu que la réalité. Vidéo après vidéo, Brigitte, et plus rarement Nicole, continuaient de m'envoyer les assertions des rassuristes. En quelques semaines, la plupart de leurs oracles étaient démentis par la réalité, sans que pour autant leur réputation ne semble affectée. Ainsi Martine Wonner, la députée et médecin psychiatre qui avait déclaré au parlement « Le masque ne sert à rien » avait été contredite par les sources mêmes qu'elle avait citées²⁶.

Tout au long des échanges qui servent de corpus et d'expérience vécue à cette étude, la question des croyances des protagonistes a été centrale, mais elle s'est simultanément accompagnée de l'opération opposée de déconstruction des croyances sous la forme plus générale d'un discrédit des thèses et des arguments avancés, mais aussi de disqualification de nos croyances personnelles réciproques. Des deux côtés, nous

nous accusions directement ou indirectement d'abus de crédulité. Faut-il rappeler que « croire », « croyance », « crédo », « crédible », « crédibilité », mais aussi « discréditer » et « crédule » appartiennent à la même famille lexicale dont l'étymologie remonte au latin *credere* : croire. Les mots anglais « *credit* », « *credence* », « *credential* » et « *credibility* » ont la même étymologie. Ce qui n'est pas le cas de *belief*, dont le profil et le réseau sémantique sont toutefois très proches du réseau sémantique du terme français « croyance ».

Depuis le début de nos échanges, deux sémioses, ou récits, se développaient et s'imposaient dans la continuité des sémioses et des récits qui s'opposaient dans la confrontation publique. Des deux côtés, les appels à la lucidité visaient à discréditer les médias et les thèses de l'autre camp. Tandis qu'un camp martelait : « on vous ment », « les médias vous trompent », « ne croyez pas les journalistes », « on cherche à vous faire peur », « éteignez votre télé » ; l'autre camp répétait : « méfiez-vous des réseaux socionumériques », « méfiez-vous de la désinformation », « méfiez-vous des conspirationnistes ».

Par effet collatéral, la crise exposait au grand public que l'univers universitaire et scientifique est traversé d'incertitudes, de doutes, de désaccords, de controverses, de remises en cause, d'erreurs, de revirements, mais aussi de rapports de force, d'ego et de relations complexes avec l'argent, le monde politique et géopolitique, les médias et les industries, notamment pharmaceutiques. Toutes ces relations sont connues dans les universités et les laboratoires, où le débat est un ferment de la recherche, un tremplin pour les sauts créatifs sous la pression du couperet *publish or perish*.

En revanche, pour le public béotien, la surexposition médiatique des chercheurs et des experts ainsi que la découverte des compétitions internes au monde scientifique ont été globalement déstabilisantes et même anxiogènes. Alors que la confiance envers le corps politique et les médias était depuis plusieurs décennies en chute libre, la science et les scientifiques bénéficiaient encore d'un taux de confiance élevé²⁷. Pendant cette crise, les croyances dans la relation que la science et les scientifiques entretiennent avec la vérité et la réalité ont été troublées. Une partie de la population s'est détournée du monde scientifique « officiel », soit pour adhérer à des discours dissidents, soit pour adhérer à des pseudosciences et à des pseudoscientifiques qui ont proliféré sur les réseaux socionumériques au côté des « toutologues » et des « ultracrupidariens » très éloignés de leur domaine de compétence. Cette opération s'accompagnait d'un glissement du doute vers la suspicion générale, entretenue par des groupes malveillants qui ont ressorti leur attirail de boucs émissaires : les juifs, la franc-maçonnerie, Bill Gates, Georges Soros, etc.

4.3 L'absence ou le refus de dialogue

Dans ce contexte de discrédit réciproque, Brigitte a progressivement adopté une nouvelle stratégie de communication. Elle m'envoyait régulièrement des vidéos et des déclarations hostiles à la gestion de la crise, qu'elle ne commentait pas plus qu'elle ne commentait les commentaires que je lui renvoyais. Elle ne participait pas au dialogue scientifique que je tentais de maintenir en déconstruisant les thèses et les contre-récits « dominants » qu'elle relayait. En guise de réponse, et avec une grande ténacité, elle me renvoyait le plus souvent d'autres hyperliens vers des vidéos d'entretiens accessibles sur YouTube. Tous ces documents s'opposaient aux thèses officielles tant du gouvernement que des articles scientifiques. Pendant ce temps, Nicole communiquait de moins en moins sur ce sujet.

Sur le plan scientifique, tant pour moi que pour les membres de ma famille et pour mes divers correspondants, y compris les deux récalcitrantes, je m'efforçais de remonter jusqu'aux sources des données, dans les revues scientifiques auxquelles mon université me donnait accès. Je rassemblais et je croisais ces données afin de saisir la dynamique des recherches, des hypothèses et des méthodes.

Peu à peu, je m'appuyais aussi sur les dénonciations des fausses nouvelles par les sites de vérification, qui commençaient à s'organiser pour lutter contre la désinformation et la montée des mouvements conspirationnistes. En tentant de contrôler mes habitudes trop professorales, j'essayais de démonter le fonctionnement des bulles de filtres entretenues par les algorithmes des réseaux socionumériques et leur influence sur les biais cognitifs et les croyances ; je montrais l'influence des pièges à clics qui captent l'attention et qui marquent les esprits ainsi que des biais de renforcement qui, malgré nous, nous enferment dans nos préjugés. J'invitais notamment Brigitte à procéder à cette évaluation rigoureuse préalable avant de lire tel ou tel article ou de regarder telle ou telle vidéo.

Plus d'une fois, j'ai invité Nicole et Brigitte à prévenir les autres destinataires de leurs messages que ceux-ci étaient des *infox*. Nicole me remerciait pour ma vigilance, mais Brigitte ne m'a jamais fait part de ses corrections.

Mes patients efforts pour convaincre, déconstructions et arguments scientifiques à l'appui, ne semblaient pas très efficaces. L'écart entre les méthodes de construction de nos croyances, la puissance iconique et indiciaire de la vidéo, le manque d'esprit scientifique et critique à l'égard des sources documentaires ainsi que le manque d'expérience et de maîtrise des méthodes scientifiques de mes correspondantes se faisaient sentir.

Selon la typologie de Peirce, Nicole et Brigitte oscillaient l'une comme l'autre entre les deux premières méthodes d'établissement de leurs croyances. D'une part, la méthode

très personnelle et dogmatique de la ténacité, ancrée dans des approches prioritairement fondées sur les ressentis et des intuitions ; d'autre part, un assujettissement progressif à l'autorité et aux assertions souvent très autoritaires des médecins et scientifiques dissidents, mais aussi de scientifiques autopromus. Dans le même temps, elles montraient un intérêt grandissant pour des thèses identifiées comme conspirationnistes, souvent relayées par des médias à faible crédibilité (France-Soir, Sud Radio, Russia Today, CNews, C8, etc.) et par des politiciens souverainistes et/ou d'extrême droite, tels Asselineau, Dupont-Aignan ou Fillipot – par ailleurs tous candidats à la présidence de la République française. À chaque fois que je l'ai fait remarquer à Brigitte, elle s'est défendue d'être attirée par l'extrême droite. Elle critiquait le fait que, selon elle, je m'intéressais plus à la forme des documents qu'elle m'envoyait qu'à leur contenu.

Dans mon intérêt et dans l'intérêt de la communauté, je respectais les consignes de protection individuelles et collectives données par les pouvoirs publics. Avais-je des doutes sur l'efficacité de ce que je faisais ? Ma décision était-elle sensible aux informations transmises par Brigitte et Nicole ? Oui. Face aux marges d'erreur, aux inconnues et à l'incertitude sur l'efficacité des actions, y compris de la vaccination, de son efficacité durable et de ses éventuels effets secondaires, j'ai constaté que des doutes s'immisçaient dans ma délibération. Mais je sais aussi qu'aucun de ces doutes n'a été assez troublant, puissant ou convaincant pour que je change d'opinion et que ma disposition à agir en soit altérée. Non seulement avais-je formé mon opinion en explorant les arguments officiels et scientifiquement légitimés, mais grâce à mes interlocutrices, j'avais aussi été confronté aux documents adverses, que j'avais comparés et déconstruits tout le temps qu'a duré notre longue controverse.

4.4 La résignation

Je me suis de plus en plus rapproché de groupes de vérification des faits et de déconstruction des infox pour leur proposer mes services de sémioticien, mais je me suis vite découragé quand j'ai compris qu'eux-mêmes étaient épuisés par l'ampleur de la tâche. Chaque jour, ils étaient confrontés au dogmatisme et à la ténacité aveugle de leurs opposants et notamment à l'autorité devenue très puissante des groupes antisystèmes, antis-cience, antivaccin, anti-passe sanitaire et à leurs maîtres à penser, dont certains étaient des médecins. La crise sanitaire était devenue une crise des croyances et un immense incubateur de crédulité²⁸ et d'incrédulité. À une échelle bien plus petite, j'éprouvais le même découragement.

C'est finalement une série d'articles parus dans la presse et notamment dans le *Huffpost* qui m'ont fait changer de conduite. Des témoins relataient leurs immenses difficultés à convaincre leurs parents et leurs proches de l'inanité des thèses construites sous l'influence du groupe QAnon aux États-Unis²⁹. Je reconnais que je me suis littéralement découragé. J'ai cessé de synthétiser, de rédiger, puis d'envoyer mes commentaires critiques à mes correspondantes. J'ai continué de me documenter sans en communiquer les résultats. J'abandonnais Nicole et Brigitte à leurs croyances tenaces et aux autorités qui gouvernaient leurs récits et leurs croyances. Je comptais sur la réalité récalcitrante pour s'imposer d'elle-même, à l'encontre de leurs croyances inadaptées.

Dans son article de 1877, « Comment se fixe la croyance », Peirce reconnaît quelques avantages aux deux premières méthodes de la ténacité dogmatique et de l'assujettissement plus ou moins volontaire aux autorités, mais il ajoute aussi quelques phrases très dures au sujet de ceux dont les croyances restent coincées dans ces deux méthodes de construction de leurs croyances :

Pour la grande masse des hommes, il n'y a peut-être pas de méthode meilleure. Si leur plus haute capacité est de vivre dans l'esclavage intellectuel, qu'ils restent esclaves. Toutefois, nul système ne peut embrasser la réglementation des opinions sur tout sujet. On ne peut s'occuper que des plus importants ; sur les autres, il faut abandonner l'esprit humain à l'action des causes naturelles³⁰.

Avais-je fait mieux que d'abandonner l'esprit de Nicole et de Brigitte à l'action des causes naturelles, à leurs dogmes sur lesquels reposaient leurs croyances très tenaces, mais aussi, selon ma perspective, à l'autorité des charlatans et des faussaires qui avaient gagné leurs esprits et leurs croyances ? J'avais vraiment sincèrement tenté de les convaincre des risques graves qu'elles encouraient en refusant la vaccination et en minimisant les risques de contamination en croyant que leurs systèmes immunitaires pouvaient être renforcés par des cocktails miracles, pourtant déconsidérés par la médecine officielle. Au-delà de la stabilité de leur croyance, je me résignais à penser que, dans le contexte populiste, avec l'antirationalité et l'antiscience qui s'imposaient, mes arguments scientifiques et mes croyances en la raison étaient rejetés du fait de mon assignation aux élites savantes. Alors que je tentais de promouvoir les méthodes scientifiques et, d'une certaine façon, leur autorité en science, elles m'opposaient l'autorité d'une dizaine de scientifiques français. Ces derniers renforçaient non seulement les croyances de mes interlocutrices, mais ils jouaient aussi de l'autorité que leur conféraient leurs titres souvent prestigieux. Pendant que des milliers de chercheurs et praticiens travaillaient plus discrètement dans les laboratoires et les hôpitaux, deux mondes scientifiques s'affrontaient sur la scène des médias et en coulisse sur les réseaux socionumériques.

4.5 Le sursaut réflexif et critique

Lors d'une sorte de sursaut réflexif et critique, je me suis observé dans ma sémiosphère intellectuelle et dans mon réseau de chercheurs formés aux méthodes scientifiques et aux dispositifs d'évaluation et de diffusion des connaissances, rompus aux controverses et à l'argumentation. Tout comme moi, les universitaires et les chercheurs qui composent cette sphère bénéficient d'un avantage considérable par rapport au reste de la population : ils disposent du temps et des moyens pour se documenter et débattre entre pairs de leurs recherches. N'étais-je pas, moi aussi, enfermé dans une bulle de renforcement de mes croyances, fussent-elles scientifiques? N'étais-je pas moi aussi assujetti à des autorités, même scientifiques?

Dans son article de 1877, Peirce privilégie résolument la méthode scientifique pour « fixer » les croyances, mais revient à plusieurs reprises sur les trois autres méthodes auxquelles il reconnaît des avantages pratiques. Toutes les méthodes de construction des croyances, des habitudes qui en découlent et des significations qui en émergent ne sont pas téléologiquement égales. Par choix, je me sentais confortablement installé du bon côté, dans les méthodes scientifiques, dans les conventions et les habitudes de la science légitime qui sont supposées permettre aux chercheurs de prendre les bonnes décisions, de bien agir tout en s'approchant de la vérité. C'est à cette occasion que mon attention s'est déplacée du rejet des « fausses » croyances vers le projet d'étudier la compétition entre les croyances dans l'expérience que je vivais. C'est d'ailleurs à partir de cette perspective critique et autocritique que s'est chronologiquement inscrite l'étude qui constitue l'essentiel de cet article.

Je continuais de penser que la méthode de construction des croyances adoptée par Brigitte et Nicole était celle de la ténacité : toutes les deux tenaient à leurs croyances et, à ce jour et à ma connaissance, celles-ci n'ont pas été déstabilisées par leurs expériences et leurs usages ni par mes démonstrations et mes déconstructions. En quelque sorte, leurs croyances ont réponse à tout et elles sont en permanence renforcées par le rejet des sources d'informations officielles et surtout par les informations qui circulent dans leurs bulles de filtres dominées par les autorités qu'elles se sont choisies et qui excellent à se faire passer pour des lanceurs d'alerte défiant les autorités scientifiques et les pouvoirs publics.

4.6 Le rebond interprétatif

En 2022, alors que j'étais convaincu qu'il était inutile de contribuer encore à cette controverse, j'ai constaté que chaque nouvelle livraison de Brigitte provoquait une sensation physique de malaise et d'aversion. J'ai alors découvert les discours d'un ancien adepte des théories conspirationnistes devenu démystificateur sur sa chaîne YouTube DeBunKer des Etoiles³¹.

Son auteur, Julien Cavalier, y décrit notamment les chocs émotionnels qu'il subissait à chaque appel à la raison formulé par les membres de son environnement. J'ai alors compris que, tout comme moi, mes correspondantes ressentaient ce type de choc émotionnel négatif en recevant des arguments adverses et, qu'en retour, plutôt que de changer notre système de croyances, nous nous protégeons en discréditant nos contradicteurs et leurs thèses.

Gérard Bronner a exploré et analysé en détail le choc ressenti par les enfants confrontés à l'inexistence du Père Noël, mais aussi confrontés au mensonge collectif qui a entretenu ce récit. Il montre que c'est le noyau central de la croyance qui est alors touché, et que cela a diverses conséquences douloureuses, y compris sur la confiance dans les autorités et sur les croyances à venir³². Nous tenons si profondément à nos croyances pratiques que tout ce qui menace de les ruiner nous affecte et déclenche des mécanismes de défense. Il est même probable que mes argumentations scientifiques n'aient pas été lues. Si elles l'étaient, elles étaient vraisemblablement lues avec la même hostilité que celle que je déployais quand je me forçais à voir et à écouter les vidéos relayées par mes correspondantes.

En 1898, lors de sa déconstruction d'une partie de sa thèse initiale de 1877-1878, Peirce insiste sur le fait que les habitudes intellectuelles des scientifiques et les nécessités de la science conduisent les chercheurs à ne pas craindre le changement et même à aspirer au changement de théories quand celles-ci sont contrariées par les faits ou par des argumentations plus puissantes. La distinction qu'il opère alors avec les croyances vitales et les pratiques non scientifiques se joue précisément dans ce changement de registre et même de nature de la croyance.

En contredisant les thèses envoyées par Brigitte et Nicole avec des données et des arguments scientifiques bien référencés et explicités, je m'attendais à ce qu'elles se laissent convaincre. Mais cette attente reposait sur un aveuglement de ma part, car nous n'étions pas dans le même registre de croyances et nous n'avions ni les mêmes compétences scientifiques, ni la même expérience de la science, ni la même relation au doute, ni le même noyau dur de croyances sur la construction des connaissances. En fin de compte, nous n'adhérions pas aux mêmes mondes de références.

J'ai alors compris que le recours à la typologie de Peirce m'avait partiellement détourné d'une autre interprétation possible, qui concernait notre interprétation des dangers et leurs effets sur nos actions. Je révisais alors sous une autre perspective interprétative la dynamique des messages échangés. Les premiers temps de la pandémie avaient été très marqués par des échanges d'informations inquiètes et par des peurs individuelles et collectives renvoyant aux grandes épidémies du passé. La sidération d'alors faisait accepter les changements pratiques de mode de vie. Peu à peu, il est apparu que tout le monde ne mourrait pas et ce fut le temps d'un soulagement relatif. Les véritables cibles du virus étaient les personnes affaiblies par le grand âge ou diverses pathologies. Elles en mourraient ou étaient lourdement hospitalisées. Les enfants, les jeunes et les adultes de moins de soixante ans en bonne santé étaient massivement épargnés ou asymptomatiques. Une fois le danger circonscrit et réduit à une sorte de grippe, Nicole et Brigitte ont vite rétabli leurs systèmes de croyances un temps ébranlé et ont défendu leurs intérêts personnels. Brigitte souscrivait tout particulièrement aux thèses d'Alexandra Henrion-Caude. Elle relayait abondamment les entretiens vidéo de cette égérie des « antis », car elle offrait le double avantage d'être opposée à toutes les mesures de protection sanitaire tout en promouvant l'utilisation de remèdes naturels.

Vus selon cette perspective active et même activiste, les hyperliens envoyés par Brigitte en 2021 et 2022 relevaient d'une stratégie systématique de minoration du danger et de lutte contre tout ce qui faisait de l'ombre à ses croyances centrales – croyances qui ont même été renforcées par la crise. Fin novembre 2022, avec un hyperlien dirigeant vers une vidéo antivax, Brigitte m'annonçait qu'elle renonçait à son projet de me protéger.

5. Les sanctions de la réalité et des électeurs

En France, en 2022, au moment où je rédige cet article, les principales figures médicales ou scientifiques opposées aux thèses scientifiques officielles ont été sanctionnées par leurs communautés scientifiques ou professionnelles. Des procès sont encore en cours³³. De son côté, l'État a aussi été condamné pour sa mauvaise gestion des stocks de masques³⁴. Les politiciens qui avaient encouragé ou diffusé des informations fausses ou suspectes ont en général été sanctionnés lors des élections présidentielles et législatives³⁵. J'avais particulièrement suivi l'évolution d'une psychiatre et députée un temps médiatisée en raison de ses positions « alternatives ». Je lui avais même écrit pour dénoncer une de ses déclarations plus fausses que les autres. Elle n'a pas été réélue comme députée³⁶. Le 2 mars 2022, les médias RT (Russia Today) et Sputnik, soutenus

par le Kremlin, ont été interdits de diffusion par l'Union européenne sur l'ensemble de son territoire.

6. Bilan provisoire

Fin 2022, en ce qui concerne l'intérêt d'être ou non vacciné pour se protéger des effets graves et mortels du coronavirus et de ses variants, il est un fait objectif et que j'espère durable : Nicole et Brigitte, qui ne sont pas vaccinées, ont survécu à la pandémie, tout comme moi, qui suis quadruplement vacciné.

Nicole a été contaminée et a été longuement malade au début de la pandémie. Depuis, elle considère qu'elle est naturellement immunisée. Brigitte a été malade à plusieurs reprises, dont une fois lourdement, mais comme elle refuse d'être testée, nul ne sait pour le moment si elle a ou non été infectée par le virus. Sa conviction intime est qu'elle connaît très bien son corps et ses réactions et qu'elle n'a pas été infectée. Ce sont là deux exemples parfaits de ténacité, de dogmatisme, et de rejet de la rationalité au bénéfice du ressenti. Brigitte m'a d'ailleurs confié que ses tentatives de recherches rationnelles étaient régulièrement battues en brèche par ses « ressentis et ses intuitions », qui s'imposaient lors de sa prise de décision.

Nicole comme Brigitte ont été très entravées dans leur vie quotidienne, car elles ne disposaient pas de la preuve de vaccination réglementaire que l'État avait mis en place pour tenter d'imposer à toutes et à tous la protection vaccinale. Elles ont dû ruser avec les règles et les contrôles. Pour ma part, j'ai joué le jeu individuel et collectif de la protection et j'ai donc peu souffert des contraintes imposées par l'État pour « convaincre » les hésitants. En revanche, j'ai plusieurs fois douté de l'efficacité des stratégies de l'État pour convaincre les récalcitrants et les opposants.

Par rapport à la typologie à quatre positions proposées par Peirce, aucun des trois protagonistes n'a adopté la méthode de l'*a priori* pour construire ses croyances. Mais l'autorité de ce qui plaît à la raison n'est-elle pas l'antichambre de la confiance dans la science et un préambule à l'intérêt pour la méthode scientifique?

7. Que montrent les enquêtes d'opinion publique?

Nicole et Brigitte sont-elles des cas isolés? Non, bien au contraire. De 2020 à 2022, l'entreprise de sondage d'opinion IFOP a conduit plusieurs enquêtes d'opinions pour la fondation Jean Jaurès³⁷, pour l'observatoire Reboot de l'information et du raisonnement

critique³⁸, ainsi que pour Conspiracy Watch³⁹. Ces enquêtes montrent l'importance des réseaux socionumériques dans la construction des croyances et la grande confiance que les utilisateurs de ces plateformes accordent aux informations qu'ils y captent pour construire leurs croyances. Elles montrent aussi que de nombreux Français et surtout de Françaises partagent les croyances de Nicole et de Brigitte et agissent comme elles.

De manière générale, selon les enquêtes, un tiers des répondants français (35 %) croit à au moins une théorie opposée aux vaccins. Les enquêtes montrent aussi que le lien avec les médecines parallèles est très fort. Selon le politologue Jérôme Fourquet, directeur du département Opinion et stratégies d'entreprise de l'IFOP, « [c]'est aujourd'hui un vrai phénomène de masse, qui a infusé dans une large partie de la société française⁴⁰ ». Les partisans de ces approches « naturelles » reprochent à la médecine classique d'accorder trop de place aux médicaments, « à la chimie » ainsi qu'aux vaccins. En 2021, Jérôme Fourquet et Sylvain Manternach notent :

Il ne s'agit plus ici de cadres séduits par le *new age* californien, mais de néoruraux, de retraités ou de membres des petites classes moyennes se soignant par les plantes plutôt que par la chimie et les vaccins, en rupture avec la société de consommation et volontiers défiantes vis-à-vis des institutions gouvernementales et des grandes entreprises, qu'il s'agisse des laboratoires pharmaceutiques ou des opérateurs téléphoniques⁴¹.

Les enquêtes montrent aussi une grande perméabilité de la propagande russe chez les antivax puisque, au moment de l'enquête, 71 % d'entre eux croyaient au récit du président de la Fédération de Russie, Vladimir Poutine, sur l'Ukraine.

D'ailleurs, le 25 février 2022, au lendemain du début de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, Brigitte relayait une traduction du discours de Poutine à son peuple tout en précisant qu'elle était hostile à la guerre, mais que le discours était magnifique et qu'il permettait d'avoir accès à un autre point de vue. La réception de ce message a de nouveau relancé en moi un grand doute sur la capacité de mes interlocutrices à se méfier et à se protéger des influences et des propagandes concentrées dans leurs bulles d'informations filtrées par les algorithmes du web.

8. Changer et apprendre à changer

En situation d'urgence, peut-on changer rapidement et même brutalement tout un système de croyances? Un choc massif sur un système de croyances bien établi peut-il provoquer une rupture et une profonde réévaluation des processus sémiotiques d'attention, d'inférences, d'interprétation, de signification et d'action?

Lors de cette expérience et de son étude, qui n'est qu'une modeste contribution à un immense champ de recherche, j'ai constaté que pour renoncer à un système de croyances et se convertir à un autre système, il fallait non seulement accepter de changer, mais aussi apaiser les blessures de l'ego à l'origine de bien des résistances. Pour ce faire, il faut probablement un environnement et un accompagnement rassurant et bienveillant. Une approche proximale et coopérative favorisant l'imitation de personnes ayant elles-mêmes récemment géré un changement radical et/ou rapide est sans doute salutaire également. Hélas, malgré mes intentions explicatives, je ne correspondais à aucune de ces préconisations. La psychologie sociale a étudié ces phénomènes depuis presque un siècle.

Notre époque nous offre la possibilité de relever de nombreux défis écologiques, démographiques, économiques, technologiques et culturels. S'il est vrai que l'éducation en général et les systèmes éducatifs en particulier occupent une place majeure pour accompagner ces changements, en raison des nombreuses urgences à affronter, c'est à tout âge et tout au long de la vie qu'il faut apprendre à changer individuellement et collectivement. Savoir changer de croyances ou de systèmes de croyances, savoir gérer ces changements, leurs effets et leurs conséquences avec agilité et créativité, sont devenus des compétences nécessaires et indispensables qui feront sans doute la différence entre les individus, les groupes et les populations, mais aussi entre les espèces. S'il importe d'être apte à changer, il importe aussi de changer avant qu'il ne soit trop tard.

Bibliographie

- [Sans auteur], « Le top 10 des sites conspirationnistes les plus visités en 2021 », Conspiracy Watch, 18 mai 2022. URL : <https://www.conspiracywatch.info/le-top-10-des-sites-conspirationnistes-les-plus-visites-en-2021.html> (consulté le 25 mai 2022).
- [Sans auteur], « Sondage : le grand basculement des complotistes », Conspiracy Watch, 27 mars 2022. URL : <https://www.conspiracywatch.info/sondage-le-grand-basculement-des-complotistes.html> (consulté le 5 juin 2022).
- BAUER, Martin W., Michel DUBOIS & Pauline HERVOIS, « Les Français et la science 2021 : représentations sociales de la science 1972-2020 », rapport de recherche, Université de Lorraine, 2021. URL : http://www.science-and-you.com/sites/science-and-you.com/files/users/documents/les_francais_et_la_science_2021_-_rapport_de_recherche_web_v29112021_v2.pdf.

- BOCHNER, Arthur P., « On first-person narrative scholarship: Autoethnography as acts of meaning », *Narrative Inquiry*, vol. 22, no 1, 2012, p. 155-164. DOI : 10.1075/ni.22.1.10boc.
- BRONNER, Géraud, « Contribution à une théorie de l'abandon des croyances : la fin du Père Noël », *Cahiers internationaux de sociologie*, no 166, 2004, p. 117-140. DOI : 10.3917/cis.116.0117.
- , *Apocalypse cognitive : la face obscure de notre cerveau*, Paris, Presses universitaires de France, 2022.
- COOK, Jesselyn, « QAnon a radicalisé leurs parents, ils tentent désespérément de les en sortir », *Huffington Post*, 13 mai 2021. URL : https://www.huffingtonpost.fr/entry/qanon-a-radicalise-leurs-parents-ils-tentent-desesperement-de-les-en-sortir_fr_604237e1c5b660aof387fdbd (consulté le 13 mai 2021).
- Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes, « Médecine non conventionnelles », Ministère de l'économie, des finances et de la souveraineté industrielle et numérique, 18 décembre 2019. URL : <https://www.economie.gouv.fr/dgccrf/Publications/Vie-pratique/Fiches-pratiques/medecines-non-conventionnelles> (consulté le 26 juillet 2022).
- DARRAS, Bernard, « Humorous visual creativity on social networks at the time of covid 19. Study of diffusion and impact on visual education », *The 8th World Chinese Art Education Symposium*, 18 au 20 décembre 2020.
- , « Étude sémiotique des signes d'assertion et de leur mise en scène dans les médias », *Les eaux troubles du vrai. Questions sémiotiques sur la véridiction et l'assertion*, journée d'étude du réseau de recherche Grand Paris Sémiotique (GPS), Université Paris Cité, 25 novembre 2022.
- ELLIS, Carolyn & BOCHNER, Arthur P., « Autoethnography, personal Narrative, reflexivity: researcher as subject », dans N. K. Denzin & Y. S. Lincoln (dir.), *The Handbook of qualitative research*, Thousand Oaks, Sage Publications, 2000, p. 733-768.
- ELLIS, Carolyn, « Carrying the Torch of Autoethnography », dans S. Holman Jones et al. (dir.), *Handbook of autoethnography*, Londres/New York, Routledge, 2013, p. 9-12.
- DUMAS-MALLET, Estelle, Thomas BORAUD & François GONON, « Le mésusage des citations et ses conséquences en médecine », *Med Sci (Paris)*, vol. 37, no 11, 2021, p. 1035-1041. DOI : 10.1051/medsci/2021142.
- FOURQUET, Jérôme & Sylvain MANTERNACH, « Pourquoi la défiance vaccinale est-elle plus forte dans le sud de la France? », Fondation Jean Jaurès, 9 août 2021. URL : <https://www.jean-jaures.org/publication/pourquoi-la-defiance-vaccinale-est-elle-plus-forte-dans-le-sud-de-la-france/>.
- GIREL, Mathias, « Enquêtes, croyances, conséquences pratiques. Quelques doutes de Peirce au sujet du pragmatisme », dans B. Karsenti et L. Quéré (dir.), *La croyance et*

- l'enquête*, nouv. éd. en ligne, Paris, EHESS/OpenEdition Books, 2004, p. 111-140. DOI : 10.4000/books.editionsehess.11197.
- GRARD, Julien, « Approche(s) narrative(s) et récit à la première personne. Généalogie et politiques de l'enquête », *Vie sociale*, no 20, 2017, p. 85-98. DOI : 10.3917/vsoc.174.0085.
- HOUSER, Nathan, « Social mind and the fixation of belief », dans D. E. West & M. Anderson (dir.), *Consensus on Peirce's concept of habit. Before and beyond consciousness*, Cham, Springer International Publishing, 2016, p. 379-400.
- JAMES, William, « The Will to Believe », *The New World*, vol. 5, 1896, p. 327-347.
- LATOUR, Bruno, « Des sujets récalcitrants », *Chroniques d'un amateur de sciences*, Paris, Presses des Mines, 2006, p. 187-189.
- Les Décodeurs, « "Le masque ne sert à rien" : la députée Martine Wonner contredite par les sources mêmes qu'elle avait citées à l'Assemblée », *Le Monde*, 6 octobre 2020, mis à jour le 15 octobre 2020. URL : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/10/06/la-deputee-martine-wonner-contredite-par-le-cdc-sur-la-transmission-aerienne-du-virus_6054959_4355770.html (consulté le 7 juin 2021).
- , « Législatives 2022 : Francis Lalanne, Florian Philippot et Martine Wonner éliminés, la déroute des candidats antivax », *Le Monde*, 13 juin 2022. URL : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2022/06/13/legislatives-2022-francis-lalanne-florian-philippot-et-martine-wonner-elimines-la-deroute-des-candidats-antivax_6130085_4355770.html (consulté le 13 juin 2022).
- LOCHER, Clara, David MOHER, Iona Alina CRISTEA & Florian NAUDET, « Publication by association: how the COVID-19 pandemic has shown relationships between authors and editorial board members in the field of infectious diseases », *BMJ Evidence Based Medicine*, vol. 27, no 3, 2022, p. 133-136. DOI : 10.1136/bmjebm-2021-111670.
- MALHER, Thomas (propos recueillis par), « Jérôme Fourquet : "Les médecines douces, l'une des composantes du mouvement anti-passe sanitaire" », *L'Express*, 16 août 2021. URL : https://www.lexpress.fr/actualite/idees-et-debats/jerome-fourquet-les-medecines-douces-l-une-des-composantes-du-mouvement-anti-passe-sanitaire_2156622.html (consulté le 16 août 2021).
- MARIE, Didier, « Thierry Meyssan sur l'attaque en Ukraine », YouTube, 24 février 2022. URL : <https://youtu.be/aK6g6fO2lQo> (consulté le 26 février 2022, puis le 6 juillet 2022).
- PEIRCE, Charles S. « The Fixation of Belief », *Popular Science Monthly*, vol. 12, no 1, 1877, p. 1-15.
- , « Comment se fixe la croyance » [1878 [1877]], *À la recherche d'une méthode*, trad. de l'anglais (États-Unis) et éd. de J. Deledalle-Rhodes & M. Balat, sous la dir. de G. Deledalle, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1993, p. 137-154.

- , *The Collected papers of Charles Sanders Peirce*, éd. électronique de J. Deely, 1994. [CP]
- , « Philosophy and the conduct of life » (1898), *Essential Peirce, Volume 2 (1893–1913)*, Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 27-41.
- , *Conférences*, dans *Le raisonnement et la logique des choses*, trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Chauviré et al., Paris, Cerf, 1995, p. 151-351.
- Observatoire reboot de l'information et du raisonnement critique, *Volet 2 : l'élection présidentielle et les pratiques des Français en matière d'information et de raisonnement critique*, IFOP, 31 mars 2022. URL : https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2022/04/Rapport_PPT_REBOOT_2022.03.31.pdf (consulté le 5 mai 2022).
- SCANFF, Alexandre, Florian NAUDET, Iona A. CRISTEA, David MOHER, Dorothy V. M. BISHOP & Clara LOCHER, « A survey of biomedical journals to detect editorial bias and nepotistic behavior », *PLOS Biology*, vol. 19, no 11, 2021, p. 1-18. DOI : 10.1371/journal.pbio.3001133.
- SHORT, Thomas Lloyd, *Peirce's Theory of Signs*, New York, Cambridge University Press, 2007.
- STENGERS, Isabelle, *Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte & Les Empêcheurs de penser en rond, 2022 [1997].
- TIERCELIN, Claudine, C. S. *Peirce et le pragmatisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- Tribunal administratif de Paris, « Le tribunal administratif de Paris retient plusieurs fautes de l'Etat dans la gestion de la crise sanitaire avant mai 2020 », 28 juin 2022. URL : <http://paris.tribunal-administratif.fr/Actualites-du-Tribunal/Espace-presse/Le-tribunal-administratif-de-Paris-retient-plusieurs-fautes-de-l-Etat-dans-la-gestion-de-la-crise-sanitaire-avant-mai-2020> (consulté en ligne le 28 juin 2022).
- WAAL Cornelis de, *Peirce: A guide for the perplexed*, Londres, Bloomsbury, 2013.
- WIGGINS, David, « Reflection on inquiry and truth arising from Peirce's method for the fixation of belief », dans C. Jayne Misak (dir.), *The Cambridge companion to Peirce*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 87-126. DOI : 10.1017/CCOL0521570069.004.

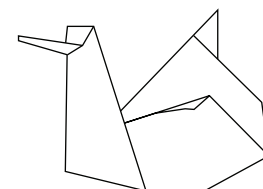
Notes

- 1 Je remercie vivement Jean Fissette pour ses relectures attentives et ses conseils toujours judicieux.
- 2 Dans un monde où le harcèlement en ligne est un fléau peu contrôlé, je n'utiliserai pas les noms et les prénoms officiels de mes correspondantes et j'éviterai de donner des informations trop personnelles qui pourraient les mettre en difficulté. De même, pour me protéger et protéger l'éditeur, j'éviterai de reproduire des liens vers des sites web contestés et contestables dont les adeptes procèdent aussi au harcèlement. Certains de ces sites ou liens vers des vidéos en ligne ne sont d'ailleurs plus actifs, car les responsables des plateformes qui les hébergeaient les ont retirés. Dans d'autres cas, ce sont les contenus qui ont été transformés par leurs auteurs.
- 3 B. DARRAS, « Humorous visual creativity on social networks at the time of covid 19. Study of diffusion and impact on visual education », *The 8th World Chinese Art Education Symposium*, 18 au 20 décembre 2020.
- 4 B. DARRAS, « Étude sémiotique des signes d'assertion et de leur mise en scène dans les médias », *Les eaux troubles du vrai. Questions sémiotiques sur la vérédiction et l'assertion*, journée d'étude du réseau de recherche Grand Paris Sémiotique (GPS), Université Paris Cité, 25 novembre 2022.
- 5 J. GRARD, « Approche(s) narrative(s) et récit à la première personne. Généalogie et politiques de l'enquête », *Vie sociale*, no 20, 2017, p. 88.
- 6 A. P. BOCHNER, « On first-person narrative scholarship: Autoethnography as acts of meaning », *Narrative Inquiry*, vol. 22, no 1, 2012, p. 155-164 ; C. ELLIS, & A. P. BOCHNER, « Autoethnography, personal Narrative, reflexivity: researcher as subject », dans N. K. Denzin & Y. S. Lincoln (dir.), *The Handbook of qualitative research*, Thousand Oaks, Sage Publications, 2000, p. 733-768.
- 7 « Autoethnography requires that we observe ourselves observing, that we interrogate what we think and believe, and that we challenge our own assumptions, asking over and over if we have penetrated as many layers of our own defenses, fears, and insecurities as our project requires. [...] And in the process, it seeks story that is hopeful, where authors ultimately write themselves as survivors of the story they are living. » C. ELLIS, « Carrying the Torch of Autoethnography », dans S. Holman Jones et al. (dir.), *Handbook of autoethnography*, Londres/New York, Routledge, 2013, p. 10, trad. libre.
- 8 C. TIERCELIN, C. S. Peirce et le pragmatisme, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 83 sq.
- 9 B. LATOUR, « Des sujets récalcitrants », *Chroniques d'un amateur de sciences*, Paris, Presses des Mines, 2006, p. 189 ; voir aussi I. STENGERS, *Cosmopolitiques*, Paris, La Découverte & Les Empêcheurs de penser en rond, 2022 [1997].
- 10 Sans relation forte avec son approche triadique pourtant mise au point dès 1867 et publiée dans l'article « On a new list of categories », les quatre méthodes de fixation de la croyance sont présentées sans justification de leur nombre. Voir C. TIERCELIN, C. S. Peirce et le pragmatisme, op. cit., p. 94.
- 11 D. WIGGINS, « Reflection on inquiry and truth arising from Peirce's method for the fixation of belief », dans C. Jayne Misak (dir.), *The Cambridge companion to Peirce*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 88.
- 12 Cet article fut traduit et validé par Peirce puis publié en français sous le titre « Comment se fixe la croyance », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, no 6, 1878, p. 553-569 ; reproduit dans C. S. PEIRCE, *À la recherche d'une méthode*, trad. de l'anglais (États-Unis) et éd. de J. Deledalle-Rhodes & M. Balat, sous la dir. de G. Deledalle, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 1993, p. 137-154.
- 13 « My paper of November 1877, setting out from the proposition that the agitation of a question ceases when satisfaction is attained with the settlement of belief, and then only, goes on to consider how the conception of truth gradually develops from that principle under the action of experience; beginning with willful belief, or self-mendacity, the most degraded of all intellectual conditions;

thence rising to the imposition of beliefs by the authority of organized society; then to the idea of a settlement of opinion as the result of a fermentation of ideas; and finally reaching the idea of truth as overwhelmingly forced upon the mind in experience as the effect of an independent reality. » C. S. PEIRCE, *The Collected Papers*, op. cit., § 5.564, trad. libre. Les prochaines références aux *Collected Papers* seront indiquées dans le corps du texte par CP suivi du numéro de section.

- 14 Alexander Bain (1818-1903) était professeur de logique et de littérature anglaise à l'université d'Aberdeen. Ses contributions à la psychologie mais aussi à l'éducation universitaire ont été influentes à leur époque.
- 15 « Nicholas St. John Green was one of the most interested fellows, a skillful lawyer and a learned one, a disciple of Jeremy Bentham. His extraordinary power of disrobing warm and breathing truth of the draperies of long worn formulas, was what attracted attention to him everywhere. In particular, he often urged the importance of applying Bain's definition of belief, as "that upon which a man is prepared to act." From this definition, pragmatism is scarce more than a corollary; so that I am disposed to think of him as the grandfather of pragmatism. » CP 5.12, trad. libre.
- 16 C. DE WAAL, *Peirce: A guide for the perplexed*, Londres, Bloomsbury, 2013, p. 109.
- 17 « By the method of tenacity, the truth is what I believe; by the method of authority, it is what he tells us to believe; the a priori method, it is what we find it natural to believe (truth is what is 'agreeable to reason', as many philosophers have argued); and by the scientific method, it is what experience would eventually compel us to believe. Not until we adopt the last method do we conceive of truth as impersonal, as independent of what anyone actually believes. » T. L. SHORT, *Peirce's Theory of Signs*, New York, Cambridge University Press, 2007, p. 332, trad. libre.
- 18 C. S. PEIRCE, « Philosophy and the conduct of life » (1898), *Essential Peirce, Volume 2* (1893-1913), Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 27-41.
- 19 N. HOUSER, « Social mind and the fixation of belief », dans D. E. West & M. Anderson (dir.), *Consensus on Peirce's concept of habit. Before and beyond consciousness*, Cham, Springer International Publishing, 2016, p. 382.
- 20 À partir de 1882, Peirce introduit son concept d'abduction dans la triade des inférences logiques.
- 21 C. S. PEIRCE, *Conférences*, dans *Le raisonnement et la logique des choses*, trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Chauviré et al., Paris, Cerf, 1995, p. 151-351 ; W. JAMES, « The Will to Believe », *The New World*, vol. 5, 1896, p. 327-347.
- 22 M. GIREL, « Enquêtes, croyances, conséquences pratiques. Quelques doutes de Peirce au sujet du pragmatisme », dans B. Karsenti et L. Quéré (dir.), *La croyance et l'enquête*, nouv. éd. en ligne, Paris, EHESS/OpenEdition Books, 2004, § 43. À ce sujet, voir aussi C. S. PEIRCE, *Le raisonnement et la logique des choses*, op. cit., 1995, p. 159-160.
- 23 En France, la terminologie officielle reconnaît la médecine conventionnelle, et nomme « médecines non conventionnelles » les autres méthodes de soin qui cherchent plus ou moins à se faire reconnaître. Voir Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes, « Médecine non conventionnelles », Ministère de l'économie, des finances et de la souveraineté industrielle et numérique, 18 décembre 2019. URL : <https://www.economie.gouv.fr/dgccrf/Publications/Vie-pratique/Fiches-pratiques/medecines-non-conventionnelles>.
- 24 Le journal a expliqué que l'aide reçue de la fondation Gates concernait l'aide au développement de sites d'informations en Afrique.
- 25 « Le top 10 des sites conspirationnistes les plus visités en 2021 », Conspiracy Watch, 18 mai 2022. URL : <https://www.conspiracywatch.info/le-top-10-des-sites-conspirationnistes-les-plus-visites-en-2021.html>.
- 26 Les Décodeurs, « "Le masque ne sert à rien" : la députée Martine Wonner contredite par les sources mêmes qu'elle avait citées à l'Assemblée », *Le Monde*, 6 octobre 2020, mis à jour le 15 octobre

2020. URL : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2020/10/06/la-deputee-martine-wonner-contredite-par-le-cdc-sur-la-transmission-aerienne-du-virus_6054959_4355770.html.
- 27 En 2021, ce taux de confiance est de 84 % selon M. BAUER *et al.*, « Les Français et la science 2021 : représentations sociales de la science 1972-2020 », rapport de recherche, Université de Lorraine, 2021.
- 28 L'expression « incubateur de crédulité » est empruntée à G. BRONNER, *Apocalypse cognitive : la face obscure de notre cerveau*, Paris, Presses universitaires de France, 2022.
- 29 J. COOK, « QAnon a radicalisé leurs parents, ils tentent désespérément de les en sortir », *Huffington Post*, 13 mai 2021. URL : https://www.huffingtonpost.fr/entry/qanon-a-radicalise-leurs-parents-ils-tentent-desesperement-de-les-en-sortir_fr_604237e1c5b660aof387fdbd.
- 30 C. S. PEIRCE, *À la recherche d'une méthode*, *op. cit.*, p. 105.
- 31 URL : https://www.youtube.com/channel/UC_56vSO35nctESDan8agevg.
- 32 G. BRONNER, « Contribution à une théorie de l'abandon des croyances : la fin du Père Noël », *Cahiers internationaux de sociologie*, no 116, 2004, p. 117-140.
- 33 Voir par exemple la très utile et éclairante étude d'Estelle Dumas-Mallet *et al.* (« Le mésusage des citations et ses conséquences en médecine », *Med Sci (Paris)*, vol. 37, no 11, 2021, p. 1035-1041), consacrée au mésusage des citations et de leurs conséquences en médecine. Aussi : A. SCANFF *et al.*, « A survey of biomedical journals to detect editorial bias and nepotistic behavior », *PLOS Biology*, vol. 19, no 11, 2021, p. 1-18 ; C. LOCHER *et al.*, « Publication by association: how the COVID-19 pandemic has shown relationships between authors and editorial board members in the field of infectious diseases », *BMJ Evidence Based Medicine*, vol. 27, no 3, 2022, p. 133-136.
- 34 Tribunal administratif de Paris, « Le tribunal administratif de Paris retient plusieurs fautes de l'Etat dans la gestion de la crise sanitaire avant mai 2020 », 28 juin 2022. URL : <http://paris.tribunal-administratif.fr/Actualites-du-Tribunal/Espace-presse/Le-tribunal-administratif-de-Paris-retient-plusieurs-fautes-de-l-Etat-dans-la-gestion-de-la-crise-sanitaire-avant-mai-2020>.
- 35 Les Décodeurs, « Législatives 2022 : Francis Lalanne, Florian Philippot et Martine Wonner éliminés, la déroute des candidats antivax », *Le Monde*, 13 juin 2022. URL : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2022/06/13/legislatives-2022-francis-lalanne-florian-philippot-et-martine-wonner-elimines-la-deroute-des-candidats-antivax_6130085_4355770.html.
- 36 Battue dès le premier tour des élections, Martine Wonner a quand même été suivie par 5,38 % des votants de sa circonscription, soit 2 494 électeurs sur 46 374.
- 37 J. FOURQUET & S. MANTERNACH, « Pourquoi la défiance vaccinale est-elle plus forte dans le sud de la France? », Fondation Jean Jaurès, 9 août 2021. URL : <https://www.jean-jaures.org/publication/pourquoi-la-defiance-vaccinale-est-elle-plus-forte-dans-le-sud-de-la-france/>.
- 38 Observatoire reboot de l'information et du raisonnement critique, *Volet 2 : l'élection présidentielle et les pratiques des Français en matière d'information et de raisonnement critique*, IFOP, 31 mars 2022. URL : https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2022/04/Rapport_PPT_REBOOT_2022.03.31.pdf.
- 39 « Sondage : le grand basculement des complotistes », Conspiracy Watch, 27 mars 2022. URL : <https://www.conspiracywatch.info/sondage-le-grand-bascullement-des-complotistes.html>.
- 40 T. MALHER (propos recueillis par), « Jérôme Fourquet : "Les médecines douces, l'une des composantes du mouvement anti-passe sanitaire" », *L'Express*, 16 août 2021. URL : https://www.lexpress.fr/actualite/idees-et-debats/jerome-fourquet-les-medecines-douces-l-une-des-composantes-du-mouvement-anti-passe-sanitaire_2156622.html.
- 41 J. FOURQUET & S. MANTERNACH, « Pourquoi la défiance vaccinale est-elle plus forte dans le sud de la France? », *loc. cit.*





Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales

Félix Danos

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100681ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100681ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Danos, F. (2022). Parisiens et paysans plaisants : mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage lors de rencontres rurales. *Cygne noir*, (10), 43–65. <https://doi.org/10.7202/1100681ar>

Résumé de l'article

Partant du positionnement explicitement opposé à la figure des « Parisiens » de deux paysannes retraitées que j'ai rencontrées lors de mon travail ethnographique dans le centre de la France, cet article propose l'analyse critique et historique d'un type d'événement de communication impliquant deux types de *personae sociales*, les paysans et les citadins. Il propose de questionner dans quelle mesure, du point de vue des citadins (le mien), ce genre de rencontres impliquerait l'interpellation de l'*autre* paysan en tant que tel. Inversement, il propose de souligner des pistes d'émancipation, entendues comme le dépassement des catégories précédemment supposées, émergeant au cours de telles rencontres. Pour ce faire, il explore les rapports entre le processus de mise-en-registre, impliquant des positionnements réflexifs par rapport à des stéréotypes, celui de camouflage, ou de transformation matérielle visant à devenir imperceptible dans un environnement, et celui de subjectivation politique, soit l'émergence exceptionnelle de manières hétérodoxes de dénombrer (ou de mesurer) un monde social. L'article revient sur l'émergence en France d'un intérêt pour les manières de parler considérées comme non françaises, intérêt concomitant au développement d'un récit national français, et résultant dans l'émergence d'un type particulier de rencontres entre citadins et paysans. Puis il présente l'analyse d'un passage du roman biographique *La vie d'un simple* d'Émile Guillaumin, dans lequel une rencontre de ce type est mise en scène. Pour conclure, je suggère que seule une approche sémiotique et ethnographique laisse le temps et la place à une quelconque émancipation, et à la visibilisation de projets sociaux divergents.

© Félix Danos, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PARISIENS ET PAYSANS PLAISANTS : MISE-EN-REGISTRE, SUBJECTIVATION POLITIQUE ET CAMOUFLAGE LORS DE RENCONTRES RURALES

21 août 2014. Je suis assis à la table de la cuisine de Néné¹, une femme de 80 ans, dans l'une des rues principales du centre du bourg de Ferrières-sur-Sichon, une commune d'environ 600 habitants dans le sud-est du département de l'Allier, en Montagne bourbonnaise, à l'extrême nord du Massif central. L'intérieur ombragé de cette cuisine rustique donne sur la rue qu'on appelle communément ici « route de Vichy » car elle mène, vingt-cinq kilomètres plus bas dans la vallée vers le nord-ouest, à la plus grande ville des environs. Néné, ancienne agricultrice aujourd'hui à la retraite, est assise en bout de table immédiatement à ma gauche. En face de moi, une autre femme, issue elle aussi d'une famille de métayers, est assise. C'est Danielle, 82 ans, habitant quelques maisons plus bas et que la maîtresse de maison a conviée, comme moi, à prendre le café.

Un an plus tôt, dans le cadre d'un master en sciences du langage à l'Université Paris-Descartes, initié en 2012, je suis revenu dans ce village que je connais depuis l'enfance avec pour projet de mener une étude exploratoire qui présiderait à la conception d'un projet de thèse sur le rapport entre langue et territoire dans les discours. Lors de ce premier retour à Ferrières pendant les vacances d'été 2013, j'ai prospecté dans le village pour trouver des interlocuteur·rice·s qui pourraient me parler de ce qu'on appelle ici simplement « le patois² ». Je m'intéresse à la manière dont ce mode d'expression bien distinct du français et largement incompréhensible pour moi à cette époque est qualifié dans les discours par ses locuteurs et locutrices et les personnes qui partagent leur vie. À la suite d'une conversation avec la responsable de la Maison de la vallée du Sichon – le syndicat d'initiative local –, la maison de Néné m'a été indiquée. Cette dernière a accédé à ma demande de « m'apprendre le patois », et elle m'a proposé d'inviter sa cousine Danielle à participer à nos rencontres, pour nourrir des conversations en patois.

Un an après ce premier retour, je me retrouve donc à nouveau avec les deux cousines, dont j'ai déjà enregistré les paroles à de nombreuses occasions, alors que nous échangeons à propos des manières de parler, de la vie d'autrefois et d'aujourd'hui et de leur rapport au territoire. Les deux femmes ont accepté sans hésitation que j'enregistre nos rencontres pour les besoins de ma recherche. Elles savent que je suis étudiant, mais n'ont pas manifesté beaucoup d'intérêt pour mes explications concernant mon projet de recherche, bien qu'elles aient réitéré chaque fois leur autorisation d'enregistrer. Elles savent également que je viens de Paris, et connaissaient mes arrière-grands-parents

maternels qui habitaient dans le village et possédaient plusieurs exploitations, sans être les patrons des deux cousines.

Ce jour-là, vers le début de notre rencontre, j'interromps la conversation pour saisir le dictaphone que j'ai laissé sur la table entre nous afin de vérifier qu'il enregistre correctement. J'en profite pour leur rappeler, une fois encore, que j'enregistre. Comme pour justifier ma pratique, j'ajoute, avec un ton d'écolier studieux : « J'enregistre pour bien m'souv'nir! » Danielle réplique : « *a lou pa- lou parizyin van rir!* » (« ah les Pa- les Parisiens vont rire! »). Alors que je tâche de qualifier ma position en tant que simple apprenant du patois, dont l'objectif premier est de me souvenir des mots et paroles prononcées en patois, Danielle fait immédiatement la supposition que j'enregistre pour des tiers absents. Elle attire l'attention vers le fait que les échanges que nous sommes sur le point d'avoir cet après-midi dans la cuisine de Néné seront extraits de leur contexte immédiat, pour emprunter un chemin vers la capitale, dont je suis en quelque sorte l'émissaire. Un supposé public de Parisiens se penchera sur les mots prononcés avec certaines attentes et une certaine attention.

En évoquant le fait que j'enregistre nos paroles (et en particulier les siennes et celle de sa cousine) pour les diffuser, Danielle attire notre attention, en tant que co-participant et co-participante à l'interaction, sur des éléments du contexte. Plus précisément, elle pointe vers des signes potentiellement préexistants (notamment, implicitement, le dictaphone que je viens de désigner et, explicitement, les Parisiens supposés) en les agencant les uns par rapport aux autres. Il ne s'agit pas pour elle de faire référence simplement à un décor préexistant et donné d'avance ; au contraire, elle met en rapport des corps (vifs ou inertes, dont le sien) et participe à l'émergence d'un cadre de participation³ particulier mais contraint historiquement, géographiquement et socialement.

Ce faisant, elle émet une conjecture⁴ quant à un effet pragmatique de l'exercice que je leur propose (ou impose, peut-être) : une réponse, une sanction⁵ sociale non locale, qui la situe, comme sa cousine, par rapport à la figure de ces *autres* Parisiens, tout comme elle me situe moi-même par rapport à eux, et, bien entendu, à elles. Ainsi, dès le début de ma recherche, s'est posée la question de ma place dans la commune, dans la cuisine de mes interlocutrices, et de la place de leurs paroles dans une chaîne intertextuelle de citations, de réitations, d'interprétations et d'interpellations.

Dans cet article, je m'intéresserai à la manière dont un cadre de participation émergent est réflexivement situé dans le champ social, géographique et historique par des personnes participant à une interaction. J'explorerai la manière dont des figures caractérolologiques, ou *personæ* sociales⁶, sont liées à ces cadres de participation, et comment ces (stéréo)types sociaux sont eux-mêmes liés à des projets sociaux⁷ actuels ou virtuels⁸. Ceci m'amènera à questionner l'existence, dans le cas particulier de la recherche

sur le langage rural en France, de pistes d'émancipation (au sens de Rancière⁹), ou d'actualisations de projets sociaux virtuels et de remises en question des critères de définition des stéréotypes sociaux.

Partant de la conceptualisation par Erving Goffman des cadres de participation¹⁰, je présenterai les concepts, issus de l'anthropologie sémiotique, de mise-en-registre et de mise en texte, ou entextualisation¹¹, permettant d'analyser l'émergence de positionnements énonciatifs dans des chaînes d'énoncés plus ou moins diffusés ou se diffusant. Puis j'articulerai ces concepts à celui de subjectivation politique¹² proposé par Jacques Rancière et aux processus interreliés de reconnaissance, d'espionnage et de camouflage proposés par Elizabeth Povinelli¹³.

Dans un second temps, je situerai historiquement la rencontre entre citadins et paysans en France, afin de donner une épaisseur au contexte de la rencontre que j'ai esquissée en introduction. Me focalisant sur la dimension politique étatique et statistique de la recherche sur le langage en France, je montrerai que cette recherche peut être comprise comme prenant part à un projet social d'objectification des pratiques et des usages d'une part de la population habitant un territoire supposé commun. Suivant les travaux de Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel¹⁴, je défendrai l'idée que les personnes employant un langage considéré comme non français en France sont invisibilisées et marquées comme appartenant au passé (et donc comme *n'ayant pas de projet social*), d'une manière analogue à ce qu'évoque Johannes Fabian quand il parle de « déni de co-temporalité »¹⁵.

Pour finir, je reviendrai plus en détail sur un passage d'un ouvrage littéraire paru au début du xx^e siècle et témoignant de la vie d'un paysan dans le nord de l'Allier pendant la deuxième moitié du xix^e siècle : *La vie d'un simple* d'Émile Guillaumin¹⁶. Je m'interrogerai sur la permanence de potentialités d'émancipation actualisées par des mises en acte, toujours exceptionnelles, de l'égalité¹⁷. Je montrerai que les positionnements interactionnels et intertextuels des personnages dépeints dans *La vie d'un simple* peuvent être appréhendés en tant qu'actualisations de rapports politiques dépassant la scène immédiate, mais également immanents à l'interaction.

Cadres de participation, prise de contrepied et réflexivité

Lors de son intervention dans l'échange présenté en introduction, Danielle fait apparaître des participants supposés à l'interaction, participants absents qu'on peut qualifier de *virtuels*, non par opposition au *réel*, mais plutôt par distinction avec l'*actuel*¹⁸. Leur image apparaît bel et bien, même si elle est médiée par l'usage d'un signe linguistique

(la forme linguistique « les Parisiens », un véhicule-signe, au sens de Peirce¹⁹) qui fait référence à eux et à leur réception ou à leur interprétation possibles de l'interaction que je déclare enregistrer. Et cette réception envisagée implique des effets bien actuels dans l'interaction (ne serait-ce que ma simple réponse à Danielle : « nan », réfutant la possibilité d'une réaction hilare des Parisiens).

Ainsi, dans cette interaction précise, un schéma de communication simpliste²⁰ faisant la distinction entre énonciateur/énonciataire, destinataire/destinataire, ou encore locuteur/auditeur (*speaker/hearer*) ne semble pas suffisant. Goffman²¹ propose justement de décomposer cette opposition, en commençant par celle de l'énonciataire (la personne qui reçoit le message). Il souligne le fait qu'un énonciateur peut s'adresser à plusieurs personnes à la fois et de manière plus ou moins directe. Il peut même faire exprès de se faire entendre par des personnes qui ne sont pas les destinataires explicites de ses propos, notamment des *bystanders* (témoins explicites de l'interaction) ou encore des *eavesdroppers* (des oreilles indiscretes participant subrepticement à l'interprétation de ce qui est dit). Un locuteur peut dire des choses en sachant qu'elles vont être répétées, entendues ailleurs, même en les chuchotant discrètement à l'oreille d'un auditeur particulier. Inversement, le destinataire d'un discours peut oublier (consciemment ou non) de le transmettre à qui de droit, ou simplement l'évaluer comme une information non pertinente.

Par ailleurs, pour Goffman, il y a plusieurs manières de participer à une interaction du côté de l'énonciateur (*speaker*). L'entité énonçant le message peut être vue comme limitée à la simple énonciation du message et rien d'autre, qu'il s'agisse d'une personne faisant la lecture à voix haute ou bien d'un vieux disque qui tourne en boucle. L'*animateur*, comme l'appelle le sociologue, ne fait que transmettre un message dont l'*auteur*, celui qui a écrit le texte, est autre, et dont le *principal*, celui dont le texte représente la position ou l'opinion, peut également être distinct. Enfin, la *figure* désigne un personnage mis en scène dans le discours de l'animateur pouvant se superposer également au principal et à l'auteur, ou encore à l'animateur (si, par exemple, il raconte quelque chose qui lui est arrivé)²².

Goffman propose ces distinctions pour développer la notion de *footing*, que je propose de traduire ici par l'expression « prise de contrepied »²³. Ce concept a trait à la posture, à l'alignement, au positionnement des personnes participant à une interaction, et désigne les manières dont ceux-ci marquent et distinguent des segments d'énoncés au-delà de la simple structure syntaxique, notamment en ce qui a trait à la prosodie, à l'intonation, au volume, etc. La prise de contrepied n'est pas nécessairement abrupte ou très marquée (par exemple quand un locuteur s'engage tout à coup dans une imita-

tion), mais peut être subtile et résider simplement dans une expression accompagnant l'énoncé ou dans une intonation suggestive.

D'une part, les processus de prise de contrepied ont donc trait à la manière dont, au cours d'une interaction, des énoncés sont plus ou moins marqués en étant dirigés explicitement ou non vers quelqu'un : prononcés à la cantonade, chuchotés discrètement, ou encore scandés comme un slogan. D'autre part, non seulement les personnes qui participent à une interaction sans parler peuvent être interpellées de manière distincte par les personnes qui parlent, mais elles se positionnent elles-mêmes par rapport à ce qui est dit (ou redit). Ainsi, les distinctions évoquées plus haut entre différentes manières de participer à une interaction sociale ne sauraient être simplement employées comme des outils analytiques pour la recherche en sciences sociales. Au contraire, l'analyse des prises de contrepied inhérentes à toute situation interactionnelle implique une attention centrale à la réflexivité des locutrices et des locuteurs. En effet, c'est bien dans la manière dont une personne marque réflexivement qu'elle n'est pas l'auteure de ses propos, ou qu'elle évoque les idées de quelqu'un d'autre (voire de « personne »), et dans sa manière de suggérer que ses propos doivent être répétés (« j'ai une nouvelle! ») ou tus (« c'est un secret! »), que cette personne se positionne dans une interaction et au-delà.

Dans l'extrait introductif, par exemple, en rappelant que j'enregistre et en me positionnant explicitement comme seul destinataire de l'enregistrement (« pour bien m'souv'nir »), je provoque une réaction chez Danielle, qui affirme le fait qu'elle n'est pas dupe, et qu'elle sait que si je l'enregistre, c'est bien pour faire entendre sa parole à des tiers « parisiens ». Dans ma réponse, je ne nie pas le présupposé qu'elle mobilise (que je vais montrer l'enregistrement à des Parisiens), mais je me positionne par rapport à la réception de sa parole par les Parisiens, auxquels je suis associé et, dans une certaine mesure, au nom desquels je parle, étant moi-même, aux yeux de mes interlocutrices, un Parisien.

Registre, mise-en-registre et stéréotype

Dans ses travaux, l'anthropologue linguiste Asif Agha enrichit les apports de Goffman d'une approche sémiotique. Ce qu'il appelle l'alignement à des rôles (*role alignment*) correspond à la notion goffmanienne de prise de contrepied²⁴. Pour lui, les rôles et les positionnements au sein d'une chaîne de transmission d'énoncés sont associés à des ensembles sémiotiques hétérogènes stéréotypés, appelés registres, que les locuteurs distinguent et par rapport auxquels ils se positionnent et positionnent leurs interlocutrices et leurs interlocuteurs. Agha définit un registre comme

un modèle réflexif de comportement évaluant un répertoire sémiotique (ou un ensemble de répertoires) comme correspondant à des types précis de conduites (comme la mise en œuvre d'une certaine pratique sociale), à des catégories de personnes dont ce sont les façons de se conduire et, ainsi, à des rôles performables (*personæ*, identités) et aux relations entre ceux-ci²⁵.

Cependant, les registres ne sont pas simplement des unités préexistantes mais des entités émergentes par les contrastes dans l'alignement aux rôles et par le processus de mise-en-registre (*enregisterment*²⁶). Via la mise en contraste d'éléments hétérogènes (non congruents) de leur production sémiotique, les locuteurs produisent des effets de sens associant de manière contrastive certaines formes à des catégories de personnes.

Par exemple, le fait pour un jeune homme citadin de participer à des rencontres en patois autour d'un café avec des femmes âgées parlant des affaires locales introduit un contraste dans cet événement de parole, contraste qui est remarqué par les locutrices. Au cours de mes rencontres avec Danielle, cette dernière me demandait fréquemment si je comprenais ce qu'elle disait²⁷, remarquant ainsi que le fait de me parler patois n'était pas évident. Quant à Néné, il lui est arrivé souvent de souligner que je parlais bien patois, ce qu'elle n'aurait sans doute jamais fait en discutant avec sa cousine. En l'occurrence, la reconnaissance implicite par mes interlocutrices d'un contraste entre un ensemble de signes – jeunesse, éducation, origine citadine, origines sociales – et « une » manière de parler, le patois, correspond à une distinction entre ce qui est actualisé en interaction (je parle parfois patois) et ce qui serait attendu du côté du stéréotype (que je ne parle que français).

Pour synthétiser, le processus de mise-en-registre englobe la manière dont les locuteurs et les locutrices vont invoquer des stéréotypes sociaux, des registres typiques actualisés en interaction à travers leurs alignements à des rôles, par exemple en se plaçant plutôt du côté des Parisiens ou plutôt du côté des paysans. La reconnaissance de ces alignements (ou désalignements) peut, à force, se sédimenter, permettant l'émergence de nouveaux stéréotypes, comme celui, potentiel, du « Parisien qui parle patois ».

Mise-en-registre et entextualisation

Le processus de mise-en-registre implique également une association de registres spécifiques à des rôles habituellement attribués au sein des cadres de participation. Plus précisément, selon Agha, l'adoption et la reconnaissance de l'alignement à certains rôles au cours d'interactions (par exemple *animateur*, *auteur* ou *principal* du côté de la production de discours et *participant ratifié* ou *témoin* du côté de la réception) prennent

une place centrale dans ce processus²⁸. Un exemple présenté par Pierre Bourdieu dans *Langage et pouvoir symbolique* est particulièrement parlant à cet égard²⁹. Bourdieu cite un journal régional qui annonce le fait relativement remarquable que le maire de Pau a fait un discours en employant le parler local, de manière d'ailleurs très correcte (selon le journaliste). D'un côté, l'emploi de ce répertoire linguistique est marqué par le journaliste comme étant incongru (« *non congruent* » pour Agha³⁰). De l'autre, cette remarque se fonde sur la présupposition qu'un autre répertoire linguistique (le français, de toute évidence) est le répertoire congruent avec la figure du maire.

Or le registre associé au maire implique des manières d'interpréter sa parole du point de vue de sa fonction : un maire a une certaine légitimité à parler au nom de sa commune, qui serait donc le principal du discours dont il est l'auteur et l'animateur, en termes goffmaniens. Dans le journal cité par Bourdieu, le journaliste désigne la prise de parole en béarnais comme une « attention » qui « touch[e] beaucoup l'assemblée qui applaudit longuement »³¹. Ainsi, le journaliste rend également compte de la manière dont l'assemblée réagit au discours du maire, l'interprète et est disposée face à ce discours qui prend le contrepied du stéréotype mis-en-registre. Le fait d'utiliser le parler vernaculaire est donc bel et bien pour le maire de Pau une manière singulière, reconnue par la foule, de l'interpeller en tant que participante à l'interaction que constitue son discours. En somme, le registre associé au fait de parler béarnais, et distingué du stéréotype lié au maire, invoque un type de relation plus attentive (si l'on en croit le journaliste) que la normale (quelle que soit la norme supposée).

On peut s'attendre, en retour, à ce qu'en vertu de la forme linguistique employée par le maire, l'attention de la foule soit différente. Non seulement la compréhension des énoncés constituant le discours du maire pourrait être différente pour des personnes qui ne comprennent pas (ou comprennent moins) bien le français, mais on peut également supposer que la disposition des sujets parlants à écouter *ce que leur dit* un maire se présentant comme attentif a un effet sur leur propension à s'en souvenir, voire à le citer.

La prise en compte des différentes manières de participer et de s'aligner à travers des processus de mise-en-registre appelle donc également un intérêt pour les manières dont des textes – entendus comme ensembles de signes (linguistiques ou non) interprétés réflexivement comme étant relativement autonomes, recontextualisables, et associés à, ou habituellement interprétés comme indices d'un contexte typique – vont être reproduits, transmis, transformés, traduits ou non. Ce processus, que Richard Bauman et Charles L. Briggs appellent entextualisation³² (ou mise-en-texte³³), est fondamental pour comprendre non seulement quels types de textes sont diffusés, mais également quels types d'interprétations sont mobilisées par les personnes qui les citent, et quels

présupposés cadrent à leur tour l'interprétation et la diffusion (ou non) de certains morceaux d'énoncés.

L'alignement à des rôles participatifs au cours d'une interaction implique donc également un alignement au-delà de l'interaction immédiate. En effet, en endossant un rôle ou en s'en distanciant, les personnes qui participent indiquent leur rapport à d'autres contextes dans lesquels leurs paroles ont déjà été prononcées, ou d'autres encore où elles pourraient être répétées. Par exemple, en se positionnant simplement comme animatrice de ce qu'elle dit, une personne qui récite présente le texte répété comme ayant de l'autorité, *a minima* comme valant la peine d'être répété. En ce sens, l'attention aux alignements à des rôles et au processus de mise-en-registre permet de comprendre le processus d'entextualisation, à travers lequel certains morceaux de discours vont gagner en autorité et être diffusés, alors que d'autres resteront lettre morte³⁴.

Mise-en-registre, subjectivation politique et camouflage

Le processus de mise-en-registre implique d'une part la reconnaissance de catégories, de places et de fonctions à occuper, et d'autre part le dépassement ou en tout cas la transformation de ces catégories par leur mise en pratique et donc leur redéfinition, si infinitésimale soit-elle. En ce sens, il peut être rapproché de ce que Jacques Rancière appelle « le litige politique³⁵ », ou plus généralement *le* politique, par opposition à *la* politique³⁶, en tant que rencontre entre deux processus hétérogènes. D'un côté, pour Rancière, le processus de police consiste en une distribution ordonnée de places et de fonctions à des « individus » composant une société ordonnée. De l'autre, le processus d'émancipation consiste en l'émergence, au-delà des catégories définies à l'issue du processus de police, de voix discordantes remettant en cause la distribution policière des places et des fonctions et faisant apparaître une part additionnelle invisibilisée dans le découpage policier, que l'auteur appelle « la part des sans-part³⁷ ». Ce processus inverse au processus policier, Rancière le qualifie de « mise en acte » de l'égalité³⁸ dans la mesure où il s'agit pour des sujets invisibilisés au sein de l'ordre policier, et dont les voix sont considérées comme du bruit, de s'attribuer la même voix au chapitre que les personnes légitimes dans la définition des catégories pertinentes. Ce rétablissement d'un tort issu du décompte policier au moyen de la mise en acte de l'égalité, Rancière l'appelle également « subjectivation politique³⁹ ».

À titre d'exemple, Rancière évoque notamment les manifestations de 1986 en France contre la sélection à l'université. Au cours de ce mouvement social, les étudiantes et les étudiants avaient montré qu'ils et elles maîtrisaient le vocabulaire légal des

législateurs et avaient ainsi revendiqué leur part dans un processus législatif auquel ils et elles étaient soumis⁴⁰. Du point de vue de la mise-en-registre, la mise en pratique d'un certain répertoire langagier stéréotypiquement attribué à une catégorie de personnes diplômées, légitimes, potentiellement plus âgées, etc. par une catégorie de personnes typiquement non diplômées, sans légitimité à légiférer et habituellement plus jeunes remet en cause, si temporairement soit-il, un certain ordre social.

Rancière souligne, dans sa théorisation de l'émancipation, que ce processus implique la rencontre et la mise en commun de deux manières de compter. L'une est celle de la police qui définit en pratique ce qu'il convient de compter et laisse un reste. L'autre est celle de l'émancipation, qui part du reste et propose un nouveau compte laissant moins de place aux personnes qui étaient déjà comptées. En somme, ce que Rancière appelle la politique implique la rencontre entre différentes manières de compter le monde social, c'est-à-dire de le mesurer.

Elizabeth Povinelli s'interroge également sur la question de la commensuration de mondes sociaux radicalement étrangers l'un à l'autre, en revenant sur l'événement historique de la rencontre coloniale entre des Européens et des *Autres*. Au cours de cette rencontre, deux parties issues de mondes sociaux incommensurables ont été amenées à faire l'expérience d'un *Autre radical* et à produire des hypothèses sur les rationalisations de cet *Autre* en se fondant sur des présupposés eux-mêmes en grande partie incommensurables⁴¹. De cette rencontre entre des manières de mesurer le monde émerge un mi-lieu, où une certaine entente est possible⁴². Mais si une place plus ou moins institutionnelle est consacrée à ce terrain d'entente, elle ne saurait qu'être soumise à une morale⁴³ définie par les personnes ayant le pouvoir et le savoir pour maintenir ce lieu d'entente. Ainsi, si un espace de *reconnaissance* est ménagé dans l'espace politique, il ne peut jamais qu'exclure les sans-part qui ne peuvent pas (pour quelque cause que ce soit) se soumettre à la morale dominante⁴⁴. Pour accéder à cet espace, il est donc nécessaire de procéder dans une certaine mesure à un *camouflage*⁴⁵, à un processus d'effacement⁴⁶ de signes trop incongrus dans un environnement particulier. En miroir, des pratiques d'*espionnage* permettent de contrôler l'accès à ce monde social présenté comme commun, mais toujours déjà excluant. Pour Povinelli, le triptyque reconnaissance/camouflage/espionnage permet de comprendre les manières dont certains mondes sociaux, certains projets sociaux et certains projets individuels demeurent à l'état de quasi-événements, ni absolument inexistants ni véritablement actualisés⁴⁷. Dans la partie qui suit, je propose d'analyser globalement la politique linguistique française en rapport avec la production des savoirs en France depuis la Révolution au prisme des rapports de reconnaissance/camouflage/espionnage.

Politique linguistique et production de savoirs sur la périphérie

En France, le projet de production structurée de savoirs sur les pratiques langagières en périphérie s'est, dès la Révolution, développé main dans la main avec le projet politique de construction historique de la nation une et indivisible. Comme l'ont montré Certeau, Julia et Revel⁴⁸, l'enquête de l'abbé Grégoire – reconnue comme la première enquête systématique sur les manières de parler non françaises en France⁴⁹ – était intimement liée au projet politique révolutionnaire. Non seulement cette enquête était explicitement située dans le projet d'« anéantir les patois »⁵⁰, mais elle proposait en filigrane un projet de thésaurisation des pratiques langagières (et sociales) associées au passé d'Ancien Régime, participant au dessein de production d'une histoire nationale moderne. En s'intéressant aux manières de parler différentes du français standard au moyen de questionnaires qu'il envoya à des notables locaux dans toute la France, Grégoire fit non seulement exister un réseau de sachants périphériques bien distinct des personnes employant les formes linguistiques qui faisaient l'objet de son enquête, mais il proposa aussi de produire une bibliothèque des patois qui, en tant qu'objets du passé, pourraient être archivés, consultés, étudiés, à mesure qu'ils cesseraient d'être pratiqués dans la vie courante, remplacés par la langue du présent et de l'avenir, le français un et indivisible⁵¹. Alors que la politique d'Ancien Régime ne faisait que peu de cas des pratiques des sujets du roi de France appartenant au Tiers état, leur reconnaissance en tant que citoyens a mené à un projet d'espionnage demandant à des notables de rendre compte des pratiques langagières principalement paysannes (c'est ainsi que Grégoire formula l'objet de son questionnaire). En conséquence, pour être tout à fait reconnus comme citoyens, ces *Autres* étaient implicitement appelés à camoufler leurs pratiques non francophones.

Au cours du ^{xix}^e siècle, la formulation explicite du désir d'éradication des patois s'est peu à peu estompée. Pourtant, l'émergence du folklorisme et des sociétés d'antiquaires⁵² a impliqué d'établir, par l'étude des pratiques paysannes, une connaissance de l'histoire de la nation française présumée et, implicitement, l'association de ces pratiques avec un passé immémorial opposé à l'avenir francophone de la nation. Derrière des comptes rendus souvent plaisants d'observation de pratiques parfois présentées comme primitives, le simple fait d'observer ces pratiques en faisait des objets inertes et souvent décadents pour un catalogue historique de la nation⁵³. De plus, au tournant du ^{xx}^e siècle et tout au long de la Troisième République, l'institution républicaine va mettre à profit ces savoirs en interprétant la diversité manifeste de la France sur les plans géographique, technique, architectural et linguistique comme un signe de l'équilibre de la nation unie dans la diversité⁵⁴.

En somme, les particularismes locaux vont être interprétés, pour ainsi dire, en tant que richesses exploitables de la nation. Ainsi, la discipline dialectologique⁵⁵, issue de la grammaire et de la philologie, et dont l'objet est la délimitation territoriale d'espaces linguistiques (en particulier infranationaux), se développera notamment avec un objectif de documentation et d'archivage d'un patrimoine. Ce développement se fera largement sans critique aucune de son inscription politique nationaliste et universaliste⁵⁶. Encore une fois, le projet (d'espionnage et) de constitution d'un catalogue du folklore français implique la reconnaissance de tous les habitants de France en tant que citoyens potentiels. Pourtant, le développement d'un discours sur une France équilibrée suppose également pour les locuteurs non francophones de se soumettre à cette image en camouflant toute habitude qui pourrait présenter un déséquilibre en faveur du « patois ».

Dans ce contexte général s'actualiseront d'innombrables occasions particulières de parole, de rencontres plus ou moins institutionnalisées entre des collecteurs plus ou moins professionnels et des personnes interpellées en sujets d'étude⁵⁷. Une part du projet des premiers est explicite et visible : soit qu'il s'agisse de faire progresser le savoir sur le monde social⁵⁸ (pour légitimer la nation, toujours), soit qu'il s'agisse de constituer une collection de curiosités plaisantes pour le loisir de quelques-uns. L'autre part l'est moins : légitimer le bien-fondé d'une politique d'homogénéisation et donc de marginalisation des incompatibles hétérogènes tout en produisant un trésor hétéroclite de la nation une et indivisible. En revanche, rien de ce qui concerne les projets sociaux des seconds, ceux dont la parole est collectée, n'est pertinent dans cette histoire. En un sens, ceci participe à l'amuïssement, au camouflage de ces projets.

Métayers et messieurs : politique de la mise-en-registre du *paysan plaisant*

Dans son ouvrage *La vie d'un simple*, Émile Guillaumin, écrivain syndicaliste paysan du Bocage bourbonnais, dans le nord de l'Allier, se fait auteur et animateur de la biographie et de la voix de Tiennon, son vieux voisin métayer né au mitan du XIX^e siècle dont il cite les mots en les reformulant pour « [l]es messieurs de Paris [qui] ne comprendraient pas⁵⁹ ». Bien que n'étant pas chercheur, Guillaumin offre aux historiens du monde rural un document important pour la compréhension des rapports sociaux et politiques dans cette région à l'époque⁶⁰. Ne versant pas dans un folklorisme romantique, le roman se veut réaliste et présente une illustration des conditions paysannes et en particulier du rapport entre les métayers, payant en nature la location de leur exploitation agricole, et leurs patrons. Une séquence de l'œuvre rend spécifiquement compte d'une rencontre de Tiennon et de sa famille avec des bourgeois venus collecter leurs paroles.

Mlle Julie, la cuisinière du patron, vient un jour chercher deux poulets de la redevance que Tiennon doit payer dans le cadre de son bail de métayage. La cuisinière remarque que les deux volailles sont bien engraisées, en particulier le coq, et insiste : Tiennon devrait toujours lui fournir des volailles de la même qualité. Tiennon reconnaît volontiers que les volailles sont bien en chair :

« Oh! oui, mademoiselle, fis-je, je voudrais bien que ce soit mon ventre qui lui serve de cimetière.

La [cuisinière] remarqua le mot.

« Comment avez-vous dit? » reprit-elle.

Je craignis que cela ne lui ait déplu.

« Allons, répétez, voyons!

— Mademoiselle, j'ai dit qu'à ce coq-là mon ventre servirait bien de cimetière. C'est une blague du pays que j'ai citée en manière de plaisanterie ; il ne faut pas vous en fâcher : je sais bien que les poulets ne sont pas faits pour moi... »

Mlle Julie partit d'un franc éclat de rire.

« Je le retiendrai, ce mot-là, Tiennon, et je le servirai à d'autres qu'il amusera, soyez sûr. Jamais encore je ne l'avais entendu⁶¹. »

L'analyse de ce passage à lumière de marques d'entextualisation et de positionnements dans un cadre de participation permet de faire apparaître l'émergence contrastive de registres associés à des *personæ* sociales. Un énoncé qualifié de « mot » est reconnu par la cuisinière comme remarquable. Dans un premier temps, il n'est pourtant pas évident pour Tiennon de savoir quelle dimension de l'énoncé est remarquable. Le métayer va donc explicitement proposer un cadrage qualifiant l'énoncé de « blague » et de « plaisanterie » associée au « pays », et dont il n'est pas l'auteur, mais qu'il ne fait qu'animer (« cit[er] »). Insistant sur le fait que l'énoncé ne doit pas être pris au sérieux, Tiennon présuppose implicitement l'interprétation sérieuse de la phrase, impliquant une prise de contrepied bien moins plaisante. Selon cette deuxième interprétation, Tiennon répondrait à Mlle Julie qu'il préférerait manger ces volailles que payer sa redevance. En réaffirmant l'idée que « les poulets ne sont pas faits pour [lui] », il naturalise le statu quo où un bail et des obligations le lient à son patron, mais explicite en même temps l'idée que son énoncé implique une revendication opposée à cet état de fait.

Associées à chacune des deux interprétations possibles et superposées de l'énoncé, deux figures du métayer/paysan émergent. D'un côté, le paysan qui fâche sa hiérarchie – incarnée par le personnage de Mlle Julie – serait l'auteur et principal du « mot » : il revendique le droit de manger le coq que son épouse a bien engraisé. De l'autre, le paysan plaisant(in), qui amuse sa hiérarchie en citant des paroles cocasses du pays, n'en est ni l'auteur ni le principal, mais simplement l'animateur. Ce ne sont donc pas simplement les formes linguistiques qui importent mais bel et bien leur localisation dans

un espace discursif. L'éclat de rire de la cuisinière, puis sa promesse de retenir et de « servir » le mot de Tiennon valent pour preuve du fait qu'elle prend en charge le registre du paysan plaisant.

Dans la suite du texte, il s'avère que Mlle Julie a tenu parole, et qu'elle a « servi » l'énoncé « à d'autres », et même sans doute en même temps que le coq qu'il prenait pour objet, puisque M. Frédéric, le patron (qui appelle tous ses employés « Chose »), va voir Tiennon :

« Chose, tu as des expressions délicieuses. Je vais avoir prochainement mes amis Granval et Decaumont ; nous viendrons ensemble et tu tâcheras de trouver des choses drôles comme celles que tu as dites à Mlle Julie, l'autre jour, à propos des coqs. »

Il tint parole. Plusieurs fois, dans le courant du mois d'août, il vint le soir avec deux messieurs. Ils arrivaient fumant leurs pipes à l'heure où nous mangions la soupe, s'asseyaient à proximité de la table, nous disant à chaque fois :

« Causez selon votre habitude, mes braves, ne faites pas attention à nous. »

Mais, bien entendu, nous ne parlions que pour leur répondre quand ils nous interrogeaient directement. [...] Oui, c'était bien pour que je leur serve de jouet qu'ils venaient flânocher dans notre maison. Ils ne me faisaient parler que pour rire de mon langage incorrect, de mes réponses naïves et maladroitesses. S'il m'arrivait de sortir une répartie particulièrement drôle, M. Decaumont tirait son carnet :

« Je note! Je note! Faisait-il. J'utiliserai ça pour des scènes champêtres dans mon prochain roman⁶². »

Filant la métaphore gastronomique, M. Frédéric s'aligne à l'interprétation qu'on peut qualifier de consumériste, formulée d'abord par Mlle Julie, de l'énoncé. Ce faisant, il produit un cadre d'entextualisation et définit quels aspects de la parole de Tiennon sont pertinents à citer et à re-citer : leur forme « délicieuse », « drôle », *habituelle*⁶³, que le narrateur Tiennon qualifie réflexivement (en prenant en charge des catégories stigmatisantes) de « naïves », « maladroitesses » et « incorrect[es] ». Ainsi, le registre du paysan plaisant, que Tiennon avait fait apparaître (en partie) pour camoufler ses revendications matérielles, fait irruption à la table de la famille des métayers par l'intrusion des oreilles indiscretes des « messieurs ». Ces inquisiteurs espionnent ainsi les paysans comme pour se confirmer à eux-mêmes l'existence habituelle de ces drôles de manières de parler.

Cette mise-en-registre est également une mise en scène, ou performance, au sens de Bauman et Briggs⁶⁴, comprise au prisme de ses liens avec d'autres événements de parole. Les bourgeois se constituent en spectateurs et interpellent les paysans en tant que performeurs. Ce faisant, ils actualisent un agencement de l'interaction où les paysans sont contraints au camouflage et réduits à être reconnus uniquement comme jouant les rôles prédéfinis pour eux par les bourgeois. Il ne pourrait pas, dans ce contexte, être question pour les paysans de discuter de leur condition sociale, de critiquer leur

maître, ou même d'évoquer le fait que, pendant qu'ils ne mangent que de la soupe, les patrons bien repus des poulets engraisés par les métayers se délectent à présent de la forme des paroles de ces derniers. C'est en définitive le registre du paysan plaisant qui sera « utilis[é] » par M. Decaumont pour le loisir de ses lecteurs citadins, réactualisant ainsi, au niveau d'une interaction médiée par l'écriture, le cadre interactionnel où les paysans récitent des formes curieuses pour le plaisir de spectateurs citadins.

Le rire de ces messieurs a, ici aussi, un rôle fondamental dans la définition de la place que peuvent prendre les paysans dans une interaction avec leur hiérarchie. Sans nul doute, ils ont droit à la parole, mais celle-ci est reconnue dans la mesure où elle ne dépasse pas le cadre de la plaisanterie. Plutôt, ils peuvent parler tant que leur parole peut être interprétée de manière plaisante par les patrons, tant qu'elle peut être enregistrée comme correspondant à la figure du paysan plaisant, voire du paysan-jouet. Par opposition, la figure des patrons se distingue en tant que sérieux sans trop l'être, attentifs à la vie paysanne plaisante, à une condition paysanne telle qu'elle leur est acceptable, à savoir quand en est camouflée la dimension revendicative.

Ici, la revendication de Tiennon transparaît au minimum dans la forme même du compte rendu que constitue le texte étudié. En dénonçant les pratiques intrusives et humiliantes de son patron et des amis de ce dernier à un écrivain (Émile Guillaumin) qui lui promet de publier son récit, Tiennon fait apparaître ce qui était camouflé lors de ces soirées, un propos qu'il n'était pas question de donner à voir en présence du maître. Paradoxalement, c'est en français standard et écrit que cette revendication trouve voix au chapitre. Un camouflage d'une autre dimension de la parole paysanne est dès lors également opéré sur un autre plan : pour que le propos de Tiennon devienne audible, il doit abandonner sa forme stigmatisée et être traduit.

Émancipation, police et mise-en-registre

Quand Tiennon laisse échapper l'énoncé si plaisant pour sa hiérarchie, et avec lui son désir de décider de qui mange quoi, on peut dire qu'il met en acte l'égalité, au sens de Rancière, puisqu'il questionne, si subrepticement soit-il, la légitimité de la distribution des ressources et du compte des deux poulets qui iront au patron. Ce faisant, il se met à égalité avec son patron, à qui le contrat de métayage profite, et qui peut à dessein en dicter les conditions. Il suggère la possibilité pour lui de profiter, à la place de son patron, des fruits du travail de sa famille. Ainsi, le registre opposé au paysan plaisant pourrait être tout aussi bien qualifié de registre du paysan s'émancipant.

Comme le montre l'extrait, le registre du paysan plaisant présuppose celui du paysan s'émancipant, et le processus de mise-en-registre implique donc ici une réduction de l'un à l'autre, le camouflage de l'un en l'autre par la personne qui le mobilise. À l'issue de l'apparition en discours d'une potentialité d'émancipation, le projet social porté par l'énoncé est amui par le biais de l'entextualisation de l'énoncé en tant qu'appartenant au type des énoncés drôles ou « délicieu[x] ». Ainsi disparaît la possibilité d'une réponse négative à la requête du patron au métayer de lui fournir deux poulets. Ceci entraîne alors une seconde requête de la part du patron : Tiennon devra maintenant s'employer à divertir celui qu'il nourrit déjà.

De ce fait, la sanction au débordement que constituait l'apparition du paysan revendicatif s'émancipant est sans appel, et passe par une réitération (« Plusieurs fois ») de l'interpellation de Tiennon et des siens en tant que paysans plaisants. Le résultat de cette réaction policière (et pas nécessairement consciente ou volontaire) de recadrage de Tiennon en tant que paysan docile peut entraîner une autre réduction, une autre réaction : pour faire cesser les moqueries, il peut simplement se taire, et ce, tant qu'il ne saura pas parler « correctement ». C'est de cette manière que se réactualise une distinction essentielle : celle entre la parole qui a voix au chapitre et celle qui vaut à peine mieux que du bruit ; d'un côté le parler des écrivains et des messieurs, de l'autre celui des paysans, qui prête à rire.

Le rire des Parisiens et la parole patoise des vieilles métayères

Ce rire, je l'ai souvent entendu chez Néné au cours de nos rencontres, elles aussi fort plaisantes. Non seulement les deux femmes riaient souvent d'elles-mêmes, comme ce fut le cas au cours de l'interaction que j'ai décrite au début de cet article, riaient du simple fait qu'elles parlaient patois. Mais elles riaient également à leur tour d'autres personnes parlant patois, et pouvaient parfois produire des imitations de ces *Autres* : des vieux d'une autre époque, encore plus précaires qu'elles, ou des personnes vivant plus haut dans la montagne et parlant de manières encore « plus patoises » qu'elles. Elles se distinguaient en riant de ces *Autres* et en prenant place sur l'axe de différenciation⁶⁵ Parisien/patoisant-plaisant. D'un côté, en orientant leur regard et le mien vers ces *Autres* trop patoisants, elles se rapprochaient du côté des juges/espions parisiens et participaient à la collecte, à la mise en scène des autres patoisants-plaisants. De l'autre, elles se mettaient elles-mêmes en scène comme patoisantes-plaisantes dont le rôle réflexivement marqué était de faire rire les Parisiens.

De mon côté, ma requête auprès de Néné de m'enseigner le patois n'aurait pu être anodine vu l'historicité de ce genre de rencontres illustrée par l'extrait de Guillaumin. Bien entendu, je n'ai jamais eu sur les deux métayères retraitées l'ascendant que M. Frédéric avait sur Tiennon : je n'étais pas leur patron. Pourtant, il me semble important de ne pas minimiser la place déterminante de l'histoire, des habitudes et des usages dans les rencontres entre paysans et gens de la ville. Un jour, faisant la distinction entre les deux générations de patrons de ses propres parents, Néné a souligné le fait que le père ne rentrait jamais chez les métayers, alors que le fils, bien plus sympathique, rentrait parfois dans leur cuisine. Ainsi, comme Tiennon semble pouvoir s'estimer heureux (en tout cas dans un premier temps) du fait que la cuisinière n'ait pas mal pris son bon mot, Néné semble, elle aussi, susceptible de prendre l'intrusion, quelque peu espionne, d'un fils de bourgeois dans sa cuisine, comme un moindre mal.

De plus, en acceptant de m'accueillir, Danielle et Néné gardaient un certain contrôle sur ce que je verrais du patois et des personnes qui le parlent. Elles pouvaient se présenter au nom des patoisants de la commune, camoufler ce qu'elles estimaient être « trop patois » et me « servir » un patois moralement acceptable en s'alignant sur les attentes supposées des Parisiens. Il ne s'agit pas de dire que les deux femmes m'auraient menti ou auraient déformé les pratiques patoises ordinaires pour mon agrément, mais simplement de comprendre que le cadre interactionnel avait une propension à réactualiser des rapports entre un centre et une périphérie⁶⁶. En effet, dans un premier temps, mes conversations avec les deux cousines étaient agrémentées de marques réflexives des « bons mots » qu'elles me servaient, des discours nostalgiques sur un âge d'or passé, *din l'tin* « dans le temps ». Ce n'est qu'après des heures de conversation avec ces deux cousines qu'elles ont commencé à évoquer leur condition paysanne par des discours, souvent – mais pas nécessairement – en patois, en abordant notamment le fait qu'en tant que femmes et filles de métayers, elles n'ont jamais été payées et qu'en conséquence elles ne touchent aujourd'hui pas de retraite, alors qu'elles ont travaillé toute leur vie.

Ceci appelle à réfléchir avec Briggs⁶⁷ sur la place laissée aux personnes que l'on rencontre dans le cadre d'une ethnographie et des perspectives émancipatrices qu'on leur ménage, ou plutôt qu'elles se ménagent elles-mêmes au cours de ces rencontres. Ainsi, dès le début de ma recherche, j'ai voulu laisser l'espace nécessaire à mes interlocutrices afin qu'elles puissent définir le cadre interactionnel de nos rencontres. J'étais invité dans la cuisine de Néné (puis, plus tard, celle de Danielle) pour prendre le café, comme l'étaient parfois d'autres voisins, voisines, d'autres ami·e·s, et bien que ce cadre ne soit pas tout à fait ordinaire, il n'était pas aussi intrusif que la mise en scène organisée par M. Frédéric dans l'extrait étudié plus haut.

Malgré l'importance d'une attention au cadre immédiat d'interactions ethnographiques, ce type de recherche ne saurait se limiter à une expérience immédiate de signes linguistiques et non linguistiques hétérogènes apparaissant pendant la période d'une ethnographie, mais doit s'ancrer dans une histoire des discours, appelant à l'analyse contextualisée de processus sémiotiques moins immédiats, prenant par exemple forme dans des objets littéraires. C'est dans le temps long⁶⁸ ethnographique et historique que des pistes d'émancipation peuvent apparaître, que des projets sociaux (ne serait-ce que celui de survivre à un monde social qui s'efface) deviennent visibles. Ceci nous permet d'appréhender des plaisanteries comme des contrepieds issus de rapports de pouvoir, comme des apparitions exceptionnelles de potentialités d'émancipation qui persistent malgré tout dans un monde social périphérique.

Bibliographie

- AGHA, Asif, « Voice, Footing, Enregisterment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 38-59.
- , *Language and Social Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
- ALTHUSSER, Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) », reproduit dans *Sur la reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 263-306.
- BAUMAN, Richard & Charles L. BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *Annual Review of Anthropology*, vol. 19, 1990, p. 59-88.
- BOURDIEU, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.
- BOUTET, Josiane, « Langues et enquêtes quantitatives. Introduction », *Langage et société*, no 155, 2016, p. 7-14.
- BRIGGS, Charles L., *Learning How to Ask: A Sociolinguistic Appraisal of the Role of the Interview in Social Science Research*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- , *Unlearning: Rethinking Poetics, Pandemics, and the Politics of Knowledge*, Logan, Utah State University Press, 2021.
- BRUN-TRIGAUD, Guylaine, *Le Croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au XIX^e siècle*, Lyon, Université Jean-Moulin, 1990.
- CANUT, Cécile, Félix DANOS, Manon HIM-AQUILLI & Caroline PANIS, *Le langage, une pratique sociale : éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018.

- COCHET, Hubert « Maintien tardif du métayage et dynamiques des systèmes de production dans le Bocage bourbonnais », *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, no 15, 2004, p. 1-18.
- DANOS, Félix, *Le patois des autres : rapport langue-territoire et subjectivation politique en milieu rural*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université de Paris, 2019.
- , « “Il m’a bien parlé l’bonhomme mais j’ai pas compris c’qu’il m’a dit!” Approche anthropologique sémiotique des discours réflexifs sur le langage en milieu rural », *Signifiances (Signifying)*, vol. 4, no 1, 2020, p. 166-181.
- DE CERTEAU, Michel, Dominique JULIA & Jacques REVEL, *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2002 [1975].
- FABIAN, Johannes, *Time and the Other: How Anthropology Makes its Objects*, New York, Columbia University Press, 1983.
- GAL, Susan & Judith T. IRVINE, *Signs of Difference: Language and Ideology in Social Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
- , « Language Ideology and Linguistic Differentiation » dans P. V. Kroskrity (dir.), *Regimes of Language: Ideologies, politics, and Identities*, Santa Fe, School of American Research Press, 2000, p. 35-84.
- GOFFMAN, Erving, *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1981.
- , *Façons de parler*, trad. de l’anglais par A. Kihm, Paris, Minuit, 1987.
- GRÉGOIRE, Henri (abbé), « Rapport sur la nécessité et les moyens d’anéantir le patois, et d’universaliser l’usage de la langue française », dans M. de Certeau et al., *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2002 [1975], p. 331-351.
- GUILLAUMIN, Émile, *La vie d’un simple*, Paris, Le Livre de Poche, 1997 [1904].
- HANKS, William F., *Referential Practice: Language and Lived Space among the Maya*, Chicago, University of Chicago Press, 1990.
- , « Exorcism and the Description of Participant Roles », dans M. Silverstein & G. Urban (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.
- KOCKELMAN, Paul, *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, Oxford, Oxford University Press, 2017.
- LEVINSON, Stephen C., « Putting linguistics on a proper footing: Explorations in Goffman’s concepts of participation », dans P. Drew & A. Wootton (dir.), *Erving Goffman: Exploring the interaction order*, Oxford, Polity Press, 1987, p. 161-227.
- LOTMAN, Juri, « On the semiosphere », *Sign Systems Studies*, vol. 33, no 1, 2005, p. 205-229.

- MASQUELIER, Bertrand & Jean-Louis SIRAN (dir.), *Pour une anthropologie de l'interlocution*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- PARMENTIER, Richard J., *Signs in Society: Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- POVINELLI, Elizabeth, *The Cunning of Recognition: Indigenous Alterities and the Making of Australian Multiculturalism*, Durham, Duke University Press, 2002.
- , *Economies of Abandonment: Social Belonging and Endurance in Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, 2011.
- , *Between Gaia and Ground: Four Axioms of Existence and the Ancestral Catastrophe of Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, 2021.
- QUINT, Nicolas & Maximilien GUÉRIN, « Les parlers du Croissant : des langues à découvrir », *Langues & Cités*, no 30, 2021, p. 2-3. URL : <https://www.languesetcite.fr/200>.
- RANCIÈRE, Jacques, *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par T. de Mauro, Paris, Payot, 1995 [1967].
- SILVERSTEIN, Michael, « The Whens and Wheres – As Well As Hows – of Ethnolinguistic Recognition », *Public Culture*, vol. 15, no 3, p. 531-557.
- SILVERSTEIN, Michael & Greg URBAN, « The Natural History of Discourses », dans M. Silverstein & G. Urban (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996, p. 1-15.
- THIESSE, Anne-Marie, « Les deux identités de la France », *Modern & Contemporary France*, vol. 9, no 1, 2001, p. 9-18.
- , *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1997.
- VELAY-VALLANTIN, Catherine, « Le conte populaire au congrès international de folklore de 1937 ou l'apport de l'école historique-géographique finnoise », dans J. Christophe, D.-M. Boëll & R. Meyran (dir.), *Du folklore à l'ethnologie française*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2009, p. 318-327.
- ZANTEDESCHI, Francesco, « La dialectologie avant sa disciplinarisation : la Société pour l'étude des langues romanes, *Romania*, et le statut de la langue d'oc », *Les dossiers d'HEL*, no 5, 2012, p. 1-10.

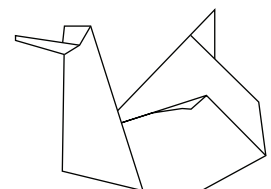
Notes

- 1 Les prénoms et surnoms des participantes ont été modifiés afin de préserver leur anonymat.
- 2 En termes géolinguistiques, ce que les locuteurs appellent ainsi appartient à une variété de langue romane parlée dans l'extrême est de la zone dite du Croissant, et à la rencontre entre les aires d'oïl, d'oc et du francoprovençal (arpitan). Voir N. QUINT & M. GUÉRIN, « Les parlers du Croissant : des langues à découvrir », *Langues & Cités*, no 30, 2021, p. 2-3 ; G. BRUN-TRIGAUD, *Le Croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au XIX^e siècle*, Lyon, Université Jean-Moulin, 1990.
- 3 E. GOFFMAN, *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1981, p. 124-159 ; W. HANKS, *Referential Practice: Language and Lived Space among the Maya*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, p. 142.
- 4 « À travers des actes d'attention, les gens remarquent des phénomènes, par contraste avec un décor, en les appréhendant en tant que signes. Ils font des suppositions [*guesses*] quant à ce que ces signes posés veulent dire. Peirce appelait ces suppositions des abductions. Une supposition est à la fois une communication (parfois seulement avec soi-même) et un chemin vers d'autres suppositions qui commentent la première sous forme de réaction métasémiotique, en étendant la supposition précédente ou en la révisant. Tout acte de conjecture implique des prises en charge futures [*uptakes*], c'est-à-dire encore plus d'hypothèses. » S. GAL & J. IRVINE, *Signs of Difference: Language and Ideology in Social Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 15 (ma traduction).
- 5 J'entends ce terme sans connotation négative, et sans supposer d'ailleurs qu'une sanction puisse être, de manière inhérente, strictement positive ou négative. Comme nous le verrons d'ailleurs, le fait de remarquer quelque chose, même avec bienveillance, peut avoir – voire a souvent – des effets catégorisants, hiérarchisants ou essentialisants.
- 6 A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *Journal of Linguistic Anthropology*, vol. 15, no 1, 2005, p. 38.
- 7 Pour Elizabeth Povinelli, les projets sociaux sont des « pratiques d'agréations » ayant cours au sein de mondes sociaux, plus englobants et difficiles à délimiter précisément. Ces pratiques (les projets sociaux) « désagrègent certains aspects des mondes sociaux et agrègent des projets individuels plus ou moins en un tout ». Pour mon propos, je me baserai sur ces propositions pour définir un *projet social* comme un processus collectif impliquant la remise en cause d'un certain statu quo et permettant l'apparition de nouvelles potentialités d'action actualisées : les projets individuels. E. POVINELLI, *Economies of Abandonment: Social Belonging and Endurance in Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, 2011, p. 7-8.
- 8 P. KOCKELMAN, *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 132-133.
- 9 J. RANCIÈRE, *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998, p. 112-113.
- 10 E. GOFFMAN, *Forms of Talk*, *op. cit.*, p. 124-159.
- 11 A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *loc. cit.*, p. 38.
- 12 J. RANCIÈRE, *Aux bords du politique*, *op. cit.*, p. 119.
- 13 E. POVINELLI, *Economies of Abandonment*, *op. cit.*, p. 30 ; E. POVINELLI, *Between Gaia and Ground: Four Axioms of Existence and the Ancestral Catastrophe of Late Liberalism*, Durham, Duke University Press, 2021, p. 135-136.
- 14 M. DE CERTEAU et al., *Une politique de la langue : la Révolution française et les patois*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2002 [1975].
- 15 J. FABIAN, *Time and the Other: How Anthropology Makes its Objects*, New York, Columbia University Press, 1983, p. 35.

- 16 E. GUILLAUMIN, *La vie d'un simple*, Paris, Le Livre de Poche, 1997 [1904].
- 17 J. RANCIÈRE, *Aux bords du politique*, *op. cit.*, p. 169.
- 18 Paul Kockelman adopte un point de vue pragmatiste américain pour explorer de manière particulièrement pertinente les articulations entre actuel et virtuel, notamment chez Michel Serres et ses héritiers. P. KOCKELMAN, *The Art of Interpretation in the Age of Computation*, *op. cit.*, p. 131-132.
- 19 Voir R. PARMENTIER, *Signs in Society: Studies in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, p. 40.
- 20 Tel que celui mobilisé notamment par Saussure dans le Cours de linguistique générale. F. de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par T. de Mauro, Paris, Payot, 1995 [1967], p. 27.
- 21 E. GOFFMAN, *Forms of Talk*, *op. cit.*, p. 131-140 ; voir également W. HANKS, « Exorcism and the Description of Participant Roles », dans M. Silverstein & G. Urban (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, p. 163 ; S. LEVINSON, « Putting linguistics on a proper footing: Explorations in Goffman's concepts of participation », dans P. Drew & A. Wootton (dir.), *Erving Goffman: Exploring the interaction order*, Oxford, Polity Press, 1987, p. 161-227 ; C. BRIGGS, *Learning How to Ask: A Sociolinguistic Appraisal of the Role of the Interview in Social Science Research*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 40-60.
- 22 E. GOFFMAN, *Forms of Talk*, *op. cit.*, p. 226.
- 23 La traduction française par « position » (E. GOFFMAN, *Façons de parler*, trad. de l'anglais par A. Kihm, Paris, Minuit, 1987) pose problème à mon sens, notamment car elle évacue malheureusement la dimension processuelle prise en charge en anglais par le suffixe gérondif *-ing* du substantif. Afin de conserver cette dimension dans une expression française, j'emploie l'expression « prise de contrepied » et ses dérivés, par exemple « prendre le contrepied ». C'est à dessein que cette traduction apporte une dimension supplémentaire à la formulation anglaise. En effet, en invoquant la notion de *contrepied*, je souhaite souligner le fait que ces genres de positionnement sont identifiables en réponse à d'autres, soit immédiatement préexistants, soit invoqués ou présupposés par les locuteurs/agents. En ce sens, je souligne la dimension intrinsèquement interlocutive. Voir B. MASQUELIER & J.-L. SIRAN (dir.), *Pour une anthropologie de l'interlocution*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- 24 A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *loc. cit.*, p. 54.
- 25 A. AGHA, *Language and Social Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 147 (ma traduction).
- 26 M. SILVERSTEIN, « The Whens and Wheres – As Well As Hows – of Ethnolinguistic Recognition », *Public Culture*, vol. 15, no 3, p. 541.
- 27 F. DANOS, « "Il m'a bien parlé l'bonhomme mais j'ai pas compris c'qu'il m'a dit !" Approche anthropologique sémiotique des discours réflexifs sur le langage en milieu rural », *Signifiances (Signifying)*, vol. 4, no 1, 2020, p. 172.
- 28 A. AGHA, « Voice, Footing, Enregisterment », *loc. cit.*, p. 54.
- 29 P. BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001, p. 101-102.
- 30 A. AGHA, *Language and Social Relations*, *op. cit.*, p. 24.
- 31 P. BOURDIEU, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 101.
- 32 R. BAUMAN & C. BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *Annual Review of Anthropology*, vol. 19, 1990, p. 80 ; M. SILVERSTEIN & G. URBAN, « The Natural History of Discourses », dans M. Silverstein & G. Urban (dir.), *Natural Histories of Discourse*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996, p. 1-15.
- 33 C. CANUT *et al.*, *Le langage, une pratique sociale : éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018, p. 350-351.

- 34 C. BRIGGS, *Unlearning: Rethinking Poetics, Pandemics, and the Politics of Knowledge*, Logan, Utah State University Press, 2021, p. 146.
- 35 J. RANCIÈRE, *Aux bords du politique*, op. cit., p. 237.
- 36 *Ibid.*, p. 113.
- 37 *Ibid.*, p. 238.
- 38 *Ibid.*, p. 116.
- 39 *Ibid.*, p. 119.
- 40 *Ibid.*, p. 104-105.
- 41 E. POVINELLI, « Radical Worlds: The Anthropology of Incommensurability and Inconceivability », *Annual Review of Anthropology*, vol. 30, 2001, p. 324.
- 42 E. POVINELLI, *The Cunning of Recognition: Indigenous Alterities and the Making of Australian Multiculturalism*, Durham, Duke University Press, 2002, p. 95-96.
- 43 Povinelli définit la morale comme un espace échappant à la critique, espace délimité par une évidence issue d'une abduction extrême (au sens de Peirce) : une impossibilité a priori de penser que les choses pourraient être autrement. L'auteure soutient que bien que le libéralisme prétende offrir la possibilité d'un débat rationnel sur tous les sujets, ceci implique de rejeter en marge les sujets trop « répugnants » pour être soumis à la critique. Prenant l'exemple de pratiques rituelles punitives ou sexuelles chez des Aborigènes australiens, elle montre que le caractère « répugnant » de ces pratiques échappe à l'examen critique, et que celles-ci tombent, en contexte colonial, sous la coupe de l'interdit moral, car les législateurs ne peuvent concevoir comment ces pratiques pourraient être autrement que condamnables. En ce qui concerne mon travail, ce cadre peut être appliqué *mutatis mutandis* aux registres linguistiques hiérarchisés : s'il est prétendument possible de s'exprimer comme bon nous semble dans une société démocratique, les registres considérés comme vulgaires, erronés, fautifs tombent sous la coupe de l'interdit moral, à proscrire, notamment pour la bonne santé (morale) de la population. E. POVINELLI, *The Cunning of Recognition*, op. cit., p. 10-17.
- 44 *Ibid.*, p. 169.
- 45 Si le terme « camouflage » peut être entendu avec une connotation négative de l'ordre du subterfuge ou de la tromperie, je l'utilise ici comme Povinelli, c'est-à-dire désignant un processus physique, incarné, consistant à se confondre avec son environnement, notamment pour des raisons de survie, et n'impliquant pas une intention négative de la part de la personne qui se camoufle. E. POVINELLI, *Economies of Abandonment*, op. cit., p. 30-31.
- 46 Plus généralement, au sujet de l'effacement en tant que processus sémiotique, voir S. GAL & J. T. IRVINE, « Language Ideology and Linguistic Differentiation » dans P. V. Kroskrity (dir.), *Regimes of Language: Ideologies, politics, and Identities*, Santa Fe, School of American Research Press, 2000, p. 35-84 ; S. GAL & J. T. IRVINE, *Signs of Difference*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
- 47 E. POVINELLI, *Economies of Abandonment*, op. cit., p. 30-31.
- 48 M. DE CERTEAU et al., *Une politique de la langue*, op. cit.
- 49 J. BOUTET, « Langues et enquêtes quantitatives. Introduction », *Langage et société*, no 155, 2016, p. 9.
- 50 H. GRÉGOIRE, « Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir le patois, et d'universaliser l'usage de la langue française », dans M. de Certeau et al., *Une politique de la langue*, op. cit., p. 331.
- 51 M. DE CERTEAU et al., *Une politique de la langue*, op. cit., p. 109-111.
- 52 M. OZOUF, « L'invention de l'ethnographie française : le questionnaire de l'Académie celtique », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 36, no 2, 1981, p. 212.

- 53 C. VELAY-VALLANTIN, « Le conte populaire au congrès international de folklore de 1937 ou l'apport de l'école historique-géographique finnoise », dans J. Christophe et al. (dir.), *Du folklore à l'ethnologie française*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2009, p. 321.
- 54 A.-M. THIESSE, « Les deux identités de la France », *Modern & Contemporary France*, vol. 9, no 1, 2001, p. 11-12 ; A.-M. THIESSE, *Ils apprenaient la France : l'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 33.
- 55 F. ZANTEDESCHI, « La dialectologie avant sa disciplinarisation : la Société pour l'étude des langues romanes, *Romania*, et le statut de la langue d'oc », *Les dossiers d'HEL*, no 5, 2012, p. 1-10.
- 56 F. DANOS, *Le patois des autres : rapport langue-territoire et subjectivation politique en milieu rural*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université de Paris, 2019.
- 57 L. ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) » (1970), reproduit dans *Sur la reproduction*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 187-188.
- 58 Notons que la constitution de ce savoir sur le monde social prend part au projet progressiste visant à amener la France dans l'industrialisation.
- 59 E. GUILLAUMIN, *La vie d'un simple*, op. cit., p. 20.
- 60 H. COCHET, « Maintien tardif du métayage et dynamiques des systèmes de production dans le Bocage bourbonnais », *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, no 15, 2004, p. 3.
- 61 E. GUILLAUMIN, *La vie d'un simple*, op. cit., p. 151.
- 62 *Ibid.*, p. 151-152.
- 63 M. Frédéric demande aux métayers de parler « selon [leur] habitude ».
- 64 R. BAUMAN & C. BRIGGS, « Poetics and Performance as Critical Perspectives on Language and Social Life », *loc. cit.*, p. 75.
- 65 S. GAL & J. IRVINE, *Signs of Difference*, op. cit., p. 117-132.
- 66 Les travaux de Lotman sur la sémiosphère soulignent d'ailleurs l'importance fondamentale de ces rapports frontaliers dans la constitution même de ce qu'on pourrait appeler un espace commun d'entendement, avec son centre et sa périphérie. (Je remercie Simon Levesque d'avoir attiré mon attention sur ce point.) J. LOTMAN, « On semiosphere », *Sign Systems Studies*, vol. 33, no 1, 2005, p. 208-213.
- 67 C. BRIGGS, *Learning How to Ask*, op. cit., p. 94-102.
- 68 C. CANUT et al., *Le langage, une pratique sociale*, op. cit., p. 349.





Politiser la sémiosphère : Juri Lotman et les études culturelles

Nikolai Vokuev

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100682ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100682ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vokuev, N. (2022). Politiser la sémiosphère : Juri Lotman et les études culturelles. *Cygne noir*, (10), 66–86. <https://doi.org/10.7202/1100682ar>

Résumé de l'article

Le nom du sémioticien soviétique Juri Lotman, ainsi que la sémiotique de la culture de l'École de Tartu-Moscou en général, ne sont pas associés à la théorie critique. Les approches critiques visent à analyser la société contemporaine et sa transformation : les philosophes, comme le disait Marx, expliquent le monde, mais la tâche est de le changer. Dans la science soviétique, cependant, les postulats marxistes sont devenus des dogmes dont les sémioticiens ont voulu se libérer. Cette aspiration s'est incarnée non pas dans une critique du système existant, mais dans une coexistence presque escapistes avec celui-ci : les chercheurs ont abordé des questions historiques et créé un langage théorique difficile à comprendre, développant ainsi une science alternative au discours universitaire officiel. En partie à cause de cette incompatibilité de projets, la sémiotique de la culture a été ignorée par les études culturelles (*cultural studies*) politiquement engagées. Cependant, la sémiotique de la culture, en particulier le concept de sémiosphère de Lotman, a beaucoup en commun avec le discours critique des études culturelles. Dans cette optique, je place les idées de Lotman dans le contexte des tendances actuelles des études culturelles, ou « tournants culturels ». En comparant les études culturelles et la sémiotique de la culture de l'École de Tartu-Moscou, j'arrive à la conclusion que le politique a été refoulé du langage des sémioticiens soviétiques, et que le dialogue entre les deux traditions suppose de découvrir ce politique refoulé, notamment dans le concept de sémiosphère.

© Nikolai Vokuev, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

POLITISER LA SÉMIOSPHÈRE : JURI LOTMAN ET LES ÉTUDES CULTURELLES

Les passions autour de Lotman

Le 28 février 2022, le sémioticien russo-estonien Juri Lotman¹ (1922-1993) aurait eu cent ans. Quatre jours plus tôt, le Kremlin a déclenché une guerre contre l'Ukraine, ce qui a repoussé l'anniversaire de ce chercheur emblématique à la périphérie du champ informationnel russe. C'est tout à fait symbolique, puisque Lotman se décrivait comme un ennemi des anniversaires² et considérait la périphérie comme la partie la plus dynamique et la plus productive de l'espace communicationnel de la culture (la sémiosphère).

Les médias russes ont néanmoins publié de nombreux articles et émissions consacrés à l'anniversaire du chercheur. Il est remarquable que les médias des secteurs opposés de la sphère publique fortement polarisée aient été unanimes sur ce point. La chaîne de télévision d'État *Rossiya-Kultura* a diffusé un nouveau documentaire sur le chercheur « YurMikh³ » et a rediffusé les conférences de Lotman intitulées « Conversations sur la culture russe » (« *Besedy o russkoj kul'ture* »), qui avaient été enregistrées pour la télévision estonienne à la fin des années 1980⁴. Le site éducatif libéral *Arzamas*, dont le comité éditorial s'est opposé à la guerre⁵, a publié un documentaire radiophonique sur Lotman et une archive audio complète des mêmes « Conversations ».

Cependant, dans le contexte de la répression politique, de la méfiance et de la polarisation sociale croissantes, la figure de Juri Lotman ne s'est pas avérée aussi univoque et consensuelle. Le 25 mars, à Saint-Pétersbourg, sa ville natale, le personnel de la Bibliothèque nationale russe a félicité ses collègues pour leur fête professionnelle de travailleurs culturels en accrochant une affiche avec un portrait du chercheur. Mais le chef de la sécurité de la bibliothèque l'a retiré, le confondant avec un portrait de l'écrivain américain Mark Twain. Lorsque l'on a découvert qui était réellement sur la photo, la direction de la bibliothèque a expliqué aux employés que Juri Lotman était désormais également soupçonné d'être idéologiquement incompatible avec le modèle de « patriotisme » cultivé par l'État russe⁶.

Mais Lotman est également critiqué par les opposants au régime de Poutine. Beaucoup d'entre eux qualifient la guerre en Ukraine d'impériale et de coloniale. Le fait que le régime de Poutine utilise les ressources de la culture russe pour la légitimer a conduit à une polémique sur la nature impériale du canon culturel russe et à la nécessité de le réviser. Le poète Joseph Brodsky, lauréat du prix Nobel, a été le premier à être critiqué pour ses poèmes arrogants sur les Ukrainiens et les Afghans. Cette polémique

n'a cependant pas épargné Lotman. L'anthropologue Dmitri Verkhovtsev a écrit dans sa chaîne Telegram⁷ qu'il a été surpris par le contenu de l'une des conférences de Lotman⁸, dans laquelle ce dernier examine le concept d'« *intelligentnost'* » :

[...] il oppose les gens intelligents et les gens non intelligents, reproduisant en fait la même opposition coloniale de la civilisation et de la barbarie que Brodsky dans son poème¹⁰. *Intelligentnost'*, selon Lotman, est généralement une propriété de l'élite culturelle, bien qu'il y ait des exceptions, et le manque de celle-ci est décrit presque comme une maladie qui fait que les gens détruisent la beauté et se comportent grossièrement¹¹.

Dans cette conférence, Lotman définit l'*intelligentnost'* par une opposition binaire avec l'« impolitesse »¹² et le « complexe de l'occupant » (dans les deux cas, il s'agit de manifestations de la « psychologie de l'esclave » et du résultat du rejet des interdictions internes imposées par la culture). En même temps, tous ces traits psychologiques, selon Lotman, sont produits par la culture elle-même ; on les retrouve chez les représentants de différentes classes sociales. Ces propos ne l'ont cependant pas épargné d'accusations, peut-être justifiées, d'élitisme et de classisme. Le sémioticien oscille en effet dans ses conférences entre une compréhension large du mot « culture » et une compréhension étroite, en opposant les porteurs de la « haute » culture et les personnes « incultes » et en utilisant même, une fois, le mot « barbares ». D'une manière ou d'une autre, il a été mis dans la même catégorie que Joseph Brodsky, qui n'avait pas pardonné aux Ukrainiens leur indépendance (« Sur l'indépendance de l'Ukraine », 1991) et qui avait créé une caricature raciste des Afghans qui s'ajoute aux archives culturelles de représentations orientalistes (« Pour les négociations à Kaboul », 1992).

On peut toutefois observer de manière polémique que ces conférences ne sont pas du tout aussi univoques. Lotman lie l'*intelligentnost'*, et avec elle la culture, à l'acceptation de l'altérité :

[...] l'essence de l'*intelligentnost'* est le désir de comprendre l'autre personne, le désir de comprendre qu'elle est différente, qu'elle a le droit d'être différente, qu'elle n'a pas du tout besoin de me ressembler, et qu'elle est intéressante pour moi parce qu'elle est différente, et que je ne veux pas la piétiner, l'habiller d'un uniforme et la rendre semblable à moi pour pouvoir facilement la commander. Je m'intéresse à son monde intérieur, unique pour moi, nouveau, inhabituel¹³.

Les discours de Lotman sont polysémiques et, comme tout texte, peuvent produire des lectures différentes. Il en va de même pour ses ouvrages théoriques qui, contrairement à ses conférences, présentent les idées du chercheur de manière plus détaillée.

Dans cet article, je montrerai que les idées de Lotman peuvent être utilisées par ceux qui prônent une révision critique des canons culturels et que sa théorie sémiotique de la culture (en particulier le concept de *sémiosphère*) ne contredit pas le discours critique des études culturelles contemporaines, mais le recoupe et le complète en partie. Je me concentrerai d'abord sur les différences entre la tradition anglo-américaine des études culturelles et la sémiotique de la culture de l'École de Tartu-Moscou, dans laquelle les questions de rapports de pouvoir se sont avérées presque inarticulées. Ensuite, j'examinerai les points de contact entre la théorie de la *sémiosphère* et certaines tendances actuelles des études culturelles, ou ce que l'on appelle les « tournants culturels¹⁴ ». Je conclurai en montrant que la conception de la culture de Lotman est déjà implicitement politisée, bien qu'elle soit présentée dans un langage dépolitisé. Cette interprétation (re)politisante de ses idées ne contredit en rien sa théorie sémiotique, selon laquelle les textes culturels, y compris les œuvres de Lotman lui-même, continuent de « vivre » grâce à de nouvelles interprétations.

Je dois préciser que, en interprétant politiquement les idées de Lotman et en les comparant aux études culturelles, je ne prétends pas à une originalité particulière. Ces dernières années, de nombreuses tentatives ont été faites pour actualiser ces idées en langue anglaise notamment. On peut citer l'ouvrage collectif récent édité par Marek Tamm et Peeter Torop, publié à l'occasion de l'anniversaire du chercheur, qui replace son héritage dans le contexte des courants actuels en sciences humaines et sociales¹⁵. Andrey Makarychev et Alexandra Yatsyk ont adapté la sémiotique de la culture de Lotman à l'étude des processus politiques¹⁶. Les concepts du sémioticien soviétique ont également été abordés par des représentants des *cultural studies* et des *media studies*¹⁷ : pour les appliquer à l'étude des médias et de la culture numériques¹⁸ ou à l'étude des industries créatives urbaines¹⁹, pour enrichir le concept d'hégémonie de Gramsci²⁰ ou pour les considérer dans le contexte du « tournant spatial » des études culturelles²¹. Mon article poursuit ces initiatives en inscrivant l'héritage de Juri Lotman dans l'espace des « tournants » actuels des études culturelles. En cela, je suis le dialogisme de la théorie de la culture de Lotman, croyant que l'influence mutuelle peut enrichir les deux traditions et rendre possibles des analyses plus nuancées des processus culturels et politiques.

Études culturelles et sémiotique de la culture : histoire d'un dialogue manqué

Les études culturelles, ou *cultural studies*, sont apparues au tournant des années 1950 et 1960 au sein de la « nouvelle gauche » (*New Left*) britannique. Ce fait même sug-

gère déjà que la culture, dans ces travaux, était initialement considérée dans un contexte politique. Les « pères fondateurs » de ce nouveau domaine de recherche, dont Richard Hoggart et Raymond Williams, étaient issus de familles prolétaires, ont écrit sur la culture ouvrière et critiqué les conceptions élitistes de la culture. L'institutionnalisation de ce domaine est généralement attribuée à la fondation, en 1964, du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) à l'université de Birmingham, d'où vient un autre nom pour les études culturelles britanniques : l'École de Birmingham. En 1968, le premier directeur du centre, Richard Hoggart, a cédé la place à son jeune collègue jamaïcain Stuart Hall. Sous sa direction, les membres du centre, combinant les approches et les méthodes de diverses sciences sociales et humaines, y compris la sémiotique, se sont concentrés sur l'étude des phénomènes et des problèmes actuels de la culture contemporaine, des sous-cultures de jeunes aux représentations médiatiques de la classe, de la race, de l'ethnicité et du genre. Dans les années 1980 et 1990, les études culturelles se sont étendues à d'autres pays, avec un succès particulier en Amérique du Nord et en Australie²². Le lien initialement fort avec le marxisme s'est progressivement affaibli. De nombreux chercheurs se sont concentrés sur les pratiques de perception des produits médiatiques par les publics, les interprétant souvent de manière non critique comme émancipatrices et subversives²³. D'une manière ou d'une autre, les études culturelles, tout au long de leur histoire, se sont principalement concentrées sur les formes populaires de la culture et les rapports de pouvoir dans lesquels ces dernières sont impliquées.

La formation de l'École de Tartu-Moscou a eu lieu au cours des mêmes années, mais dans un contexte sociopolitique totalement différent. Elle a coïncidé avec le dégel de Khrouchtchev, une période de relative libéralisation politique, économique et culturelle. Cette école est née de l'initiative de deux groupes de jeunes chercheurs passionnés par la cybernétique, la linguistique structurale et la théorie de l'information, soit par les sciences qui étaient taboues en Union soviétique avant le dégel²⁴. Ces disciplines scientifiques sont devenues un point de référence pour les structuralistes soviétiques dans leur quête d'une science humaine véritablement « scientifique ». Un groupe, qui comprenait les linguistes Viatcheslav Ivanov, Vladimir Toporov et Boris Ouspenski, était localisé à Moscou. L'autre, dont la figure de proue était le philologue Juri Lotman, se trouvait dans la ville estonienne de Tartu. C'est à l'université de Tartu que Lotman, un Juif qui n'était pas autorisé à enseigner dans les universités de Leningrad pendant les années d'antisémitisme d'État, a pu trouver un travail²⁵. Là, à la périphérie de l'empire soviétique, le contrôle de l'État sur la vie universitaire n'était pas aussi strict qu'au centre, à Moscou ou à Leningrad. C'est donc là qu'en 1964, Lotman lance les écoles d'été sur les « systèmes de modélisation secondaires ». Ce nom fut choisi pour ne pas attirer l'attention des censeurs de la science, car le mot « sémiotique » était encore sus-

pect. En outre, le concept de « systèmes de modélisation secondaires », qui se référait à des systèmes de signes autres que les langages verbaux, c'est-à-dire les langages de la culture, reflétait l'intérêt croissant des sémioticiens soviétiques pour les sujets culturels. En 1964 a lieu la publication des *Actes sur les systèmes de signes* (*Trudy po znakovym sistemam*), la première revue de sémiotique au monde²⁶. Lotman en est le rédacteur en chef. La participation aux écoles d'été et les publications dans la revue unissent les groupes de chercheurs de Moscou et de Tartu.

L'École de Tartu-Moscou voit le jour la même année que l'École de Birmingham. Toutefois, les intentions des chercheurs soviétiques sont différentes de celles de leurs collègues britanniques. Ils ne voient aucun potentiel émancipateur dans le marxisme, qui est pour eux, selon les mots de John Hartley, « un corset intellectuel quotidien²⁷ ». Les sémioticiens soviétiques cherchent alors à s'affranchir du discours dogmatique du marxisme-léninisme qui domine la science. Les rencontres à la périphérie, dans la ville européenne de Tartu, signifient pour eux l'acquisition d'une certaine indépendance intellectuelle. D'ailleurs, les participants à l'école d'été évoquent une atmosphère de liberté, de libération²⁸. Mais ce n'est qu'une libération individuelle, personne ne parlant de changement de société ou de régime politique (en Union soviétique, une telle fronde, même dans les périodes les plus « libérales », pouvait mener à la prison). Par conséquent, les orientations scientifiques et tactiques de communication des sémioticiens étaient différentes de celles des chercheurs faisant des études culturelles. Selon le linguiste russo-américain Viktor Zhivov, pour les sémioticiens soviétiques, « les explications sociologiques ressemblaient au marxisme officiel et provoquaient une réaction négative²⁹ ».

Alors que les études culturelles britanniques gravitent autour de la sociologie, la sémiotique de la culture est attirée par la cybernétique³⁰. Avec la sociologie, les rapports de pouvoir sont exclus du champ d'intérêt de la sémiotique soviétique. Et tandis que les chercheurs britanniques s'adressent à des publics non universitaires, les chercheurs soviétiques créent leur propre îlot de liberté intellectuelle où le contrôle idéologique ne peut interférer avec la communication scientifique. Pour ce faire, ils utilisent un langage complexe, riche en terminologie et ésotérique, trop opaque pour être compris des censeurs et qui, en même temps, élève le seuil d'entrée, transformant ainsi le groupe des sémioticiens en une communauté d'« élus »³¹. Comme le montre Maxim Waldstein, cette « science parallèle » s'opposait à la science officielle et entretenait en même temps des relations symbiotiques avec elle³². Les chercheurs soviétiques se sont longtemps accrochés au structuralisme, qui était en train de passer de mode intellectuelle en Occident. En outre, les principaux intérêts de recherche de Lotman, qui étaient liés à la culture de la noblesse russe des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, étaient très éloignés de ceux des

chercheurs britanniques, même si, en fait, les travaux du sémioticien soviétique couvraient un large éventail de sujets – le cinéma, entre autres. Mais, comme le note John Hartley, l'œuvre de Lotman a été traduite en anglais après que les études culturelles ont établi « leur propre panthéon de figures fondatrices³³ ». Toutes ces différences ne pouvaient qu'affecter la relation entre les deux traditions. Et ces éléments expliquent probablement la raison pour laquelle les *cultural studies* ont ignoré la sémiotique de la culture.

Pourtant, le désintérêt était réciproque. Les sémioticiens soviétiques, par exemple, ne prenaient pas au sérieux les travaux de leurs collègues français, qui ont pourtant eu une grande influence sur les études culturelles. La sémiotique française était trop idéologique pour eux³⁴. Comme je l'ai déjà noté, l'École de Tartu-Moscou voyait son idéal dans une science libre de toute idéologie. En réalité, cependant, le langage savant des sémioticiens soviétiques dissimulait souvent des attitudes idéologiques qui différaient du dogme soviétique. Comme le montre Ilya Kalinin, les études historico-sémiotiques de Boris Ouspenski, ami et co-auteur de Lotman, tout en niant le discours historique officiel, reproduisent le mythe national traditionaliste de « l'invariabilité structurelle de la culture russe³⁵ ». De manière similaire, les études mythopoétiques de Viatcheslav Ivanov et Vladimir Toporov se sont avérées être « la recherche nationaliste d'une généalogie prestigieuse pour le peuple slave, qui lui est refusée par l'érudition occidentale eurocentrique et raciste³⁶ ». Dans ce contexte, les travaux théoriques de Lotman, notamment ceux qui témoignent de son intérêt ultérieur pour la dynamique culturelle et de la dérive vers le poststructuralisme, sont beaucoup moins conservateurs.

Lotman et les « tournants culturels »

Comme le souligne Doris Bachmann-Medick, les transformations survenant dans le champ des sciences culturelles ne suivent pas une logique de changements de paradigme, mais se présentent sous la forme de « tournants »³⁷. Chaque nouveau tournant s'accompagne d'un renouvellement des approches, des problématiques et de la méthodologie de recherche, n'annulant pas les tournants précédents, mais élargissant l'espace du pluralisme méthodologique. Le tournant crucial était ici linguistique ; il a été suivi de toute une série d'autres « tournants culturels » qui se complètent et se contredisent en partie. La sémiotique de la culture soviétique, étendant les méthodes de la linguistique structurale à l'étude des différentes formes culturelles, doit son apparition au tournant linguistique. Mais les œuvres de Lotman entrent également en résonance avec d'autres tournants et les anticipent parfois.

Les principaux tournants que Doris Bachmann-Medick traite dans son livre sont : *interprétatif*, *performatif*, *réflexif*, *translationnel*, *spatial*, *postcolonial* et *iconique*. En outre, la chercheuse allemande mentionne d'autres tournants qui pourraient jouer un rôle important à l'avenir, comme le *tournant neurobiologique* et le *tournant mnémotique*. Le premier concerne l'influence croissante des neurosciences sur les sciences humaines et sociales, et les idées de Lotman pourraient s'avérer utiles dans ce dialogue : le sémioticien considérerait l'existence de deux langages non coïncidents comme la condition minimale de la dynamique culturelle et l'associait à la communication entre les hémisphères du cerveau humain. Le *tournant mnémotique*, quant à lui, place la mémoire collective ou culturelle au centre des recherches sur les processus sociaux, politiques et culturels. Ce tournant doit beaucoup à la sémiotique de la culture : la notion même de mémoire culturelle a été inspirée par Lotman et Ouspenski, qui considéraient la culture comme « la mémoire non héréditaire du collectif » et comme un mécanisme d'organisation et de stockage de l'information dans la conscience collective³⁸. Lotman et Ouspensky ont également décrit la dynamique de la mémorisation et de l'oubli, où l'information occupe une place centrale dans la mémoire collective ou est repoussée à sa périphérie avec la chance de revenir plus tard au centre. La relation entre l'oubli et la commémoration joue un rôle important dans les études sur la mémoire culturelle.

Cependant, le mot-clé de la sémiotique soviétique de la culture n'était pas « mémoire », mais « texte ». Les « textes de culture » étaient considérés comme les principaux composants de l'ensemble culturel, comme un mécanisme accumulant la mémoire collective et déterminant les innovations culturelles, et comme l'objet d'étude le plus important. Cela rapproche les travaux de Lotman de ceux de l'anthropologue américain Clifford Geertz et du sémioticien français Roland Barthes, dont les noms sont généralement associés au *tournant interprétatif*³⁹. Dans cette perspective, l'attention des chercheurs se déplace des structures vers l'interprétation des textes ou, dans le cas de l'anthropologie, vers la « description dense » des pratiques sociales et culturelles, qui sont également considérées comme des textes. Le textocentrisme du tournant interprétatif, qui fait que non seulement la culture mais aussi la réalité dans son ensemble se dissolvent parfois dans le « texte », a suscité de nombreuses critiques, à la suite desquelles des « tournants » alternatifs sont apparus.

La métaphore de la « culture comme texte », entre autres, offre une représentation trop statique de la culture, dans laquelle non seulement la dynamique, mais aussi, par exemple, la corporéité des porteurs de la culture sont perdues. En réponse à cela, le *tournant performatif*, qui emprunte beaucoup à la théorie des actes de parole du philosophe John Austin, aux études sur les rituels de l'anthropologue Victor Turner et aux études théâtrales, propose un modèle dynamique et processuel dans lequel la culture se

joue dans les actions et les rituels quotidiens. Comme le montre Maxim Waldstein, Juri Lotman, dans ses études sur la théâtralité de la vie quotidienne de la noblesse russe, offre une vision similaire, « performative », de la modernité russe, émergeant du répertoire des rôles empruntés à la culture européenne et joués dans les interactions quotidiennes⁴⁰.

Une autre possibilité, qui ne concerne ni le textocentrisme ni le linguocentrisme, est offerte par le *tournant iconique*, lequel s'exprime très clairement dans les études de la culture visuelle. Il est évident que le centre d'intérêt ici n'est ni le langage ni le texte, mais l'image. Dans ses travaux sur la sémiotique du cinéma et de l'art, Lotman est également proche de ces études. Bien qu'il traite l'image comme un signe iconique et le film comme un texte, le chercheur, selon Nikolay Poselyagin, va au-delà de l'analyse purement sémiotique et développe ses propres versions de la narratologie visuelle et de la phénoménologie du visuel⁴¹.

Même lorsqu'il décrit les transformations historiques de la culture, Lotman utilise souvent des modèles spatiaux. Cela le rapproche du *tournant spatial* des études culturelles. Inspiré des travaux des géographes culturels, ce tournant marque un changement d'orientation, passant des récits historiques de la culture (nationale) à une analyse de l'organisation spatiale de la culture (mondiale) : il s'agit alors d'étudier des villes et d'autres lieux où se produisent des interactions entre des cultures coexistantes. Dans cet intérêt pour les zones de contacts culturels, il converge avec le *tournant translationnel*, qui suggère la métaphore de la « culture comme traduction ». Outre les emprunts culturels, les déplacements de personnes – touristes, immigrants, réfugiés – sont également considérés ici comme des traductions.

On retrouve un intérêt similaire pour les relations spatiales dans la culture et pour les pratiques de traduction au sens large dans la conception lotmanienne de la sémiosphère. Inspiré par les écrits de Vladimir Vernadski sur la biosphère et la noosphère, Juri Lotman a développé le concept de sémiosphère dans les années 1980. La sémiosphère est l'espace sémiotique de la culture dans lequel les actes de communication ont lieu et sans lequel ils sont impossibles. Cet espace est « fluide » et hétérogène, car différents langages coexistent dans toute sémiosphère. Comme je l'ai déjà noté, pour Lotman, l'existence de deux langages divergents est une condition de la dynamique culturelle, et les processus de traduction entre ces langages déclenchent le mécanisme de multiplication des langages ou des systèmes de signes. Toute communication, selon le chercheur soviétique, est une traduction, car un message passe d'un système de référence à un autre. Cela génère inévitablement des erreurs d'interprétation, mais ces erreurs sont constructives : elles permettent l'émergence de nouvelles significations. Cependant, ces processus sont contrecarrés par la tendance inverse, celle de l'unification.

La sémiosphère est une notion extensible, elle peut désigner aussi bien une conscience ou un texte individuels que la culture mondiale. Dans tous les cas, cet espace est asymétrique. Il ne s'agit pas seulement de l'asymétrie des langages d'une sémiosphère, mais aussi de la relation entre son centre et sa périphérie. Alors que la périphérie est caractérisée par la variabilité des langages et l'intensité accrue des processus sémiotiques, le centre de la sémiosphère se caractérise par la plus forte organisation structurelle des langages, leur unification et leur normalisation⁴². Cela se fait par le biais de processus d'autodescription ou d'autocommunication. Je cite ici un extrait exhaustif :

La forme la plus élevée de l'organisation structurelle d'un système sémiotique, ainsi que l'acte qui mène cette organisation à son terme, survient lorsque ce système se décrit lui-même. C'est l'étape où les grammaires sont écrites, les coutumes et les lois codifiées. Lorsque ceci se produit cependant, le système gagne l'avantage d'une meilleure organisation structurelle mais perd les réserves internes d'indétermination qui le rendaient flexible, plus apte à recevoir de l'information et à se développer dynamiquement.

L'étape d'autodescription est une réaction nécessaire à la menace d'une trop grande diversité à l'intérieur de la sémiosphère : le système pourrait perdre son unité et son identité, et se désintégrer. Qu'il s'agisse de linguistique, de politique ou de culture, le mécanisme est le même : une partie de la sémiosphère (en règle générale, un membre de sa structure nucléaire) crée sa propre grammaire dans le processus d'autodescription [...] Puis elle s'efforce d'élargir ces normes à l'ensemble de la sémiosphère : la grammaire partielle d'un dialecte culturel devient le métalangage descriptif de la culture en tant que telle⁴³.

L'identité de la sémiosphère est assurée par l'autodescription aussi bien que par sa frontière. Cette notion est ambivalente, car la frontière unit, d'une part, et divise, d'autre part. Elle appartient simultanément à deux cultures et, selon Lotman, elle est un mécanisme de traduction des textes d'un système sémiotique dans le langage de l'autre. En fait, toute sémiosphère comprend de nombreuses frontières internes qui la divisent en sous-sémiosphères, entre lesquelles des processus constants de traduction se déroulent. La frontière étant multilingue, l'espace périphérique qui lui est adjacent se caractérise par une intensité accrue de traductions et de formation de significations. Ici, à la périphérie, de nouvelles grammaires se forment, des processus d'autodescription ont lieu et de nouveaux centres « mûrissent » rapidement et entrent en concurrence avec le vieux centre.

Il est facile de voir que les métaphores spatiales dominent la description de la sémiosphère, ce qui permet de faire converger ce concept avec le tournant spatial des études culturelles⁴⁴. Il subsiste néanmoins des différences : les représentants de ce dernier s'intéressent à des lieux réels, tandis que la sémiosphère de Lotman est souvent métaphorique. On voit aussi que dans la théorie de la sémiosphère, comme dans le

tournant translationnel, tout contact interculturel est considéré comme un acte de traduction. La théorie de la sémiosphère peut également nous mener à un autre tournant lié aux deux précédents, à savoir le *tournant postcolonial*.

Ce dernier, peut-être le plus célèbre des « tournants culturels », est né des transformations politiques mondiales du siècle dernier. L'effondrement des empires n'a pas aboli la domination économique, politique et culturelle de l'Occident sur ses anciennes colonies. Les ressortissants de ces pays, adoptant et réinterprétant les outils intellectuels de la culture occidentale (« traduction culturelle »), ont commencé à critiquer la vision eurocentrique du monde et de l'histoire, ce qui a été bien exprimé par l'historien Dipesh Chakrabarty dans sa formule « provincialiser l'Europe »⁴⁵.

À première vue, les travaux de Lotman sont assez éloignés d'une critique postcoloniale des discours, des structures de connaissance et des systèmes de représentation hégémoniques eurocentriques. En effet, les intérêts de recherche de Lotman ont toujours été centrés sur la culture de l'Europe et de la noblesse russe européanisée. En même temps, la notion de sémiosphère pourrait bien faire partie des catégories analytiques capables de contrecarrer la construction discursive de l'autrui, dont l'orientalisme est un cas particulier⁴⁶. Apparemment, Lotman reproduit lui-même l'opposition entre culture et barbarie. Cela se voit également dans ses premières tentatives de conceptualisation de la sémiosphère, selon lesquelles sa limite sépare l'espace sémiotique de l'espace non sémiotique, l'espace du chaos et de l'entropie⁴⁷. Cependant, dans ses œuvres ultérieures, la sémiosphère est déjà entourée d'autres sémiosphères avec lesquelles elle entretient un dialogue constant. La barbarie, tout comme le chaos, est ici comprise comme une construction discursive :

Puisque la frontière fait nécessairement partie de la sémiosphère et qu'il ne peut y avoir de « nous » si « eux » n'existent pas, une culture ne crée pas seulement son propre type d'organisation interne, mais aussi son propre mode de « désorganisation » externe. En ce sens nous pouvons dire que le « barbare » est créé par la civilisation, et qu'il a besoin d'elle autant que celle-ci a besoin de lui⁴⁸.

Lotman le théoricien est donc plus radical que Lotman le vulgarisateur de la science et déconstruit la « barbarie » et le « chaos » comme « le mythe de la culture sur la non-culture »⁴⁹. De plus, ses descriptions de la périphérie et de la frontière de la sémiosphère résonnent avec la conception de l'hybridité de Homi Bhabha⁵⁰. Ce terme fait référence aux formes et aux identités transculturelles qui émergent dans les zones de contact produites par la colonisation (le « tiers-espace »). La ressemblance des concepts est probablement due à l'influence que Mikhaïl Bakhtine a exercée sur les deux théoriciens. Chez Lotman, la périphérie et la frontière sont également des espaces d'hybridation

culturelle, dont la prise en compte permet de réfuter les notions essentialistes de culture et d'identité. Dans le même temps, la théorie de la sémiosphère nous permet aussi de comprendre les mécanismes de formation de ces représentations.

La théorie de Lotman s'accorde avec la théorie postcoloniale, et elle peut également être utilisée pour décrire le tournant postcolonial lui-même. Le discours postcolonial apparaîtrait alors comme le résultat de la « maturation » accélérée des nouveaux centres périphériques contestant l'ancien (des anciennes colonies dont les intellectuels proposent de « provincialiser l'Europe »). John Hartley a déjà décrit les études culturelles comme un système sémiosphérique, avec ses processus d'autodescription et son propre canon (nombreuses anthologies, « pères fondateurs », etc.)⁵¹. Il en va de même pour les études postcoloniales avec leur « sainte trinité » de théoriciens clés (Edward Said, Gayatri Chakravorty Spivak et Homi Bhabha)⁵². Quant au vieux centre de la sémiosphère, il répond au défi des nouveaux centres en essayant de les réguler et de les normaliser : il suffit de voir les réactions de certains intellectuels français qui accusent les critiques décoloniales de constituer une attaque frontale contre l'universalisme républicain et les assimilent à du « terrorisme intellectuel »⁵³. Là encore, le centre de la sémiosphère construit son altérité ; cette fois-ci non pas un barbare, mais un terroriste.

Je passe ici au dernier des « tournants culturels » évoqués, le *tournant réflexif*. Il se manifeste par une tendance des chercheurs à réfléchir de manière critique sur eux-mêmes et sur leurs propres biais et positions. La sémiosphère, à mon avis, est un cadre théorique approprié pour une telle autoréflexivité. Enfin, ce concept nous permet de comprendre les tournants culturels eux-mêmes, comme des résultats de l'émergence de nouveaux « centres périphériques » dans le champ des sciences de la culture et des processus de traduction et de dialogue entre ces sciences.

Sémiosphère et pouvoir

Les idées de Juri Lotman sont donc proches des tendances actuelles (« tournants ») des études culturelles. Ma synthèse n'est en aucun cas exhaustive, mais elle offre des perspectives pour l'actualisation ultérieure des travaux du sémioticien soviétique. Une telle comparaison permet de constater l'absence de langage politique dans l'analyse lotmanienne de la culture. Viktor Zhivov parle d'un « manque d'intérêt et de sensibilité aux problèmes du pouvoir⁵⁴ » chez les sémioticiens soviétiques :

Le pouvoir se présentait à l'homme soviétique sous la forme très directe d'un régime autoritaire qui cherchait à réglementer non seulement les activités politiques des citoyens, mais aussi leur vie privée. Le pouvoir sous des formes différentes, voilées n'en-

trait pas dans l'expérience immédiate de l'homme soviétique et ne suscitait pas son intérêt en tant que sujet de réflexion théorique. En particulier, le langage de la culture que la sémiotique étudiait, et même le langage dans ses formes culturelles établies, n'était pas considéré comme un instrument de coercition. [...] ce discours sémiotique n'a jamais porté sur le rôle subversif de la littérature, sur les moyens d'affirmer le discours dominant et sur les moyens de saper cette domination. Ce sujet était absent de l'analyse littéraire et, bien entendu, de l'analyse historico-culturelle⁵⁵.

Toutefois, les descriptions lotmaniennes de la dynamique culturelle comportent une composante politique implicite. La description des processus culturels proposée par le sémioticien soviétique ressemble à bien des égards aux constructions théoriques de Raymond Williams. Le chercheur britannique a décrit les dynamiques culturelles comme des relations entre différentes formations culturelles : cultures et groupes dominants, résiduels et émergents⁵⁶. Les cultures subordonnées peuvent être alternatives et oppositionnelles. La différence entre elles est en partie déterminée par la façon dont la culture dominante perçoit les pratiques et les significations non dominantes, comme une simple possibilité ou comme une menace pour son existence⁵⁷. Les réactions peuvent aller de l'incorporation de ces pratiques et de ces significations par la culture dominante à une attaque contre elles.

Les textes de Lotman ne proposent pas une théorie du pouvoir, mais on peut y trouver un modèle sémiotique de celui-ci⁵⁸. Là où Williams écrit sur les rapports conflictuels entre les formations et les groupes culturels, Lotman parle de la relation entre le centre et la périphérie et de la compétition entre le centre de la sémiosphère et les nouveaux centres périphériques. Le pouvoir, bien que Lotman n'utilise pas ce mot, se manifeste dans le fonctionnement de la frontière de la sémiosphère et dans les processus d'autodescription (ces derniers recoupent en partie ce que Williams appelle la tradition sélective, c'est-à-dire la formation et le renouvellement des canons culturels).

Il n'est pas difficile de voir que les rapports de pouvoir dans la théorie lotmanienne sont décrits dans un langage distancié et dépolitisé. Il faut peut-être nuancer l'observation de Viktor Zhivov : le politique n'est pas tant absent des textes de Lotman qu'il est refoulé de son langage. On pourrait considérer le langage théorique de Lotman, ainsi que celui de l'École de Tartu-Moscou en général, comme l'une des variétés de « langue d'Ésope », c'est-à-dire comme un langage qui n'aborde que d'une manière allégorique les questions d'actualité, y compris politiques. Il y a des raisons pour cela, étant donné que dans les pays autoritaires comme l'Union soviétique ou la Russie contemporaine, ces tactiques sont omniprésentes. Les « systèmes de modélisation secondaires » déjà mentionnés n'étaient qu'un euphémisme pour éviter la référence à la sémiotique, qui était quasi interdite. Cependant, la « science parallèle » de l'École de Tartu-Moscou était

largement fondée sur un éloignement de la politique : la culture et la politique étaient séparées, tout comme la science et l'idéologie. L'« anti-politique » s'est avérée l'idéologie dominante de l'école⁵⁹. Curieusement, le langage des premiers textes de Lotman est beaucoup plus proche de celui de Raymond Williams. Par exemple, en 1970, Lotman écrit : « [...] le domaine de la culture est un espace de lutte constante, d'affrontements et de conflits sociaux, de classe et historiques. Différents groupes sociaux et historiques, luttant pour l'information, cherchent à la monopoliser⁶⁰. »

Il est difficile de dire s'il s'agit ici d'un hommage au discours marxiste-léniniste dominant ou si, à un stade ultérieur, Lotman s'est simplement débarrassé de telles insertions sociologisantes, aspirant à une science « pure », libre de l'idéologie. Quoi qu'il en soit, je trouve productif de (re)politiser les idées du sémioticien soviétique et le concept de *sémiosphère*, sans abandonner la description sémiotique des dynamiques culturelles et des relations de pouvoir qui s'y manifestent. Cette (re)politisation est possible, par exemple, à la suite de l'adaptation du concept de *sémiosphère* par les études culturelles ou, à l'inverse, de l'emprunt des approches critiques et du vocabulaire des *cultural studies* par la sémiotique de la culture. La théorie de Lotman, comme le note Marek Steedman, offre des descriptions des mécanismes sémiotiques de l'hégémonie⁶¹. En même temps, selon Maxim Waldstein, son travail représente une alternative aux tentatives des études culturelles anglo-américaines de dissoudre la culture et l'identité dans les relations de pouvoir⁶².

À mon avis, le concept de *sémiosphère* est une catégorie analytique qui permet, par exemple, d'analyser et de critiquer la politique culturelle et informationnelle russe, le discours de la propagande du Kremlin et même des relations russo-ukrainiennes, y compris la soi-disant « dénazification » de l'Ukraine, qui est actuellement menée par les autorités et les militaires russes. Cette politique, renforcée par un discours paranoïaque sur les ennemis et les « nazis » cherchant à détruire la Russie (la *sémiosphère* crée son propre « barbare », le mythe de la « non-culture »), peut bien être décrite comme une tentative revanchiste d'organiser et d'homogénéiser l'espace sémiotique postsoviétique en réponse à l'émergence et au développement accéléré de nouveaux centres. Le mécanisme d'exercice du pouvoir comprend une frontière qui se déplace vers l'extérieur et une auto-description qui, par exemple, rejette l'autonomie de la langue et de l'État ukrainiens et les dissout dans le fantasme chimérique du « monde russe ». Les centres « périphériques » (du point de vue russocentrique) utilisent également les frontières et l'autodescription en réponse : les États baltes et la Pologne, par exemple, ferment leurs frontières aux Russes fuyant la guerre, tandis que les nationalistes ukrainiens suggèrent de fermer le musée Mikhaïl-Boulgakov, interprétant l'œuvre de l'écrivain né à Kiev comme « ukrainophobe ». Une telle analyse, opérant avec les notions de « grammaire »,

d'« auto-description », de « centre » et de « périphérie », aurait pu être tout à fait suffisante s'il ne s'agissait pas de l'anéantissement de peuples, les Ukrainiens mais aussi des minorités ethniques de la Russie que le régime de Poutine envoie à la guerre en nombre disproportionné par rapport aux Russes ethniques. L'absence d'un langage politique est particulièrement sensible ici et l'analyse sémiotique a besoin d'une analyse politique.

À son tour, le langage de la critique politiquement engagée ne permet souvent pas la nuance. Revenons aux récentes passions autour de Lotman lui-même. Les employés de la bibliothèque ont utilisé le portrait du sémioticien comme un symbole reconnu de la « culture »⁶³. Le membre des services secrets, quant à lui, a toutefois mal interprété ce signe iconique en raison de sa similitude avec un autre signe, un portrait de Mark Twain, qu'il a reconnu dans le cadre conceptuel de « la Russie en guerre contre l'Occident collectif ». L'écrivain américain a été associé sans équivoque aux « ennemis ». Lorsqu'il a été révélé que le portrait n'était pas celui de Mark Twain, on a quand même trouvé des connotations avec les « ennemis », constatant que le fils de Lotman, le sémioticien Mihhail Lotman, avait publiquement critiqué Poutine⁶⁴. Les réactions des intellectuels au classisme et à l'élitisme dans les conférences de Juri Lotman ne s'inscrivent évidemment pas dans un schéma aussi primitif, mais elles échappent également à une analyse nuancée. Cela les rapproche des études culturelles anglo-américaines, qui critiquent souvent les canons culturels en général comme des instruments de domination. En revanche, la sémiotique de la culture de Lotman repose sur la possibilité d'interprétations multiples des textes, ce qui implique non pas un rejet des canons en tant que tels, mais une lutte pour leur interprétation et leur réinterprétation dans de nouvelles conditions historiques. C'est ce que j'ai essayé de faire dans cet article.

Bibliographie

- ALPÉRINA, Susanna, « Новый документальный фильм “ЮрМих” покажут к 100-летию юбилею Юрия Лотмана » (« Un nouveau documentaire “YurMikh” sera diffusé à l’occasion du 100^e anniversaire de Juri Lotman »), *Rossijskaja gazeta*, le 25 février 2022. URL : <https://rg.ru/2022/02/25/novyy-dokumentalnyj-film-iurmih-pokazhut-k-100-letnemu-iubileiu-iurii-lotmana.html> (consulté le 4 août 2022).
- ASSMANN, Aleida, *Introduction to Cultural Studies. Topics, Concepts, Issues*, trad. de l’allemand par D. H. Wilson, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2019.
- ASSMANN, Jan, *Cultural Memory and Early Civilization: Writing, Remembrance, and Political Imagination*, New York, Cambridge University Press, 2011.
- BACHMANN-MEDICK, Doris, *Cultural Turns. New Orientations in the Study of Culture*, trad. de l’allemand par A. Blauhut, Berlin, De Gruyter, 2016 [2006].
- BHABHA, Homi, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. de l’anglais par F. Bouillot, Paris, Payot, 2007 [1994].
- BRUNI, Luis E., « Sustainability, cognitive technologies and the digital semiosphere », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 103-117.
- CHAKRABARTY, Dipesh, *Provincialiser l’Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, trad. de l’anglais par O. Ruchet & N. Vieillescazes, Paris, Éd. Amsterdam, 2009 [2000].
- CHALARD-FILLAUDEAU, Anne, *Les Études culturelles*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2015.
- HARTLEY, John, « Urban semiosis: Creative industries and the clash of systems », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 79-101.
- HARTLEY, John, Indrek IBRUS & Maarja OJAMAA, *On the Digital Semiosphere: Culture, Media and Science for the Anthropocene*, New York, Bloomsbury Academic, 2021.
- IBRUS, Indrek, « Dialogic control: Power in media evolution », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 43-59.
- KALININ, Ilya, « Тартуско-московская семиотическая школа: семиотическая модель культуры / культурная модель семиотики » (« École sémiotique de Tartu-Moscou : modèle sémiotique de la culture / modèle culturel de la sémiotique »), *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, no 4, 2009. URL : <https://magazines.gorky.media/nlo/2009/4/tartusko-moskovskaya-semioticheskaya-shkola-semioticheskaya-model-kultury-kulturnaya-model-semiotiki.html> (consulté le 12 août 2022).
- « Le “décolonialisme”, une stratégie hégémonique : l’appel de 80 intellectuels », *Le Point*, 28 novembre 2018. URL : https://www.lepoint.fr/politique/le-decolonialisme-une-strategie-hegemonique-l-appel-de-80-intellectuels-28-11-2018-2275104_20.php (consulté le 13 août 2022).

- LOTMAN, Juri, « Доклад 13 марта 1981 года в Тартуском государственном университете » (« Communication du 13 mars 1981 à l'université d'État de Tartu »), *Slovo.ru : Baltijskij akcent*, vol. 13, no 226, 2022, p. 10-23. URL : https://journals.kantiana.ru/upload/iblock/b4f/2_10-23.pdf (consulté le 12 août 2022).
- , « Культура и личность. Понятие интеллигентности » (« Culture et personnalité. La notion d'intelligentnost' »), *Arzamas*, 28 février 2022. URL : <https://arzamas.academy/special/lotman-lectures/18> (consulté le 10 août 2022).
- , Статьи по типологии культуры (*Articles sur la typologie culturelle*), Tartu, Université d'État de Tartu, 1970.
- LOTMAN, Youri, *La sémiosphère*, trad. du russe par A. Ledenko, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999 [1996].
- LOTMAN, Yuri & Boris USPENSKY, « On the Semiotic Mechanism of Culture », trad. du russe par G. Mihaychuk, *New Literary History*, vol. 9, no 2, 1978, p. 211-232.
- MAKARYCHEV, Andrey & Alexandra YATSYK, *Lotman's Cultural Semiotics and the Political*, Londres, Rowman & Littlefield International Ltd, 2017.
- MATTELART, Armand & Erik NEVEU, *Introduction aux Cultural Studies*, nouv. éd., Paris, La Découverte, 2008.
- MCGUIGAN, Jim, *Cultural Populism*, Londres, Routledge, 1992.
- NOVKUNSKAYA, Anastasia, Daria LITVINA & Anna TEMKINA, « Khamstvo (USSR, Russia) », *Global Informality Project*. URL : [https://www.in-formality.com/wiki/index.php?title=Khamstvo_\(USSR,_Russia\)](https://www.in-formality.com/wiki/index.php?title=Khamstvo_(USSR,_Russia)) (consulté le 10 août 2022).
- NÖTH, Winfried, « The topography of Yuri Lotman's semiosphere », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, p. 11-26.
- SAID, Edward, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'anglais par C. Malamoud, Paris, Seuil, 2005 [1978].
- SCHÖNLE, Andreas (dir.), *Lotman and Cultural Studies: Encounters and Extensions*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2006.
- SEMENENKO, Alexei, *The Texture of Culture: An Introduction to Yuri Lotman's Semiotic Theory*, New York, Palgrave Macmillan, 2012.
- SÉRIOT, Patrick, « Barthes and Lotman: Ideology vs culture », *Sign Systems Studies*, vol. 44, no 3, 2016, p. 402-414.
- STEEDMAN, Marek, « State Power, Hegemony, and Memory: Lotman and Gramsci », dans A. Schönle (dir.), *Lotman and Cultural Studies: Encounters and Extensions*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2006, p. 136-158.
- TAMM, Marek & Peeter TOROP (dir.), *The Companion to Juri Lotman: A Semiotic Theory of Culture*, Londres, Bloomsbury Academic, 2022.

- TSIVIAN, Yuri, « Лотман как Чаплин » (« Lotman comme Chaplin »), *Polit.ru*, 21 mars 2022. URL : <https://polit.ru/article/2022/03/21/lotman/> (consulté le 4 août 2022).
- WALDSTEIN, Maxim, *The Soviet Empire of Signs: A History of the Tartu School of Semiotics*, Sarrebruck, VDM Müller, 2008.
- WILLIAMS, Raymond, « Base and Superstructure in Marxist Cultural Theory », dans R. Williams, *Culture and Materialism*, Londres, Verso, 2005 [1980], p. 31-49.
- WILLIAMS, Raymond, *Culture*, Londres, Fontana, 1981.
- ZHIVOV, Viktor, « Московско-тартуская семиотика: ее достижения и ее ограничения » (« La sémiotique de Moscou-Tartu : ses acquis et ses limites »), *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, no 4, 2009. URL : <https://magazines.gorky.media/nlo/2009/4/moskovsko-tartuskaya-semiotika-ee-dostizheniya-i-ee-ogranicheniya.html> (consulté le 12 août 2022).
- ZORIN, Andrei, « Ideology, Semiotics, and Clifford Geertz: Some Russian Reflections », *History and Theory*, vol. 4, no 1, 2001, p. 57-73.
- « “Поносит нас, нашу власть”. За что сняли портрет Юрия Лотмана в РНБ » (« “Il nous insulte, il insulte notre pouvoir”. Pourquoi le portrait de Juri Lotman a été enlevé à la RNB »), *Sever. Realii*, le 6 avril 2022. URL : <https://www.severreal.org/a/za-chto-snyali-portret-yuriya-lotmana-v-rnb/31786404.html> (consulté le 4 août 2022).

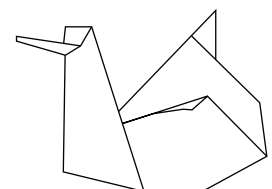
Notes

- 1 Dans les traductions anglaises et françaises, le prénom « Юрий » est translittéré souvent comme « Yuri » ou « Youri ». J'utilise ici la variante préférée par Lotman lui-même, qui écrivait son prénom en latin, comme ceci : « Juri ».
- 2 Y. TSIVIAN, «Лотман как Чаплин» (« Lotman comme Chaplin »), *Polit.ru*, 21 mars 2022.
- 3 JurMikh, abréviation de Juri Mikhailovich, était le surnom de Lotman parmi ses amis. Le film peut être visionné sur la plateforme YouTube. URL : https://www.youtube.com/watch?v=tiujyXeXR_g
- 4 S. ALPÉRINA, « Новый документальный фильм "ЮрМих" покажут к 100-летию юбилею Юрия Лотмана » (« Un nouveau documentaire "YurMikh" sera diffusé à l'occasion du 100^e anniversaire de Juri Lotman »), *Rossijskaja gazeta*, 25 février 2022.
- 5 L'appel à l'arrêt de la guerre a été publié par Arzamas sur ses comptes de médias sociaux numériques. Plus tard, lorsque les députés russes ont adopté une loi criminalisant la critique de l'« opération militaire spéciale » en Ukraine, ces messages ont été supprimés.
- 6 « "Поносит нас, нашу власть." За что сняли портрет Юрия Лотмана в РНБ » (« "Il nous insulte, il insulte notre pouvoir." Pourquoi le portrait de Juri Lotman a été enlevé à la RNB »), *Sever. Realii*, 6 avril 2022.
- 7 Telegram est une application lancée par l'homme d'affaires russe Pavel Durov qui combine les fonctions d'une messagerie et d'un média social numérique. Sa capacité à échanger des messages cryptés et à gérer des chaînes publiques de manière anonyme en a fait un élément important de la sphère publique russe sous la censure de l'État. Lorsque l'État russe a bloqué Facebook peu après le début de la guerre et déclaré Meta « organisation extrémiste », Telegram est devenu un outil de communication non censuré encore plus important et populaire.
- 8 J. LOTMAN, « Культура и личность. Понятие интеллигентности » (« Culture et personnalité. La notion d'intelligentnost' »), *Arzamas*, 28 février 2022, document audio, 39 min.
- 9 Le mot russe « intelligentnost' » est similaire au mot français « intelligence », mais les concepts ne sont pas identiques. Habituellement, ce terme fait référence à des traits psychologiques propres à l'intelligentsia, mais Lotman, dans la conférence mentionnée, refuse de les attribuer à un quelconque groupe social.
- 10 Le poème de Brodsky en question est « К переговорам в Кабуле » (« Pour les négociations à Kaboul »), écrit en 1992.
- 11 Dans le texte original : « [...] он противопоставляет интеллигентных людей и неинтеллигентных, по сути, воспроизводя ту же колониальную оппозицию цивилизации и варварства, что и Бродский в своём стихотворении. Интеллигентность, по Лотману, свойство, как правило, культурной элиты, хотя есть и исключения, а неинтеллигентность описывается почти как болезнь, заставляющая людей разрушать прекрасное и вести себя по-хамски ». D. VERKHOVTSEV, « AntropoLOGS », Telegram, 25 juillet 2022, trad. libre.
- 12 Le mot utilisé dans le texte original est « khamstvo », qui n'a pas non plus d'équivalent en français. Il s'agit d'une situation de communication dans laquelle des représentants de groupes sociaux de statut et d'autorité inférieurs démontrent grossièrement leur domination situationnelle. Voir : A. NOVKUNSKAYA *et al.*, « Khamstvo (USSR, Russia) », Global Informality Project. Lotman considère également khamstvo comme un trait psychologique.
- 13 Dans le texte original : « [...] сущность интеллигентности – желание понять другого человека, желание понять, что он другой, что он имеет право быть другим, что он совершенно не должен быть таким, как я, и что он мне интересен, потому что он другой, и что я не хочу его растоптать, одеть в мундир и сделать таким как я, чтобы мне было легко им командовать. А мне интересен его внутренний мир, своеобразный для меня, новый, необычный ». J. LOTMAN, « Культура и личность. Понятие интеллигентности » (« Culture et personnalité. La notion d'intelligentnost' »), trad. libre.

- 14 D. BACHMANN-MEDICK, *Cultural Turns. New Orientations in the Study of Culture*, trad. de l'allemand par A. Blauhut, Berlin, De Gruyter, 2016 [2006]. Le livre de Bachmann-Medick porte sur les transformations des études culturelles anglophones ainsi que des sciences de la culture germanophones (Kulturwissenschaften). La tradition des Kulturwissenschaften diffère des études culturelles en ce qu'elle est plus universitaire et moins politisée. Pour d'autres différences entre Kulturwissenschaften et cultural studies, voir : A. CHALARD-FILLAUDEAU, *Les études culturelles*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2015 ; A. ASSMANN, *Introduction to Cultural Studies. Topics, Concepts, Issues*, trad. de l'allemand par D. H. Wilson, Berlin, Erich Schmidt Verlag, 2019. Bien que cet article s'intéresse principalement aux approches critiques des études culturelles, je m'appuie sur l'analyse de Bachmann-Medick concernant les « tournants culturels », car j'y trouve une cartographie remarquable des tendances actuelles dans ce domaine de recherche.
- 15 M. TAMM & P. TOROP (dir.), *The Companion to Juri Lotman: A Semiotic Theory of Culture*, Londres, Bloomsbury Academic, 2022.
- 16 A. MAKARYCHEV & A. YATSYK, *Lotman's Cultural Semiotics and the Political*, Londres, Rowman & Littlefield International Ltd, 2017.
- 17 Voir par exemple : A. SCHÖNLE (dir.), *Lotman and Cultural Studies: Encounters and Extensions*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2006 ; *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1 « Special Issue: The Uses of Juri Lotman », 2015.
- 18 I. IBRUS, « Dialogic control: Power in media evolution », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 43-59 ; L. E. BRUNI, « Sustainability, cognitive technologies and the digital semiosphere », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 103-117 ; J. HARTLEY et al., *On the Digital Semiosphere: Culture, Media and Science for the Anthropocene*, New York, Bloomsbury Academic, 2021.
- 19 J. HARTLEY, « Urban semiosis: Creative industries and the clash of systems », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 79-101.
- 20 M. STEEDMAN, « State Power, Hegemony, and Memory: Lotman and Gramsci », dans A. Schönle (dir.), *Lotman and Cultural Studies*, op. cit., p. 136-158.
- 21 W. NÖTH, « The topography of Yuri Lotman's semiosphere », *International Journal of Cultural Studies*, vol. 18, no 1, 2015, p. 11-26.
- 22 Sur l'histoire des études culturelles, voir A. CHALARD-FILLAUDEAU, *Les études culturelles*, op. cit. ; A. MATTELART & E. NEVEU, *Introduction aux Cultural Studies*, nouv. éd., Paris, La Découverte, 2008.
- 23 Voir à ce sujet J. MCGUIGAN, *Cultural Populism*, Londres, Routledge, 1992.
- 24 M. RICKBERG & S. SALUPERE, « Lotman and the Tartu-Moscou School of Semiotics », dans M. Tamm & P. Torop (dir.), *The Companion to Juri Lotman*, op. cit., p. 92.
- 25 Juri Lotman a enseigné au Département de littérature russe. Les tâches politiques de telles institutions universitaires comprenaient la russification de la population des territoires annexés. On pourrait même dire qu'il était un agent de l'empire soviétique sur le territoire estonien. Cependant, à la fin des années soviétiques, le chercheur a prôné l'indépendance de l'Estonie et, peu avant sa mort en 1993, il a obtenu un passeport estonien. Aujourd'hui, en Estonie, il fait partie du canon culturel national.
- 26 M. RICKBERG & S. SALUPERE, « Lotman and the Tartu-Moscou School of Semiotics », loc. cit., p. 98.
- 27 Dans le texte original : « everyday intellectual straightjacket ». J. HARTLEY, « Lotman and Cultural Studies » dans M. Tamm & P. Torop (dir.), *The Companion to Juri Lotman*, op. cit., p. 406, trad. libre.
- 28 M. RICKBERG & S. SALUPERE, « Lotman and the Tartu-Moscou School of Semiotics », loc. cit., p. 96-97.

- 29 Dans le texte original : « [...] социологические объяснения напоминали официальный марксизм и вызывали негативную реакцию ». V. ZHIVOV, « Московско-тартуская семиотика: ее достижения и ее ограничения » (« La sémiotique de Moscou-Tartu : ses acquis et ses limites »), *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, no 4, 2009, trad. libre.
- 30 J. HARTLEY, « Lotman and Cultural Studies », *loc. cit.*
- 31 A. SEMENENKO, *The Texture of Culture: An Introduction to Yuri Lotman's Semiotic Theory*, New York, Palgrave Macmillan, 2012, p. 19.
- 32 M. WALDSTEIN, *The Soviet Empire of Signs: A History of the Tartu School of Semiotics*, Sarrebruck, VDM Müller, 2008, p. 79.
- 33 Dans le texte original : « its own pantheon of founding figures ». J. HARTLEY, « Lotman and Cultural Studies », *loc. cit.*, p. 407, trad. libre.
- 34 Voir par exemple : S. ZENKIN. « Lotman and French Theory », dans M. Tamm & P. Torop (dir.), *The Companion to Juri Lotman*, *op. cit.*, p. 311-320.
- 35 Dans le texte original : « структурной неизменности русской культуры ». I. KALININ, « Тартуско-московская семиотическая школа: семиотическая модель культуры / культурная модель семиотики » (« École sémiotique de Tartu-Moscou : modèle sémiotique de la culture / modèle culturel de la sémiotique »), *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, no 4, 2009, trad. libre.
- 36 Dans le texte original : « the nationalistic search for prestigious genealogy for the Slavic people, denied for them by Western Eurocentric and racist scholarship ». M. WALDSTEIN, *The Soviet Empire of Signs: A History of the Tartu School of Semiotics*, *op. cit.*, p. 119.
- 37 D. BACHMANN-MEDICK, *Cultural Turns*, *op. cit.*
- 38 Dans le texte original : « nonhereditary memory of the community ». Y. LOTMAN & B. USPENSKY, « On the Semiotic Mechanism of Culture », trad. du russe par G. Mihaychuk, *New Literary History*, vol. 9, no 2, 1978, p. 213. Sur l'influence de Lotman sur Jan et Aleida Assmann : J. ASSMANN, *Cultural Memory and Early Civilization: Writing, Remembrance, and Political Imagination*, New York, Cambridge University Press, 2011. Voir aussi : N. BATIASHVILI *et al.*, « Lotman and Memory Studies », dans M. Tamm & P. Torop (dir.), *The Companion to Juri Lotman*, *op. cit.*, p. 380-389.
- 39 Sur les similitudes entre la conception sémiotique de la culture de Geertz et la sémiotique de la culture de Lotman, voir : A. ZORIN, « Ideology, Semiotics, and Clifford Geertz: Some Russian Reflections », *History and Theory*, vol. 4, no 1, 2001, p. 57-73. Sur les similitudes et les différences entre les travaux de Lotman et ceux de Barthes, voir : P. SÉRIOT, « Barthes and Lotman: Ideology vs culture », *Sign Systems Studies*, vol. 44, no 3, 2016, p. 402-414.
- 40 M. WALDSTEIN, *The Soviet Empire of Signs*, *op. cit.*, p. 166-182.
- 41 N. POSELYAGIN, « Image », dans M. Tamm & P. Torop (dir.), *The Companion to Juri Lotman*, *op. cit.*, p. 225-233.
- 42 La description de la relation entre le centre et la périphérie fait penser à la position de Lotman à la périphérie de la sémiosphère soviétique, où le chercheur a acquis une indépendance relative par rapport aux instances de contrôle, qui étaient beaucoup plus actives dans la capitale de l'Union soviétique.
- 43 Y. LOTMAN, *La sémiosphère*, trad. du russe par A. Ledenko, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999 [1996], p. 17.
- 44 Voir par exemple : W. NÖTH, « The topography of Yuri Lotman's semiosphere », *loc. cit.*
- 45 D. CHAKRABARTY, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, trad. de l'anglais par O. Ruchet & N. Vieillescazes, Paris, Éd. Amsterdam, 2009 [2000].
- 46 E. SAID, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'anglais par C. Malamoud, Paris, Seuil, 2005 [1978].
- 47 W. NÖTH, « The topography of Yuri Lotman's semiosphere », *loc. cit.*, p. 17.

- 48 Y. LOTMAN, *La sémiosphère*, op. cit., p. 38.
- 49 J. M. LOTMAN, « Доклад 13 марта 1981 года в Тартуском государственном университете » (« Communication du 13 mars 1981 à l'université d'État de Tartu »), *Slovo.ru : Baltijskij akcent*, vol. 13, no 226, 2022, p. 20.
- 50 H. BHABHA, *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. de l'anglais par F. Bouillot, Paris, Payot, 2007 [1994].
- 51 J. HARTLEY, « Lotman and Cultural Studies », loc. cit., p. 411.
- 52 D. BACHMANN-MEDICK, *Cultural Turns*, op. cit., p. 134.
- 53 « Le "décolonialisme", une stratégie hégémonique : l'appel de 80 intellectuels », *Le Point*, 28 novembre 2018.
- 54 Dans le texte original : « отсутствие интереса и отсутствию чувствительности к проблемам власти ». V. ZHIVOV, « Московско-тартуская семиотика: ее достижения и ее ограничения » (« La sémiotique de Moscou-Tartu : ses acquis et ses limites »), loc. cit., trad. libre.
- 55 Dans le texte original : « Власть представляла для советского человека в очень прямолинейной форме авторитарного режима, стремящегося регулировать не только политическую деятельность граждан, но и их частную жизнь. Власть в иных, завуалированных формах не входила в непосредственный опыт советского человека и не привлекала его интереса как предмет теоретических размышлений. В частности, тот язык культуры, которым занималась семиотика, да и просто язык в его сложившихся культурных формах не рассматривался как орудие принуждения. [...] в этом семиотическом дискурсе речь никогда не шла о субверсивной роли литературы, о способах утверждения господствующего дискурса и о способах подрыва этого господства. Эта тема отсутствовала в литературном анализе, и, понятно, ее не было в анализе историко-культурном ». *Ibid.*, trad. libre.
- 56 R. WILLIAMS, *Culture*, Londres, Fontana, 1981.
- 57 R. WILLIAMS, « Base and Superstructure in Marxist Cultural Theory », *Culture and Materialism*, Londres, Verso, 2005 [1980], p. 42.
- 58 Voir : P. RESTANEO, « Power », dans M. Tamm & P. Torop (dir.), *The Companion to Juri Lotman*, op. cit., p. 270.
- 59 M. WALDSTEIN, *The Soviet Empire of Signs*, op. cit., p. 43.
- 60 Dans le texte original : « [...] область культуры — область постоянной борьбы, социальных, классовых и исторических столкновений и конфликтов. Разные социальные и исторические группы, борясь за информацию, стремятся ее монополизировать ». J. LOTMAN, *Статьи по типологии культуры (Articles sur la typologie culturelle)*, Tartu, Université d'État de Tartu, 1970, p. 6, trad. libre.
- 61 M. STEEDMAN, « State Power, Hegemony, and Memory: Lotman and Gramsci », dans A. Schönlé (dir.), *Lotman and Cultural Studies*, op. cit., p. 154.
- 62 M. WALDSTEIN, *The Soviet Empire of Signs*, op. cit., p. 184.
- 63 *Ibid.*, p. 183.
- 64 « "Поносит нас, нашу власть". За что сняли портрет Юрия Лотмана в РНБ » (« "Il nous insulte, il insulte notre pouvoir". Pourquoi le portrait de Juri Lotman a été enlevé à la RNB »), loc. cit.





Défier et rénover les codes du portrait historique : le pari de Kehinde Wiley

Lynn Bannon

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100683ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100683ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bannon, L. (2022). Défier et rénover les codes du portrait historique : le pari de Kehinde Wiley. *Cygne noir*, (10), 87–106. <https://doi.org/10.7202/1100683ar>

Résumé de l'article

Connu pour converser durablement avec les canons artistiques traditionnels européens, l'artiste Kehinde Wiley s'approprie des œuvres du passé qu'il réintroduit dans son univers créatif contemporain majoritairement dominé par la portraiture de jeunes Afro-Américains issus de la culture hip-hop. Examiné sous l'éclairage de l'histoire de l'art, le portrait conventionnel représente des individus antérieurement célébrés pour leur statut social et leur parcours biographique édifiants. Il sous-tend du reste des schèmes relatifs au pouvoir et au privilège, dignité dont sont dépourvues les personnes de couleur largement absentes des murs des musées. Cette invisibilité est d'ailleurs l'épicentre de la production de Wiley, qui s'évertue depuis deux décennies à réhabiliter les hommes et les femmes noirs dans le récit artistique. Ce *modus operandi* singularise sa pratique, qui consiste à figurer élégamment les visages des Afro-Américains, à honorer ces personnes méconnues, à les débarrasser des préjugés prohibitifs dont elles sont chargées, pour ainsi les transformer en êtres extraordinaires. Et c'est là toute la ruse de cet artiste qui, grâce à son travail artistique, pose un regard neuf sur l'art précédent, non pas pour le corriger, mais pour le revisiter de manière critique.

© Lynn Bannon, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

DÉFIER ET RÉNOVER LES CODES DU PORTRAIT HISTORIQUE : LE PARI DE KEHINDE WILEY

Articulé à la notion de construction des stéréotypes de l'ethnicité, le concept d'identité se profile dans de nombreuses productions artistiques contemporaines parmi lesquelles figurent, entre autres, celle de l'artiste brésilien Dalton Paula (1982-), qui explore la production de connaissances dans le long sillage de la violence raciale, de même que les rituels religieux de la diaspora africaine, ou celle du créateur sénégalais Omar Victor Diop (1980-), qui revisite l'histoire et la modernité des sociétés africaines en sublimant leurs styles de vie ou en colorant l'image qu'elles se font d'elles-mêmes. Ajoutons à ces dernières celle de l'artiste pluridisciplinaire britannico-nigérian Yinka Shonibare (1962-)¹, dont l'art est traversé par des notions relatives au colonialisme, à la globalisation et à l'hybridité culturelle, et cela, pour s'interroger plus largement sur le pouvoir de l'homme blanc occidental qui a imposé sa vision de l'histoire².

Cette prescription, étendue au domaine des arts visuels, figure aux premières loges de l'œuvre de l'artiste afro-américain Kehinde Wiley (1977-)³, qui interroge de manière critique l'hégémonie et l'universalité du modèle artistique eurocentriste responsable de la quasi-inexistence de l'art noir⁴. L'univers créatif de ce dernier est gouverné par une série de problématiques reliées à l'identité raciale et aux modes de subjectivation des Noirs. La clé de voûte de son travail artistique repose sur une volonté insatiable de dénonciation : dénoncer la ségrégation des figures et des artistes racisés dans la généalogie artistique, et dénoncer l'homogénéité culturelle. Pour ce faire, Wiley réitère ironiquement les normes de la portraiture en vigueur entre les ^{xv}^e et ^{xviii}^e siècles pour représenter de jeunes modèles à la peau noire associés à la culture hip-hop.

S'il appert que la peinture occidentale n'a pas complètement évincé les personnes de couleur, force est d'admettre que celles-ci ont été d'ordinaire refoulées dans la composition, à l'image du peu d'importance sociale qui leur a été octroyée historiquement. Comme l'écrit Anne Beyaert-Geslin, « le portrait ne valide pas une considération sociale acquise, mais témoigne plutôt d'une invitation, d'une demande de reconnaissance adressée par le peintre à son époque⁵ ». C'est donc pour remémorer cette absence des figures noires à l'avant-plan des portraits et pour rectifier cette défection que Wiley a jeté son dévolu sur ce thème de figuration, avec l'objectif avoué d'offrir un point de vue inédit sur cet angle mort du corpus artistique historique qu'il observe du point de vue de l'oublié, pour rétablir les Noirs dans le récit artistique, remédier à leur exclusion et proclamer leur dignité au sein de la société.

En plus de problématiser l'admissibilité à la portraiture, l'artiste enchâsse sa subjectivité dans le récit artistique en se positionnant comme digne héritier de ses précurseurs et futur jalon pour ses contemporains. Cependant, il ne s'agit pas pour lui de se contenter « d'assumer des formes assertées mais de prendre position vis-à-vis d'un héritage, d'assumer une œuvre et une responsabilité d'artiste pour s'inscrire dans l'histoire⁶ ». Bien que le patrimoine artistique lui serve de point de repère, nous verrons que Wiley ne le considère pas comme un modèle d'exemplarité. Il le conçoit comme un espace de réflexion métalinguistique. Par le truchement de la relecture historiographique qu'il entreprend, ce créateur cherche à prouver que « l'œuvre d'art est dans sa forme [et dans son contenu] capable de dépasser son historicité⁷ ».

Eu égard à la réactualisation et à la transformation des traditions des beaux-arts que pratique Wiley, nous voulons nous interroger sur la transgression et le renversement des *doxas* auxquels procède son œuvre. Nous pensons qu'en (ré)intégrant les personnes de couleur longuement écartées de la mémoire historique, Wiley parvient à mettre en lumière les séquelles des oppressions et des discriminations qui caractérisent la situation des Afro-Américains. En nous appuyant sur la sémiotique de l'art, et plus précisément sur les thèses développées par Georges Roque et Guy Scarpetta concernant les hiérarchies majeur/mineur usuelles en arts visuels, nous montrerons comment, en métissant les codes du portrait traditionnel ayant contribué à la reproduction de la domination à l'image de personnes de peau noire, de surcroît issues des classes populaires et associées à la culture de rue, Wiley ébranle les doctrines artistiques conventionnelles qu'il revisite pour mieux les rénover. Mais, ce faisant, suggérons-nous, il n'ambitionne pas de rompre avec l'histoire de l'art ; il cherche plutôt à assurer une continuité discursive avec la discipline dans le but de la réformer.

Parallèlement, nous démontrerons que Wiley réfléchit en creux sur la construction de l'individu et sur son pouvoir d'émancipation, idées qui seront analysées sous les auspices du concept de subjectivation tel que l'a développé Michel Foucault. Certaines notions convoquées au moyen des analyses d'images proposées ici seront développées plus en profondeur en fin de parcours, au moment d'étudier plus attentivement deux œuvres de l'artiste : la toile *Officer of the Hussars* (2007) et la statue *Rumors of War* (2016). Il s'agit de créations hippiques et épiques représentant des chevaliers noirs. Elles mettent en exergue les retournements (historiques, esthétiques, sociologiques, etc.) effectués par Wiley qui, par l'entremise de son art, insuffle à la diaspora afro-américaine la possibilité d'éventuelles transformations individuelles et sociales. Notre interprétation de ces œuvres cherchera à illustrer de quelle manière elles incarnent la hardiesse de la communauté noire personnifiée par les cavaliers intrépides et courageux que l'artiste

place devant un champ de liberté : celui d'assumer leur subjectivité – et la sienne propre – par le biais d'une relecture éclairée et éclairante de l'héritage artistique.

Appropriation, collage et bricolage : écarts significatifs

Dès son jeune âge et jusqu'à la fin de ses études de deuxième cycle à l'université Yale, Kehinde Wiley a sustenté sa passion pour les arts en dévorant des livres et en fréquentant des institutions muséales largement dominées par des créations plastiques réalisées par des Blancs, celles-là mêmes qui forgent le glossaire des principaux repères artistiques encore aujourd'hui généralement cautionnés. Étant donné que cet inventaire est dénué de références spécifiques aux personnes racisées, l'artiste n'a eu d'autre choix que d'édifier son lexique personnel de formes et de figures à partir de ce trésor fragmentaire et uniformisant dans lequel il puise ses sources d'inspiration pour créer des œuvres régénérées par l'appropriation de toiles ou de sculptures antérieures. En font état, pour ne citer que ces deux cas, le tableau *Judith and Holofernes* (2012), qui rappelle celui de Giovanni Baglione (1566-1643) réalisé en 1608, et la statue *Dying Gaul (Roman 1st Century)*, un bronze de style gréco-romain exposé dans le cadre de l'exposition *An Archeology of Silence* présentée dans le pavillon des États-Unis lors de la Biennale de Venise au printemps 2022.

Les ethnologues françaises Brigitte Derlon et Monique Jeudy-Ballini disent de l'appropriation qu'elle décrit un certain mode de relation : « [e]lle n'existe ou ne se définit que par référence à ce qui l'a précédée originalement, que cette référence soit assumée, revendiquée, volontaire ou au contraire inavouée, cachée, minorée⁸ ». Pour l'écrivain et psychanalyste français Michel Schneider, ce jeu d'influence est pratiquement inévitable en littérature, dans la mesure où on « ne s'affranchit jamais d'axiomes, de conventions, de tournures établies⁹ ». En d'autres termes, la littérature ne peut pas opérer à l'écart de ce « fonds commun » d'écrits. Il en résulte que plusieurs textes, sortes de palimpsestes, en incluent d'autres, parfois même à l'insu de l'auteur qui oublie inconsciemment ses sources. Mais dans le domaine des arts visuels, l'appropriation est plus généralement volontaire. Elle relève d'un processus actif et d'un engagement de la part de l'artiste¹⁰, qui entreprend des opérations pour organiser, convoquer, sélectionner, manier, inventer ou réinventer les entités sémiotiques.

Sous la plume de Jean-Marie Floch¹¹, ce remodelage dérivant des activités productrices de signification est conceptualisé sous le terme de « bricolage », qu'il emprunte au lexique spécifique à l'anthropologie visuelle – celui de Claude Lévi-Strauss en particulier. Il stipule que, « [c]omme toute praxis énonciative, le bricolage implique la convocation

d'un certain nombre de formes déjà constituées dont certaines peuvent être des formes figées¹² ». Autrement dit, le bricolage

est un acte caractéristique de toutes pratiques sémiotiques, dès lors qu'elles sont considérées comme productrices de formes culturelles signifiantes, et inversement, le caractère culturel et signifiant des pratiques nous est donné à comprendre à travers le bricolage qui préside à leur organisation syntagmatique¹³.

À l'instar de Floch, mais pour définir l'activité citationnelle dans le domaine des arts visuels, l'historien de l'art René Payant parle d'un « bris » et d'un « collage », c'est-à-dire d'une *re-création*¹⁴. Partant du principe que le collage, le montage et l'assemblage sont des procédés relevant de l'appropriation, Payant définit la citation visuelle comme une reprise, un déplacement et un réaménagement (formel et thématique) de motifs précédents, lesquels acquièrent un autre potentiel de sens en vertu de leur décontextualisation et de leur réécriture. L'acte de citer ne se réduit donc pas à introduire des éléments étrangers à l'univers artistique. Il consiste à reproduire des modèles issus d'un catalogue préexistant réaménagés et réactualisés au sein de compositions plus actuelles. C'est pourquoi Payant envisage le bricolage comme une pratique dynamique et ouverte qui consiste à refaçonner les signes élaborés par l'histoire de l'art de manière originale et à resémantiser les références artistiques du passé par l'entremise de leur transformation pour en faire des constructions signifiantes inattendues.

Dans le même ordre d'idée, Dominique Berthet propose deux types d'appropriations : l'une qu'elle qualifie de reproductive ou d'imitation, l'autre qu'elle nomme productive ou créative. La seconde consiste en un emprunt accompagné d'une distanciation non fortuite débouchant sur du singulier et de l'innovation¹⁵. Contrairement à la copie¹⁶, la citation visuelle est génératrice de nouvelles formes artistiques résultant des diverses manières de s'arroger un motif, une facture ou un thème antérieurs représentés par le citeur, qui colore subjectivement son œuvre tout en procédant à une réévaluation du patrimoine artistique.

Nous pensons que la démarche citationnelle de Kehinde Wiley doit être qualifiée de productive, car elle met de l'avant le style personnel de l'artiste en même temps qu'elle permute les conventions de la portraiture en figurant des individus qui n'avaient auparavant pas droit à ce privilège, soit des sujets noirs durablement marginalisés, qui plus est peu présents dans les collections muséales et sur les murs des musées – institutions dont les soubassements structurels ont contribué à invisibiliser des groupes racisés dans l'histoire de l'art occidental. L'œuvre de Wiley fait écho au Black Art Movement qui, depuis les années 1960 aux États-Unis, s'efforce « de créer un art critique constitutif d'une identité visuelle noire [... pour] contester le racisme de l'Amérique blanche¹⁷ ».

La *blackness*, qui signifie une appartenance culturelle différente au sein de la société blanche, est au centre des propositions artistiques afro-américaines dès la seconde moitié du ^{xx}^e siècle. Selon Elvan Zabunyan, cette dernière se subsume en trois tendances : la première regroupe les artistes qui se conforment aux critères de l'art et qui expriment leurs réprobations en marge du champ de l'art ; la deuxième rassemble les créateurs qui révèlent leur identité noire par la couleur de l'épiderme des personnages figurés dans leurs œuvres, sans pour autant rejeter le style occidental ; la troisième réunit les artistes qui sont en rupture avec les traditions particulières au monde de l'art occidental, qu'ils substituent aux codes spécifiques des communautés noires¹⁸.

Dans la mesure où Wiley s'efforce de construire une identité visuelle spécifique aux Afro-Américains afin de les rendre visibles, et ce, tout en réitérant le registre figuratif académique auquel il greffe l'« iconographie » typique de la diaspora afro-américaine, il nous semble que son œuvre oscille entre les deux dernières propensions observées par Zabunyan. De fait, l'artiste rabat les préceptes conventionnels de la portraiture à des morphologies noires, mais pour mieux les détourner, à commencer par la norme relative à la « conception positiviste de l'identité¹⁹ » que sous-tend ce thème de figuration et qui fait cruellement défaut aux Afro-Américains. En témoigne la toile *Alexander the Great* (2005) dans laquelle Wiley supplée l'ancien roi de l'Antiquité par un jeune homme noir vêtu d'un manteau arborant fièrement le logo des Padres de San Diego, une équipe de baseball étatsunienne qui n'a jusqu'à ce jour jamais remporté la Série mondiale (*World Series*).

Les étoiles sportives professionnelles figurent parmi les « héros » largement adulés par la communauté afro-américaine. Comme l'écrit Nicolas Martin-Breteau, « les questions touchant au particularisme athlétique des [Noirs] ont souvent été comprises (voire célébrées) dans la communauté africaine-américaine comme un signe positif de distanciation en faveur d'une minorité historiquement asservie²⁰ ». Dans une certaine mesure, cette pratique sociale reconduit le discours relatif à la différence raciale concernant la présumée supériorité cérébrale des « Blancs », opposée aux corps utilitaires des descendants d'esclaves. Or ces vedettes suscitent l'admiration non seulement pour leurs performances athlétiques, elles sont aussi considérées comme des modèles à imiter, notamment pour leur style vestimentaire. Les critères à l'origine de leur immense popularité sont donc a priori distincts et distants de ceux que personnifiaient les membres de l'élite représentés dans l'art classique. Ces derniers se démarquaient surtout en raison de leurs accomplissements intellectuels, politiques ou économiques ; autant de sphères de l'activité sociale dont ont longtemps été exclus les Afro-Américains.

La grande peinture pour célébrer les petites gens

Des images d'individus dont l'existence historique est avérée auraient commencé d'apparaître en Europe au ^{xv}^e siècle. Tzvetan Todorov prétend que ce sont les portraits flamands qui seraient les premiers à attester « la reconnaissance dont jouit le modèle et la dignité dont il est pourvu²¹ ». L'essayiste français souligne qu'« on n'a jamais cessé de représenter les personnages les plus illustres, rois, princes ou papes ; mais à partir du ^{xiv}^e siècle, on produit des portraits doublement individualisés : à la fois en isolant le portrait en tableau séparé, au lieu de l'inclure dans une scène, et en reproduisant les traits individuels du modèle²² ». La restitution fidèle des particularités physiques avait pour dessein d'illustrer le « particulier » au détriment de l'« universel » pour pallier l'insuffisance d'individualisation dans la manière de peindre auparavant dominante. Ce changement amène Todorov à dire que « tout portrait est un éloge. Même s'il ne glorifie pas toujours, le portrait accorde de l'importance au modèle, le fait exister pour lui et pour les autres, ce jour-là et le lendemain, ici et ailleurs²³ ». Le portrait contribuerait ainsi à l'épanouissement de l'individu, en plus d'être un vecteur de manifestation exemplaire de domination, qui concourt à la légitimité des personnes honorées et célébrées. Attendu cette prérogative, on saisit aisément l'ironie qui se profile en filigrane de la toile *Simeon the God Receiver* (2015) (figure 1), inspirée d'une icône du ^{xv}^e siècle. Wiley y peinture Eric Murphy, un jeune homme au corps musclé couvert de tatouages aux connotations plurielles (le nom de son fils, un chapelet, le logo du magazine *Rolling Stone*, etc.). Ceux-ci indiquent un récit de vie, certes ordinaire, mais néanmoins singulier.

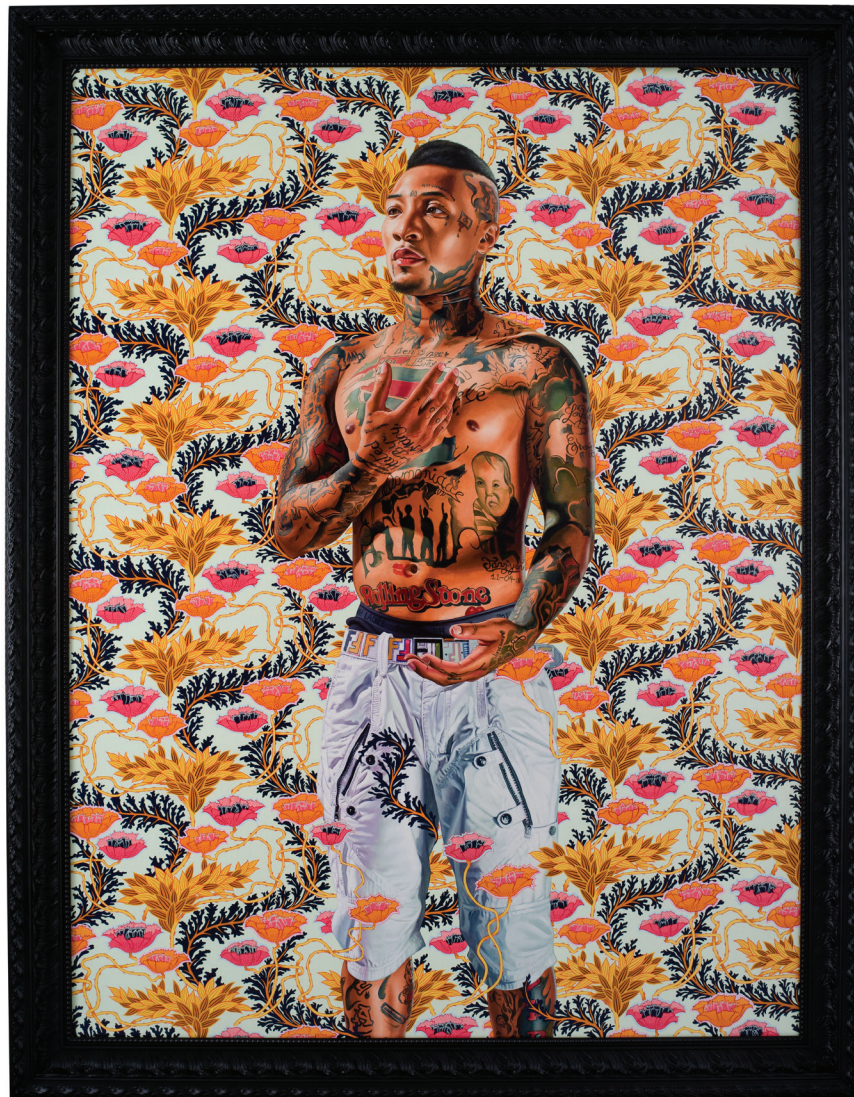


Figure 1. Kehinde Wiley, *Simeon the God Receiver*, 2015, huile sur toile, 212 x 159,7 cm, Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM). Courtoisie du MBAM. Photo : MBAM, Christine Guest.

Rappelons que c'est au ^{xvii}^e siècle que les codifications caractéristiques du genre du portrait ont été instaurées suivant la fondation des premières académies des beaux-arts. Elles se sont ensuite cristallisées de manière durable lors de la création de l'Académie royale de peinture et de sculpture de France (1648). Cette institution est responsable de la mise en place des premières hiérarchisations des genres, ordonnancement qui commandait la noblesse des œuvres, laquelle reposait sur la difficulté technique et l'aristocratie des sujets représentés²⁴. L'avènement de ce canon normatif survient au moment

où la société féodale se dissout peu à peu, laissant progressivement place à la forme sociale bourgeoise qui émane du capitalisme commercial. Symbole de fortune privée et de bon goût, ce système d'ordre des thèmes artistiques est tributaire des appréciations du marché dominé par cette nouvelle société plus riche et autonome financièrement, mais aussi des critères esthétiques prisés par celle-ci.

Dans ce contexte, le thème d'un tableau détermine sa valeur marchande. C'est le cas en Europe aussi bien qu'en Amérique dès le début de la colonisation²⁵. Aux États-Unis en particulier, le portrait en vient à trôner au sommet de la hiérarchie des genres en peinture. Comme l'explique Lloyd Goodrich,

dans l'Amérique coloniale, la peinture était largement dominée par le portrait. Les colonisateurs étaient trop occupés à s'établir dans le nouveau continent, avaient trop peu de temps à consacrer à la santé et aux loisirs, particulièrement en Nouvelle-Angleterre alors dominée par le puritanisme, pour s'intéresser un tant soit peu à l'art classique, historique, aux scènes de genre et aux paysages. [...] Le portrait était le seul type d'art considéré comme étant nécessaire de la part des individus des classes sociales supérieures²⁶.

Usuellement, on dénombre trois finalités sous-jacentes à la portraiture : identifier, raconter, célébrer²⁷. La première concerne la ressemblance vouée à garantir la reconnaissance identitaire sans pour autant se limiter à une duplication d'un sujet constitué, car le portrait exige davantage que la reconnaissance des particularités physiologiques. Il est un mode de symbolisation de la personne qui se met en scène, par l'entremise duquel elle se forge une identité en rapport avec le monde. La convention veut d'ailleurs que le portraitiste glorifie le modèle et certifie que celui-ci appartient aux instances supérieures de la société par le biais d'éléments de décor attestant d'un certain faste. Il doit en outre renforcer cet avantage par la mise en lumière de quelques références exprimant les modalités existentielles du portraituré, parmi elles ses traits de caractère, et ce, pour être en mesure de « révéler la dimension d'un être²⁸ ». Pour y parvenir, le portraitiste doit traduire efficacement la personnalité du modèle. Sa renommée dépend, somme toute, de son habileté à restituer l'apparence du portraituré par la maîtrise des règles de la *mimèsis*.

Au-delà de la réactualisation du « grand » genre dans laquelle il s'inscrit, Wiley met de l'avant son talent en optant pour une facture naturaliste, un style institutionnalisé et érigé en dogme par les académies des beaux-arts (avant d'être battu en brèche au milieu de XIX^e siècle), celui-là même qu'il maîtrise au même titre que les grands maîtres majoritairement blancs auxquels il s'associe. Ce faisant, il intègre non seulement « l'espace ou le discours lui permettant d'accéder à la légitimité et à la pertinence historique²⁹ », mais il se distancie aussi caustiquement des pratiques créatrices minoritaires auxquelles

les Noirs étaient assujettis par le passé. Cependant, à l'inverse de ses devanciers, il ne subordonne pas ses compétences à la glorification de personnalités avantagées. Au contraire, il les met au profit d'un groupe ethnique sous-représenté dans l'histoire de l'art et oblitéré des lieux de légitimation artistique.

Wiley réactualise les codes du genre (poses, attributs, mise en scène, théâtralisation du soi), qui servaient auparavant à conforter l'hégémonie des Blancs appartenant à l'élite sociale. S'il use de ces codes pour représenter des jeunes Afro-Américains appartenant à la « *street culture* », c'est spécifiquement pour accuser les relations asymétriques entre les classes et les races. En joignant narquoisement l'anatomie, l'habillement et la posture typiques des Noirs étatsuniens au langage du corps conventionné dans les portraits antérieurs, l'artiste procède à un changement de paradigme « renversant » qui génère un effet de dislocation : il se joue ainsi de la prérogative de l'élite blanche et rappelle que les beaux-arts ont durablement reconduit les mêmes rapports hiérarchiques que ceux admis dans l'ensemble de la société.

La pratique citationnelle à laquelle Wiley s'affaire n'est donc pas uniquement un outil d'autoréflexion. Elle est un acte de résistance, de rébellion, puisqu'elle lui permet d'effectuer un retournement de perspective concernant les politiques liées au bio-pouvoir à l'origine de la relation dissymétrique entre les Blancs et les Noirs et de signaler la nécessité de discerner et d'inverser la charge symbolique que sous-tend le portrait traditionnel en la rabattant « paradoxalement » sur des personnes cantonnées dans un statut subalterne. En procédant de la sorte, il promeut de nouvelles formes de subjectivité dans lesquelles les personnes noires peuvent se reconnaître et gagner en assurance.

Ex-poser avec l'art du passé : une esthétique de la rencontre

Contrairement aux modèles des tableaux anciens, les individus représentés par Wiley sont d'ordinaires anonymes, exempts d'une personnalité reconnaissable ou d'un parcours de vie méritoire³⁰. De son propre aveu, Wiley dit réaliser des anti-portraits³¹ puisque les sujets choisis ne le sont pas corrélativement à leur rang social, à leurs fonctions ou à leurs actions dignes d'être célébrées et transmises pour les générations ultérieures, hormis les quelques personnalités de renom qui lui ont commandé des tableaux (tels Michael Jackson et Barack Obama). Wiley choisit ses sujets au hasard de ses déambulations dans la rue (ce qu'il nomme le « *street casting* ») ou dans des endroits publics tels des centres commerciaux. Il convie ainsi des personnes *lambda* à poser. L'idée générale derrière cette démarche est à la fois d'ouvrir l'art aux simples citoyens croisés à la faveur

de circonstances fortuites et de créer une interaction, une interactivité avec le public pour rapprocher l'art de la vie de tous les jours.

Recevant les volontaires dans son atelier, Wiley met à leur disposition des ouvrages d'histoire de l'art afin qu'ils y sélectionnent un tableau qu'ils désirent incarner. La latitude qu'il leur offre quant au choix des œuvres est toutefois retorse, puisque durant le temps passé à feuilleter les livres ses invités sont tacitement amenés à remarquer la carence d'individus à la peau noire dans le legs artistique.

Pour l'artiste, l'opération consistant à métamorphoser de jeunes Noirs en dignitaires n'est pas seulement motivée par le désir de les transformer en beaux « objets ». Elle a pour but de démontrer, premièrement, que ceux-ci sont déjà chosifiés dans la culture visuelle, en ce sens où les personnes noires sont régulièrement représentées comme des « choses » dans les tableaux classiques des maîtres européens. Deuxièmement, elle vise à les extraire de leurs conditions de visibilité usuelle et à déconstruire la perception biaisée de leurs modes d'existence véhiculés par l'image. Ceci dit, on peut avancer l'idée que Wiley médite plus amplement sur les formes de vie, à savoir les attitudes et les expressions symboliques qui « disent et déterminent le sens de la vie que nous menons et des conduites que nous adoptons³² », lesquelles influent sur nos attitudes, nos positions d'énonciation et notre jugement, spécialement celui que nous portons envers les autres.

C'est le constat auquel est parvenu Wiley en 2006, quand, au hasard de ses pérégrinations dans un quartier de la ville de New York, il a trouvé un avis de recherche sur lequel figurait la photographie d'identité judiciaire (« *mugshot* ») d'un jeune brigand à la carnation foncée. Quoique dépersonnalisé³³, le cliché lui a semblé tout à fait parlant parce qu'il synthétisait nombre de préjugés relatifs à la criminalité des jeunes (hommes) noirs. Wiley a alors décidé de portraiturer cet individu. Au même moment, il s'est engagé dans un chemin de traverse qui allait singulariser sa pratique : figurer élégamment les visages des individus de peau brune, honorer ces personnes méconnues, les débarrasser des conceptions prohibitives dont elles sont chargées pour ainsi les transformer en sujets exceptionnels. En héroïsant ces êtres issus de la classe populaire et régulièrement victimes de discriminations, l'artiste a inauguré dans le même temps un autre geste, qui allait aussi devenir un pilier de son œuvre : celui qui consiste à bouleverser la hiérarchie instituée entre les modes majeur et mineur.

Ségréger ou entrelacer ?

Pour le philosophe et historien de l'art Georges Roque, « les modes majeur et mineur font appel à des catégories cognitives qui structurent leur fonction hiérarchique³⁴ ». Roque soutient que cette classification prendrait sa source dans la métaphore biologique de l'incarnation des traits : l'art majeur serait celui qui aurait « grandi » et atteint sa maturité, alors que le mineur en serait encore à un stade immature. Cette façon de comprendre les genres et les arts en général trouverait au demeurant son équivalence dans les hiérarchies sociales (rang élevé et statut inférieur).

Pour sa part, le critique d'art Guy Scarpetta prétend qu'il n'existe pas de distinction nette ni d'affrontement entre le majeur et le mineur. Il s'agirait davantage de deux registres sociologiques qui s'entremêlent, qui s'interpellent l'un et l'autre, qui assument leur « impureté » l'un *dans* l'autre et qui transgressent réciproquement ce classement pour le bafouer. En d'autres termes, le majeur et le mineur se répondraient mutuellement comme opérateurs de sens. D'après Scarpetta, il faudrait porter attention à la transition de l'un à l'autre, en insistant notamment sur le traitement du majeur au sein même du mode mineur (et vice versa), et ce, pour cerner les fondements (reniement, minorisation, confrontation, profanation, etc.) et ensuite avoir la possibilité d'évaluer l'inégalité des valeurs culturelles.

En amalgamant les Noirs appartenant à la culture de rue aux notables Blancs qui peuplent les tableaux anciens, Wiley montre que ni la subordination du mineur au majeur ni une quelconque exclusion du mineur ne vont de soi. Il rompt ainsi avec les schèmes esthétiques à l'origine des catégories conventionnées. En aplanissant les distinctions bâties sur les rapports de classes et la distinction entre les communautés ethniques, il se moque de ces classifications arbitraires et reconsidère les relations de pouvoir en privilégiant des formes d'échanges déhiérarchisées. Les intitulés de ses portraits ne contiennent pas le nom des modèles contemporains ayant posé dans son atelier, mais bien celui des personnalités représentées dans les toiles citées. De plus, l'artiste suspend les marques narratives relatives au récit de vie des modèles noirs en retirant tous les éléments de décor figurés dans les œuvres sources pour rendre silencieux leur récit de vie. En supprimant ainsi les mentions liées à l'identité réelle de ses modèles afro-américains à la faveur de celle des personnes imaginées dans les œuvres originales, l'artiste concentre les perceptions sur la valeur indicielle des personnes de peau brune ; elles deviennent ainsi virtuellement substituables. L'intérêt est alors redirigé vers leurs accessoires vestimentaires. En procédant de la sorte, l'artiste met en lumière un état de fait atemporel : le matérialisme et la richesse ostentatoire sont une constante dans l'histoire du portrait occidentale.

Marque de soi ou image de marque?

Ouvertement inspiré par la conception de l'artiste pop Andy Warhol à propos de la construction de l'individu semblable à une marque de commerce, le « *self-fashioning* » mis de l'avant dans les œuvres de Wiley est loin d'être secondaire. Les attributs d'apparat (bottes Timberland, chaînes, bracelets de sport, bandeaux de tête, dreadlocks, etc.) dont sont pourvus les modèles de l'artiste évoquent les excès de tape-à-l'œil associés à la culture de rue³⁵. À cet égard, Wiley semble osciller entre une critique de l'économie politique et un aveu de fascination face au luxe qu'affectionne la communauté hip-hop. Son interrogation se conjugue à une réflexion sur la vanité des apparences et la grandiloquence des signes de la domination masculine en Occident.

Les objets d'apparat dont sont affublés les sujets de Wiley sont la marque d'une soumission de l'individu aux normes de sa communauté. Cette appartenance communautaire ostentatoire fait du sujet un acteur au sens sémiotique, en ce sens où il est pétri par des valeurs codifiées et partagées. En tant que médiateur de sociabilité, le décorum montre que la « [...] négociation avec un groupe ou une classe sociale donnée [...] suppose à la fois la compréhension de sa forme de vie et une réflexivité par laquelle l'individu envisage sa place dans le collectif³⁶ ». Cela n'est pas sans rappeler le concept d'agencement collectif d'énonciation formulé par Deleuze et Guattari, qui soutiennent que le sujet n'est pas un être isolé³⁷. Il prend part à une structure sociale à l'intérieur de laquelle il interfère avec un milieu et un groupe qui créent en symbiose un « collectif » de signifiants en évolution constante. Observés sous cette lumière, les objets d'apparat représentés sont des isotopies communautaires révélant la situation d'une personne dans un groupe social et la part qu'elle occupe dans le « faire commun ». Cet état de fait s'éclaire lorsqu'il est examiné sous la loupe du concept de subjectivation défini par Michel Foucault.

Subjectivation de l'être

Si la singularité des personnes s'exprime par le biais de leur extériorisation exposée, elle présuppose néanmoins la reconnaissance d'une intériorité, une entrée en soi impérative pour s'accepter comme un « je » équivalent à un « moi ». Cette thèse est l'épicentre du concept de subjectivation développé par Michel Foucault dans son cours *L'herméneutique du sujet* présenté au Collège de France en 1981-1982. Le philosophe se penche à ce moment sur les techniques de subjectivation pour comprendre de quelle façon l'être humain, dans la culture occidentale, se transforme en sujet. Il étudie le rapport

qu'entretient la personne face à elle-même, sa propre représentation dans son rapport aux autres, mais aussi, et surtout, comment elle s'auto-investigue. Cette interrogation est à la base de l'« esthétique de l'existence ». Foucault suggère que pour apprendre à se gouverner soi-même, l'individu entreprend une sorte de retour psychique rétrospectif continu sur ses faits, gestes, pensées, etc. Il travaille *en* lui-même *pour* lui-même afin d'assurer sa propre liberté. Concernée par la constitution de son être-sujet, la personne s'éloigne, voire résiste de ce fait au pouvoir des hégémonies sociales, selon Foucault.

Cette idée d'affranchissement née d'une prise de distance face aux formations hégémoniques peut être vue comme la pierre angulaire des œuvres de Wiley. Elles encouragent les jeunes Afro-Américains à se concentrer sur eux-mêmes, à effectuer une lecture de soi qui les conduit à reconnaître qu'ils sont non seulement importants, mais qu'ils méritent d'exister et d'être figurés par la peinture. Les arrière-fonds sur lesquels se profilent les individus racisés sont exemptés de scène prédicative : cette suppression est stratégique en ce qu'elle accroît l'intensivité des personnes figurées sur lesquelles se canalise l'attention du récepteur appelé à observer (et à considérer) des êtres jusque-là imperceptibles dans l'histoire de l'art. Pour augmenter encore leur effet de présence, Wiley privilégie des toiles de grand format de manière à ce que les modèles soient représentés à échelle humaine. La taille du subjectile vient ainsi renforcer l'effet de projection ; elle prédispose à l'empathie et amplifie la prestance des figures prototypiques d'individus appartenant à la communauté noire.

Regards croisés pour s'affranchir

L'imposant (274,8 x 267,8 x 3,7 cm) tableau *Officer of the Hussars* (2007), qui cite l'œuvre *Officier de Chasseurs à cheval de la Garde impériale, chargeant* (1812) du peintre français Théodore Géricault (1791-1824), est un exemple patent du type de réécriture valorisant la culture afro-américaine à laquelle se consacre Wiley (figure 2). La toile de Géricault figure un cheval cabré monté par un officier donnant le signal de la charge à ses troupes armées impliquées dans une bataille menée dans le cadre des épopées napoléoniennes. Ce geste théâtral prend place dans un décor esseulé montrant à voir les vestiges fumants de rivalités passées. Usant d'un savant dosage de couleurs claires et de teintes plus sombres, Géricault dramatise le paysage devant lequel se détache le militaire qui, professionnel, calme et doté de l'ardeur typique du gradé présageant la défaite, reste de glace devant les péripéties fatales à venir, stoïcisme qui le métamorphose en un être héroïque.



Figure 2. Kehinde Wiley, *Officer of the Hussars*, 2007, huile sur toile, 278,8 x 267,8 cm, Detroit Institute of Art. Courtoisie du Detroit Institute of Art.

C'est cette idée de courage que récupère Wiley dans sa toile, non pas pour glorifier un individu qui se serait démarqué en raison de ses bravoures militaires, mais pour mettre en exergue l'intrépidité d'un valeureux cavalier afro-américain qui, comme tous les membres de la diaspora, doit résister au jour le jour aux assauts dont il est victime pour assurer sa propre « survie ». Wiley a presque entièrement supprimé le champ de bataille visible dans le tableau source, à l'exception de quelques formes à peine profilées de couleur brune rappelant les bancs de fumée. Il lui a substitué une teinte rouge répartie dans la portion supérieure de la toile. Un seul motif évoquant le contexte de guerre illustré dans l'œuvre de Géricault est conservé par Wiley : le canon sur roues. Loin d'être accessoire, l'engin explosif remémore que le combat, non plus pour l'Empire, mais pour soi, est à la veille d'arriver à son terme. L'homme noir représenté dans l'œuvre de Wiley n'est pas attaqué de toutes parts. Il paraît confiant, comme s'il se sentait à sa place. En fait, son regard dirigé vers le récepteur qu'il observe « de haut », position de domination

qui fait de lui un modèle à suivre pour les personnes racisées implicitement exhortées à s'élever dans la société. Ce retournement de situation occasionne un renversement sémantique significatif, dans la mesure où, inversement au tableau du maître français, ce n'est plus une défaite qui se dessine à l'horizon dans la toile de Kehinde Wiley, mais une victoire.

Wiley reconduit cette présomption positive en 2015 dans sa première sculpture publique, *Rumors of War*, par l'entremise de laquelle il revisite les monuments commémoratifs racontant l'histoire « chevaleresque » de la société américaine. L'œuvre est d'abord présentée en plein cœur de Times Square, à New York, en 2016. Aujourd'hui établie devant le bâtiment de son commanditaire, le Virginia Museum of Fines Arts, à Richmond, et sise aux abords de la Monument Avenue, elle se positionne auprès – ou vis-à-vis – des nombreuses personnalités historiques qui bordent cette artère ponctuée principalement de statues célébrant des commandants confédérés du Sud durant la guerre de Sécession. La sculpture de Wiley est une réinterprétation du bronze donnant à voir le général de cavalerie dans l'armée des États confédérés originaire de Virginie, James Ewell Brown (1833-1864)³⁸.

Bien qu'il ait conservé la configuration globale de la statue citée, Wiley a substitué le « héros » blanc de la guerre civile par un cavalier afro-américain portant dreadlocks, souliers de sport Nike et jeans déchirés, et posant en majesté. Cette permutation des rôles, couplée au gigantisme du socle – inversement proportionnel à la présence des Noirs dans le récit historique –, donnent au jeune homme représenté une visibilité pour le moins inhabituelle. Il impressionne par son maintien et sa vigueur, comme l'illustre la contorsion énergique de son torse dirigé vers la gauche (le passé), en rappel de ce peuple oublié, et sur les épaules duquel s'est pourtant édifiée la société américaine. En revanche, le personnage est bien ancré en selle sur sa fougueuse monture qui, elle, se propulse vers la droite, c'est-à-dire vers le futur. Sis dans cet entre-deux, l'homme paraît à la croisée des chemins, ballotant entre un avant qui ne peut être oublié et un avenir à conquérir. Et c'est là que le titre de l'œuvre prend tout son sens.

Rumors of War est en effet inspiré d'un passage de l'Évangile selon saint Matthieu (chapitre 24, verset 6) dans lequel on peut lire : « Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerres : gardez-vous d'être troublés, car il faut que ces choses arrivent. Mais ce ne sera pas encore la fin. » La révolte qui se profile est celle du changement. Le protagoniste de la sculpture figure le combat continu mené par la jeunesse afro-américaine. Il s'apprête à prendre les rênes de sa destinée en réécrivant – comme l'artiste grâce à son art – un pan de l'histoire des États-Unis, qu'il désire plus complète et inclusive au bénéfice des prochaines générations. Wiley semble dire à la jeunesse que son haut fait

d'armes sera celui de se libérer des injustices historiques en assumant un leadership robuste.

L'identité comme un trait d'union

Au terme de ce survol de la production de Kehinde Wiley, nous sommes maintenant mieux outillés pour apprécier la manière dont son discours métalinguistique se déploie au moyen des multiples détournements qu'il accomplit, à commencer par celui du système des beaux-arts. S'il prend les normes (médiumniques, stylistiques, thématiques, du majeur et du mineur) comme grille paradigmatique, il les transgresse les unes après les autres. En effet, s'il choisit la peinture et la sculpture, deux médiums majeurs réservés aux sujets nobles, c'est pour revendiquer un statut équivalent à ceux de ses prédécesseurs blancs, mais aussi pour narguer cette pompe en privilégiant la culture populaire. S'il adopte une facture classique de type naturaliste pour garantir la vraisemblance prisee par le passé, c'est pour représenter des êtres autrefois caricaturés. Et s'il s'approprie les codes du portrait conventionnel imposés par les usages européens pour les appliquer de manière inattendue à des sujets racisés historiquement marginaux dans l'histoire de l'art, c'est pour analyser et (ré)équilibrer les rapports historiques de classes et de races et, du même coup, rendre caducs les rapports hiérarchisés admis dans l'ensemble de la société et qui sont reconduits dans les arts visuels.

Wiley n'est certes pas dupe quant aux rapports sociaux de race, qui « continuent à marquer l'expérience, à restreindre la mobilité sociale, à configurer la subjectivité³⁹ », et son approche n'est pas fondée sur une épistémologie de la séparation. Au contraire, en enchevêtrant les identités, il atteste que le dialogue est une force civilisatrice, qu'il est juste de penser les individus dans leur pluralité, qu'il faut revoir la genèse des inclusions et des exclusions sociales et démontrer que la culture est un jalon de l'engagement social. L'univers artistique de Wiley s'érige sur cette conception voulant que « toutes communautés humaines se [construisent] et se [recomposent] pour une large part à travers des transferts, des emprunts, des imitations, des influences⁴⁰ ». C'est de cette façon que l'artiste résiste à l'hégémonie culturelle, qu'il édulcore en « bris-collant » les codes appartenant à l'histoire de l'art occidentale à ceux spécifiques de la culture de rue afro-américaine. Au lieu de cultiver les clivages, il métamorphose la jeune génération qu'il représente dans son œuvre en signes précurseurs d'une relation nouvelle entre les peuples fondée sur l'égalité humaine. Il n'est pas surprenant que les notions de mélanges, de rencontres, de particularismes forment la trame de fond de sa pratique créatrice. Bien qu'articulée sur la base d'un héritage artistique, celle-ci contribue à l'édification de la

société multiraciale de demain. En choisissant le portrait comme thématique centrale de sa production, en représentant un métissage culturel qui repose principalement sur la subjectivité des Afro-Américains, et comme l'a attesté le concept foucauldien de subjectivation, Wiley montre qu'il estime ses sujets capables de s'inventer eux-mêmes pour s'émanciper.

Bibliographie

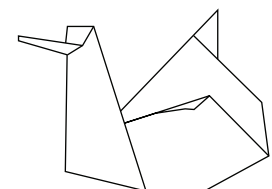
- ARAEEN, Rasheed, « Art et société postcoloniale », dans C. Macel (dir.), *L'art à l'ère de la globalisation. Modernité et décentrement*, Paris, Éd. du Centre Pompidou, 2022, p. 142-154.
- BELTING, Hans, *L'histoire de l'art est-elle finie?*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1997.
- BERTHET, Dominique, *L'incertitude de la création. Intention, réalisation, réception*, Pointe-à-Pitre, Presses universitaires des Antilles, 2021.
- BEYAERT-GESLIN, Anne, *Sémiotique du portrait. De Dibutade au selfie*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2017.
- BIDET, Alexandra & Marielle MACÉ, « S'individuer, s'émanciper, risquer un style (autour de Simondon) », *Revue du MAUSS*, no 38, 2011, p. 397-412.
- BOUM MAKE, Jennifer, « Décryptage de l'exposition "Le Modèle Noir" au Musée d'Orsay, ou interroger l'évitement du passé colonial français par le biais de l'anonymat des corps noirs », *Francosphères*, vol. 10, no 1, 2021, p. 27-42.
- CERVULLE, Maxime, « La conscience dominante. Rapports sociaux de races et de subjectivation », *Cahiers du Genre*, no 53, 2012, p. 37-54.
- CHOI, Connie H., « Kehinde Wiley: The Artist and Interpretation », dans E. Tsai (dir.), *Kehinde Wiley: A New Republic*, catalogue d'exposition, Brooklyn, Brooklyn Museum & Munich, DelMonico Books/Prestel, 2015, p. 202-233.
- DELEUZE, Gilles & Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie*, 1, Paris, Minuit, 1972.
- DERLON, Brigitte & Monique JEUDY-BALLINI, « Introduction. Arts et appropriations transculturelles », *Cahiers d'anthropologie sociale*, no 12, 2015, p. 9-23.
- FLOCH, Jean-Marie, « Du design ou l'esprit du "bricolage" », *Identités visuelles*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 1-11.
- FONTANILLE, Jacques, *Formes de vie*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015.
- , « Pratiques et cultures : tradition, innovation et bricolage », *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 293-299.

- GOODRICH, Lloyd, « The Painting of American History: 1755-1900 », *American Quaterly*, vol. 3, no 4, hiver 1951, p. 283-294.
- GOUNIN, Yves, « Que faire des *postcolonial studies*? », *Revue internationale et stratégique*, no 71, 2008, p. 145-149.
- HEINICH, Nathalie, *Être artiste. Les transformations du statut des peintres et des sculpteurs*, Paris, Éditions Klincksieck, 2005.
- MARTIN-BRETEAU, Nicolas, « Sport, race, et politique : *Taboo* et la réception du discours sur les aptitudes athlétiques des races aux États-Unis », *Le Mouvement social*, no 242, 2013, p. 131-147.
- MURRAY, Dereck Conrad, « Kehinde Wiley. Splendid Bodies », *NKA. Journal of African Art*, no 21, 2007, p. 90-101.
- NANCY, Jean-Luc, *Le regard du portrait*, Paris, Galilée, 2001.
- PAYANT, René, « Bricolage pictural. L'art à propos de l'art », *Vedute. Pièces détachées sur l'art 1976-1987*, Laval, Trois, 1987, p. 51-74.
- ROQUE, Georges, « Introduction », dans G. Roque (dir.), *Majeur ou mineur? Les hiérarchies en art*, Paris, Jacqueline Chambon, 2000, p. 7-25.
- RUYMBEKE, Bertrand van, « Le Sud et la guerre civile américaine : le piège de la sécession », *Hispana Nova*, no 13, 2015, p. 188-200.
- SAMSON, Hélène, « Le portrait et la médiation de l'identité », *Visio*, vol. 5, no 4, 2001, p. 33-40.
- SCARPETTA, Guy, « Majeur et mineur », *L'impureté*, Paris, Bernard Grasset, 1985, p. 76-88.
- SCHNEIDER, Michel, *Voleur de mots*, Paris, Gallimard, 1985.
- TODOROV, Tzvetan, *Éloge de l'individu. Essai sur la peinture flamande de la Renaissance*, Paris, Adam Biro, 2000.
- ZABUNYAN, Elvan, *Black Is A Color – Une histoire de l'art africain-américain contemporain*, Paris, Presses du réel, 2004.

Notes

- 1 Wiley rend hommage à cet artiste dans le Portrait of Yinka Shonibare, Reynard the Fox qu'il peint en 2017.
- 2 L'artiste revêt les personnages qui peuplent ses œuvres de costumes confectionnés dans du batik, une matière textile qui réfère à tout un pan de l'histoire de la Grande-Bretagne relative à la colonisation du continent africain durant le XVIII^e siècle.
- 3 Kehinde Wiley est natif de Los Angeles, en Californie, et aujourd'hui domicilié à New York.
- 4 Par extension, des ponts peuvent être édifiés entre sa pratique et le postcolonialisme, un courant théorique et politique qui renvoie à des objets-traces évoquant des expériences plurielles occasionnées par la domination coloniale. Cependant, au lieu de rappeler que les empires coloniaux appartiennent à une période antérieure, le discours de Wiley, tout en reconnaissant l'existence incontestable de phénomènes d'oppression qu'il est juste de condamner, s'ancre dans « un projet de dépassement par la critique de ce qui survit aujourd'hui de ce passé dans les manières de voir et les discours qui les expriment ». Y. GOUNIN, « Que faire des *postcolonial studies*? », *Revue internationale et stratégique*, no 71, 2008, p. 146.
- 5 A. BEYAERT-GESLIN, *Sémiotique du portrait. De Dibutade au selfie*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2017, p. 14.
- 6 *Ibid.*, p. 188.
- 7 H. BELTING, *L'histoire de l'art est-elle finie?*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1997, p. 171.
- 8 B. DERLON & M. JEUDY-BALLINI, « Introduction. Arts et appropriations transculturelles », *Cahiers d'anthropologie sociale*, no 12, 2015, p. 21.
- 9 M. SCHNEIDER, *Voleur de mots*, Paris, Gallimard, 1985, p. 33.
- 10 D. BERTHET, *L'incertitude de la création. Intention, réalisation, réception*, Pointe-à-Pitre, Presses universitaires des Antilles, 2021.
- 11 J.-M. FLOCH, « Du design au "bricolage" », *Identités visuelles*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 1-11.
- 12 *Ibid.*, p. 6.
- 13 J. FONTANILLE, « Pratiques et cultures : tradition, innovation et bricolage », *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2008, p. 294.
- 14 R. PAYANT, « Bricolage pictural. L'art à propos de l'art », *Vedute. Pièces détachées sur l'art 1976-1987*, Laval, Trois, 1987, p. 51-74.
- 15 D. BERTHET, *L'incertitude de la création*, op. cit., 3^e partie : « L'appropriation artistique », p. 103-142.
- 16 L'imitation *fidèle* des chefs-d'œuvre du passé devient la base de la pratique et de l'enseignement des arts jusqu'au XVIII^e siècle.
- 17 E. ZABUNYAN, *Black is a Color. Une histoire de l'art africain-américain contemporain*, Paris, Presses du réel, 2004, p. 81.
- 18 *Ibid.*, p. 14.
- 19 H. SAMSON, « Le portrait et la médiation de l'identité », *Visio*, vol. 5, no 4, 2001, p. 33.
- 20 N. MARTIN-BRETEAU, « Sport, race et politique : Taboo et la réception du discours sur les aptitudes athlétiques des races aux États-Unis », *Le Mouvement social*, no 242, 2013, p. 141.
- 21 T. TODOROV, *Éloge de l'individu. Essai sur la peinture flamande de la Renaissance*, Paris, Adam Biro, 2000, p. 137.
- 22 *Ibid.*, p. 101.
- 23 *Ibid.*, p. 25-26.

- 24 Avec la peinture d'histoire et le paysage, le portrait figurait parmi les genres majeurs ; les genres mineurs étant la scène de genre et la nature morte.
- 25 N. HEINICH, *Être artiste. Les transformations du statut des peintres et des sculpteurs*, Paris, Klincksieck, 2005.
- 26 L. GOODRICH, « The Painting of American History: 1755-1900 », *American Quarterly*, vol. 3, no 4, 1951, p. 284, trad. libre : « In colonial America an overwhelming proportion of painting was portraiture. The colonials were too busy settling the new continent, with too little margin of wealth and leisure, and at least in New England too restricted by Puritanism, to support religious or classical art, history, genre, or landscape. [...] Portraiture was the only kind of art which private individuals of wealth and social position considered necessary. »
- 27 J.-L. NANCY, *Le regard du portrait*, Paris, Galilée, 2001.
- 28 A. BIDET & M. MACÉ, « S'individuer, s'émanciper, risquer un style (autour de Simondon) », *Revue du MAUSS*, no 38, 2011, p. 403.
- 29 R. ARAEEN, « Art et société postcoloniale », dans C. Macel (dir.), *L'art à l'ère de la globalisation. Modernité et décentrement*, Paris, Éd. du Centre Pompidou, 2022, p. 142.
- 30 À propos de cette volonté d'atténuer l'invisibilité historique des Noirs, le Musée d'Orsay a présenté, entre le 26 mars et le 21 juillet 2019, une exposition intitulée *Le Modèle noir de Géricault à Matisse*. L'ambition des commissaires français était de redonner vie à des existences passées sous le silence pour atténuer la zone de silence historique. Vantée par certains critiques, l'exposition en a laissé d'autres sur leur faim, notamment en raison de la stratégie de neutralisation des termes racisants et de nomination des individus noirs adoptée au nom d'un discours universalisant ; cette option ayant contribué à évincer l'examen des circonstances historiques et socio-culturelles qui ont permis la production de l'anonymat des personnes racisées et à lisser la pratique critique réflexive à propos du passé colonial français. J. BOUM MAKE, « Décryptage de l'exposition "Le Modèle Noir" au Musée d'Orsay, ou interroger l'évitement du passé colonial français par le biais de l'anonymat des corps noirs », *Francosphères*, vol. 10, no 1, 2021, p. 27-42.
- 31 C. H. CHOI, « Kehinde Wiley: The Artist and Interpretation », dans E. Tsai (dir.), *Kehinde Wiley: A New Republic*, catalogue d'exposition, Brooklyn, Brooklyn Museum & Munich, DelMonico Books/Prestel, 2015, p. 24.
- 32 J. FONTANILLE, *Formes de vie*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015, p. 7.
- 33 L'artiste s'est d'ailleurs inspiré de la série *Most Wanted Men* (1964) d'Andy Warhol, qui faisait déjà un clin d'œil à ces images dépersonnalisées de criminels.
- 34 G. ROQUE, « Introduction » dans G. Roque (dir.), *Majeur ou mineur? Les hiérarchies en art*, Paris, Jacqueline Chambon, 2000, p. 9.
- 35 D. C. MURRAY, « Kehinde Wiley. Splendid Bodies », *NKA. Journal of African Art*, no 21, 2007, p. 92.
- 36 A. BEYAERT-GESLIN, *Sémiotique du portrait*, op. cit., p. 157.
- 37 Voir G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie*, 1, Paris, Minuit, 1972.
- 38 Le Sud était alors non seulement riche, fortune largement investie dans les esclaves, mais possédait une tradition militaire prestigieuse, entre autres dans la cavalerie. Voir B. van RUYMBEKE, « Le Sud et la guerre civile américaine : le piège de la sécession », *Hispana Nova*, no 13, 2015, p. 188-200.
- 39 M. CERVULLE, « La conscience dominante. Rapports sociaux de race et de subjectivation », *Cahiers du Genre*, no 53, 2012, p. 38.
- 40 B. DERLON & M. JEUDY-BALLINI, « Introduction. Arts et appropriations transculturelles », loc. cit., p. 9.





De la critique théorique à la critique de la société : penser le concept de réification chez Gilles Deleuze et Félix Guattari

Fabien Richert

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100684ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100684ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richert, F. (2022). De la critique théorique à la critique de la société : penser le concept de réification chez Gilles Deleuze et Félix Guattari. *Cygne noir*, (10), 107–136. <https://doi.org/10.7202/1100684ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, j'examine les points de rencontre possibles entre l'oeuvre de Deleuze et Guattari et la théorie critique de l'École de Francfort afin d'établir leur complémentarité. L'hypothèse que je défends est que c'est à partir d'un concept phare de la théorie critique, la réification, qu'il est possible d'opérer un rapprochement productif entre les penseurs de l'École de Francfort et Deleuze et Guattari. Dans la première partie, le concept de réification et le rôle que celui-ci a joué dans la pensée critique allemande sont présentés (Marx, Lukács, Adorno). Cet exercice doit permettre de mesurer la pertinence du concept de réification pour établir une double critique : critique théorique et critique de la société. Dans la seconde partie, je montre comment cette double critique traverse la pensée deleuzo-guattarienne.

© Fabien Richert, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DE LA CRITIQUE THÉORIQUE À LA CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ : PENSER LE CONCEPT DE RÉIFICATION CHEZ GILLES DELEUZE ET FÉLIX GUATTARI

Le projet philosophique commun de Gilles Deleuze et de Félix Guattari n'a été jusqu'à présent que très peu confronté aux écrits, concepts et analyses des penseurs de l'École de Francfort ayant participé à l'élaboration des traits généraux d'une « théorie critique » de la société¹. Si Axel Honneth, qui représente actuellement la troisième génération des penseurs de l'École de Francfort, s'est penché sur l'œuvre de Michel Foucault pour évaluer la portée de sa critique de la société par rapport aux travaux d'Adorno et de Horkheimer², force est de constater que l'œuvre philosophique de Gilles Deleuze et Félix Guattari n'a pas, jusqu'à présent, bénéficié du même intérêt.

En tant que figures marquantes du poststructuralisme, Deleuze et Guattari constituent un cas d'école et ont été abondamment cités pour l'ambivalence de certaines de leurs thèses, et ce, dès leur premier ouvrage commun, *L'Anti-Œdipe*³ : éloge de la figure du schizophrène, apologie du nomade, promotion d'une jouissance effrénée, là où Deleuze et Guattari insistaient plutôt sur une remise en marche du désir, non pas anarchique, mais en connexion à un dehors toujours en train de se produire. Les concepts successifs de *nomade*, *rhizome*, *minorité*, *machine de guerre*⁴ ont contribué à sophistiquer l'argumentaire, au risque de lui donner une allure ésotérique, quitte à développer une critique sociale jugée hors-sol et vaporeuse⁵. Il faut dire que la grande plasticité et la diversité des concepts deleuzo-guattariens reflétaient en un certain sens le caractère « fluide » de la modernité tardive. C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles leurs analyses ont considérablement influencé les sciences humaines américaines à partir des années 1970 et participé au développement des études culturelles⁶. On peut notamment citer les travaux d'Antonio Negri et Michael Hardt⁷, largement inspirés par les thèses deleuzo-guattariennes et dans lesquels on trouve une critique politique et sociale du monde postmoderne. Le virage amorcé par ces auteurs a ouvert la voie à d'autres penseurs tels que Gary Genosko⁸, Franco Berardi⁹ ou encore Maurizio Lazzarato¹⁰, qui mènent actuellement une réflexion sur l'influence des nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) sur la subjectivité individuelle et collective. Bien qu'œuvrant activement dans le domaine de la critique sociale, ces chercheurs influencés par la pensée deleuzo-guattarienne affichent néanmoins une certaine distance théorique et méthodologique avec une autre grande tradition de la pensée critique développée à l'institut de l'École de Francfort à partir des années 1930.

Des tentatives de rapprochement ont tout de même été menées par certains chercheurs qui ont proposé d'analyser la dialectique négative de Theodor Adorno à la lumière du concept deleuzien de *différence*¹¹ ou encore de prolonger la théorie de la communication de Jürgen Habermas par la pragmatique plus spécifiquement deleuzo-guattarienne¹². En revanche, la question de savoir s'il est possible d'établir des points de rencontre plus spécifiques entre la pensée deleuzo-guattarienne et la théorie critique de l'École de Francfort demeure ouverte. *A priori*, un tel rapprochement ne va effectivement pas de soi. Sur le plan conceptuel, par exemple, les premiers théoriciens de l'École de Francfort tels que Max Horkheimer, Theodor Adorno ou Herbert Marcuse ont multiplié travaux et analyses portant sur les phénomènes de *réification*, de *fétichisme de la marchandise* et d'*industrie culturelle*¹³, poussés à intensifier leurs effets dans un monde voué à être *totalelement administré*¹⁴ et capable de programmer tous les aspects d'une existence appauvrie et *unidimensionnelle*¹⁵. À l'analyse de ces phénomènes s'articule une compréhension dialectique, historique et matérialiste de la totalité sociale. Cette approche, marquée notamment par la pensée de Hegel et de Marx, est animée par une réflexion sur les conditions suivant lesquelles l'émancipation humaine serait possible. Chez Deleuze et Guattari, la référence à la critique de l'économie politique marxienne et à la conception hégélienne de l'histoire n'est plus aussi explicite et les concepts désormais célèbres d'*agencement*, de *rhizome*, de *déterritorialisation* et de *minorité* ne se rapportent non plus à la totalité, mais à la multiplicité, au risque d'un abandon d'une critique de fond des principales formes de médiation sociale qui déterminent toujours en dernière instance les conditions d'existence individuelles et collectives.

Ces perspectives, pour autant concurrentes qu'elles soient, n'en sont pas moins incompatibles ni même irréconciliables. En effet, de nombreux liens trouvent à s'établir : profonde influence de l'œuvre de Karl Marx et de Sigmund Freud, critique du positivisme, du mode de production capitaliste ou encore de l'industrie culturelle. Cet article propose de déterminer les points de rencontre possibles entre l'œuvre de Deleuze et Guattari et la théorie critique de l'École de Francfort afin d'établir leur complémentarité. Plus précisément, je souhaite montrer que c'est à partir d'un concept phare de la théorie critique qu'il est possible de faire collaborer les penseurs de l'École de Francfort avec Deleuze et Guattari, à savoir le concept de *réification*. Ce concept marxiste développé notamment par Georg Lukács joue un rôle central dans la critique de la modernité capitaliste opérée sur différents plans par les théoriciens de l'École de Francfort. Bien que ce concept ne soit jamais vraiment cité dans les travaux communs de Deleuze et Guattari, les deux auteurs en font néanmoins un usage implicite, allant de la remise en cause du paradigme réductionniste de la psychanalyse et du structuralisme jusqu'à la critique de la modernité tardive.

L'objectif de cet article consiste donc à établir un dialogue fructueux entre la théorie critique de l'École de Francfort et la pensée deleuzo-guattarienne à partir d'une réflexion sur le concept de réification. Pour ce faire, je procéderai en deux temps. Dans la première partie, je présenterai dans les grandes lignes le concept de réification et le rôle qu'il a joué dans la pensée critique allemande. En raison de l'ampleur des travaux portant sur la réification, je me livrerai essentiellement à un travail de contextualisation qui, partant des idées développées par Marx et passant par les travaux de Georg Lukács, aboutit à la pensée de Theodor Adorno. Il s'agira de mesurer la pertinence du concept de réification pour établir une double critique : critique théorique et critique de la société. Dans une seconde partie, je montrerai comment cette double critique parcourt la pensée deleuzo-guattarienne, ce qui me permettra en retour de donner un relief sémiotique au concept de réification.

***Verdinglichung, versachlichung* et fétichisme de la marchandise**

Dans la tradition marxiste, la réification se présente comme un concept incontournable pour analyser et critiquer les sociétés capitalistes qui font de la marchandise l'*alpha* et l'*oméga* de leur mode d'organisation sociale. Chez Marx (qui n'utilise finalement que rarement ce terme¹⁶), Georg Lukács et les différents théoriciens de l'École de Francfort, la réification a fini par désigner une tendance inhérente au capitalisme qui porte à considérer les individus comme s'il s'agissait d'objets ou de simples choses enrôlés dans la production et la consommation des marchandises¹⁷. Résumons la théorie de la réification de Marx à grands traits : dans le capitalisme moderne, la production et l'échange de marchandises constituent les déterminants essentiels de la production et de la reproduction sociales. En conséquence, son mode d'organisation sociale favorise une forme d'objet (la marchandise) qui fait abstraction des qualités matérielles des personnes et de leurs activités en ne laissant valoir que des propriétés quantifiables et utilisables de manière instrumentale¹⁸. En occultant les caractéristiques individuelles et les qualités humaines du producteur de marchandises, ce dernier est réduit à sa seule force de travail pour ne devenir qu'une simple chose échangeable sur le marché. Le consommateur de son côté ne sera considéré qu'en fonction de sa capacité à se procurer les marchandises fabriquées pour satisfaire ses désirs formatés en fonction des exigences du moment¹⁹.

D'un point de vue définitionnel, la réification (du latin *res* signifiant « chose ») désigne l'opération problématique de transformation en *chose* de ce qui originellement n'en était pas une. Cette définition présente d'emblée une subtilité spécifique à la langue allemande qui désigne la *chose* de deux manières : la chose concrète (*Ding*), comme une

table ou un ordinateur qui ont une existence matérielle, et la chose abstraite (*Sache*), comme une affaire (individuelle, juridique) ou une cause (sociale, politique), lesquelles supposent *a priori* des relations humaines plus ou moins complexes. Généralement ignorée dans plusieurs traductions françaises et anglaises du *Capital*²⁰, cette distinction terminologique en entraîne une autre, plus conceptuelle cette fois-ci, entre la *chosification* (*Verdinglichung*), qui transforme l'abstrait (les affaires humaines) en concret (la marchandise), et la *réification* (*Versachlichung*), qui convertit les personnes (les travailleurs) en des choses abstraites (une mesure quantitative de leur force de travail)²¹. Autrement dit, la chosification d'une activité ou d'un artéfact en marchandise présuppose toujours la réification des personnes alors réduites à une simple « dépense productive du cerveau, des muscles, des nerfs²² » quantifiable et quantifiée. La distinction entre la chosification et la réification devient alors pertinente pour souligner l'idée que le phénomène de réification opère simultanément à un double niveau mental et social. Comme l'explique très bien Tomonaga Tairako, l'articulation de la chosification et de la réification est séquentielle :

La théorie marxienne de la réification et de la chosification se résume en trois étapes logiques : (1) la conversion des rapports entre personnes en ceux des *Sachen* (réification) ; (2) la conversion des rapports réifiés des *Sachen* en propriétés socionaturelles des *Dinge* (chosification) ; et finalement (3) la conversion des rapports de production entre personnes en ceux réifiés-chosifiés des choses (*Sachen-Dinge*) qui incarnent des propriétés socionaturelles (réification-chosification)²³.

De la première à la troisième étape, on assiste à un processus global de réification marqué par le passage problématique d'un ensemble de catégories représentationnelles au fondement du mode de production capitaliste à leur concrétisation effective. C'est la raison pour laquelle Marx définit la marchandise comme un être sensible et « suprasensible » : ce sera tel ou tel artéfact (une table, un ordinateur, un jeu vidéo, etc.) qui, pour autant différent et singulier qu'il soit, suppose une seule et même logique de valorisation, laquelle échappe en grande partie au contrôle des individus (qui ne s'en rendent même plus compte) pour mieux dominer leur vie réelle.

Ceci m'amène à examiner l'une des conséquences majeures posées par le phénomène de réification-chosification, à savoir qu'il entraîne un processus de naturalisation des rapports sociaux empêchant *de facto* la possibilité de les appréhender dans toute leur totalité et leur complexité. Ces rapports deviennent indirects et ne se réalisent qu'à travers la médiation des choses (c'est-à-dire la production, la circulation et la consommation des marchandises) sur lesquelles les individus n'ont apparemment aucune influence. Par leur valeur, les marchandises ne servent pas seulement de médiateur

objectif entre les différentes activités sociales, elles produisent aussi subjectivement l'apparence que la valeur est quelque chose qui leur est propre. Cette problématique est au cœur de la démarche critique des théoriciens de l'École de Francfort. Je montrerai plus tard qu'elle se trouve aussi de manière bien plus subtile dans l'œuvre deleuzo-guattarienne. Chez Marx, cette problématique se présente comme la conséquence de ce qu'il a proposé d'appeler le *fétichisme de la marchandise*, considéré comme l'idéologie dominante du capitalisme²⁴. Le fétichisme donne forme à une idéologie dont les catégories de représentation dominantes (la valeur, le travail abstrait, l'argent, la marchandise) s'objectivent dans des pratiques quotidiennes et des rapports de dépendance qui apparaissent comme justes et naturels. Le choix du terme *fétichisme* signale avec force son caractère trompeur dans la mesure où il déforme la réalité en occultant une multitude de rapports (de propriété, de production, de classe, etc.) que présupposent pourtant la production et la consommation de marchandises. En paraphrasant Cornelius Castoriadis, qui privilégie la notion d'imaginaire à celle d'idéologie²⁵, on peut dire que le fétichisme de la marchandise constitue un imaginaire social qui conduit à l'institutionnalisation de la forme-marchandise comme équivalent général des biens et des personnes, lesquelles oublient sa nature essentiellement construite à un moment donné du développement sociohistorique. Dès lors, la société capitaliste se pose comme une société hétéronome dans la mesure où elle abandonne l'instauration d'un rapport réfléchi et conscient à son imaginaire social.

Si le sujet finit par oublier le caractère sociohistorique de la forme-marchandise, c'est parce que la réification-chosification a fini par devenir habituelle, quotidienne, inévitable, voire nécessaire. Georg Lukács, penseur clé de la réification, a thématiqué cet oubli et cette non-conscience comme « seconde nature²⁶ ». La *verdinglichung* (terme qu'utilise Lukács pour désigner la réification) est dramatisée comme un phénomène qui a fini par pénétrer toutes les strates de la société²⁷, y compris la subjectivité même des individus appelés à agir et à réagir comme des êtres calculateurs et égoïstes. Dans la suite, j'insisterai sur le fait que, pour Lukács et les penseurs de l'École de Francfort, la réification est corrélatrice d'une certaine manière de se rapporter à soi et aux autres.

Réification et rationalité formelle-instrumentale

En s'inspirant de la critique de la modernité capitaliste propre au sociologue Max Weber²⁸, Lukács cherche à montrer que la réification accompagne le triomphe d'une forme de rationalité formelle-instrumentale inhérente au progrès scientifique et à la bureaucratisation progressive de la société. La rationalité est un thème central dans

l'œuvre de Weber et elle y prend plusieurs formes. La rationalité dite *instrumentale* est celle qui entraîne un type d'agir stratégique orienté vers l'optimisation et la maximisation des intérêts privés. Elle est également qualifiée de *formelle* parce qu'elle se fonde sur des normes et des règles impersonnelles et abstraites qui guident la sélection, l'utilisation et la calculabilité maximale des moyens et des procédures les plus efficaces, sans égard pour leur contenu d'ordre moral ou éthique. Pour Lukács, la réification des personnes et de leurs relations se présente comme le résultat de la généralisation de la rationalité formelle-instrumentale nécessaire à l'universalisation de la forme marchande. Du côté du travailleur devenu pièce et rouage emprisonné dans sa « cage d'acier²⁹ », la réification entraîne une double aliénation : une perte de sens et de liberté. Le travailleur devient simple spectateur du déroulement de sa vie qui s'écoule dans une temporalité ne battant plus que pour la production et la consommation de marchandises :

Plongé dans ce temps abstrait, exactement mesurable, le temps qui est devenu l'espace de la physique, et qui est en même temps une condition, une conséquence de la production spécialisée et décomposée de façon scientifiquement mécanique de l'objet du travail, les sujets doivent eux aussi être nécessairement décomposés rationnellement d'une manière correspondante. D'un côté, en effet, leur travail parcellaire mécanisé, objectivation de leur force de travail face à l'ensemble de leur personnalité – qui s'était déjà accomplie par la vente de leur force de travail comme marchandise – est transformée en réalité quotidienne durable et insurmontable, au point qu'ici aussi la personnalité devient le spectateur impuissant de tout ce qui arrive à sa propre existence, parcelle isolée et intégrée à un système étranger³⁰.

L'impuissance et le désœuvrement du travailleur sont constitutifs d'une attitude passive qualifiée de « contemplative ». Elle correspond à l'état dans lequel les individus, soumis à une division d'un travail rationalisé et standardisé, ne peuvent plus que regarder un monde d'objets qui ne leur appartiennent plus. Autrement dit, l'individu se désactive et s'incorpore comme une « partie mécanisée dans un système mécanique qu'il trouve devant lui, achevé et fonctionnant dans une totale indépendance par rapport à lui³¹ ». C'est là toute la force des analyses de Lukács, qui ont considérablement influencé la théorie critique de l'École de Francfort : la réification des personnes et de leurs activités détermine des formes de subjectivité exigées par les impératifs du système. Autrement dit, elle influence la conscience individuelle et la personnalité des individus qui finissent par interioriser une forme de rationalité purement instrumentale. Les sujets sont plongés dans les « eaux glacées du calcul égoïste³² ». Ce faisant, ces derniers finissent par se considérer eux-mêmes et les autres comme de simples choses. Axel Honneth thématise avec force les conséquences de la réification subjective selon Lukács :

Dans l'échange marchand, les sujets se contraignent réciproquement (a) à ne percevoir les objets donnés que comme des « choses » dont ils pourront éventuellement tirer profit, (b) à ne voir leurs partenaires que comme les « objets » d'une transaction intéressée, et (c) à ne se rapporter à leurs propres facultés qu'en tant que « ressources » supplémentaires dans le cadre des opportunités de profit³³.

À suivre Lukács, cette attitude réifiante est devenue en quelque sorte une « seconde nature », une manière habituelle de se rapporter à soi et aux autres. Honneth donne l'exemple contemporain des sites de rencontre ou des entretiens d'embauche qui constituent des expériences subjectives autoréifiantes. Les personnes se rencontrent comme des produits sur un marché, promeuvent des caractéristiques et des compétences susceptibles de soutenir une certaine forme de compétitivité. Je pourrais continuer la liste en mentionnant la course effrénée à la microcélébrité sur les médias socionumériques et les plateformes de visionnage comme YouTube et Twitch, où certains individus se donnent en spectacle dans de curieuses performances filmées qui quantifient en temps réel le nombre de spectateurs, leurs réactions (*likes*, commentaires, etc.), le temps de visionnage³⁴. Tandis que la réification subjective de l'individu qui se met en scène semble totale (contrôle calculé des expressions faciales, des positions corporelles, de la prosodie, des émotions, de l'apparence physique et même de la configuration de la pièce dans laquelle il se trouve), la masse des spectateurs isolés devant leur écran est réifiée objectivement en un public réduit à une série de tendances et de données statistiques.

Je tiens à souligner ici que la problématisation proposée par Lukács du phénomène de réification, qui s'accomplit objectivement et se vit subjectivement, s'inscrit dans une analyse plus globale du développement de son processus historique qui doit s'effectuer à partir d'une perspective englobante, c'est-à-dire du point de vue de la totalité. Dans le domaine de la philosophie, la notion de totalité est dotée d'une longue histoire qui remonte au moins jusqu'à Platon et Aristote, pour qui le monde était appréhendé d'un point de vue unitaire, pensé comme un tout³⁵. À partir d'une perspective hégélo-marxiste, Lukács utilise le concept de totalité comme une catégorie méthodologique qui adopte pour principe directeur l'idée qu'un fait social ne peut être compris de manière isolée, abstrait de son contexte, mais doit être interprété à partir de la totalité dans laquelle il s'inscrit. Dans une telle perspective, les faits sociaux isolés sont compris comme des moments de la totalité. Pour Lukács, la totalité désigne également la situation problématique du sujet moderne désorienté dans un monde soumis à un processus de marchandisation croissante. Dans sa théorie du roman³⁶, Lukács dramatise cette situation en analysant le potentiel d'action du héros romanesque qui ne dispose plus de toutes les capacités nécessaires pour faire face à la complexité du monde (Don Quichotte en constitue un cas emblématique). Dans la modernité capitaliste en proie à

un mouvement de rationalisation croissante, c'est le travailleur dans l'usine qui fournit l'image du sujet désorienté et esseulé, incapable de donner sens à sa pratique dans une machinerie dont la complexité sature jusqu'à ses propres catégories de perception naturelles et historiques.

Mais cette incapacité n'a rien d'une fatalité. Lukács, fidèle à l'eschatologie marxiste de son temps, maintenait toujours la possibilité de l'avènement du sujet révolutionnaire de l'histoire en instance de réalisation : le prolétariat capable de pénétrer la totalité qui constitue la réalité sociale afin de la modifier dans son ensemble. Pourtant, comme l'a montré l'histoire, la révolution n'a finalement pas eu lieu. En adhérant à l'imaginaire social du capitalisme, en réorientant son désir d'émancipation vers celui de la consommation, le prolétariat, *a priori* révolutionnaire, n'a fait que pérenniser sa servitude³⁷.

Ce détour par Lukács m'a permis de montrer que la réification des personnes n'est pas seulement objective. Elle est aussi subjective, car elle s'accompagne d'une forme de rationalité qui influence leurs comportements, leur attitude et leur personnalité. Cette démonstration est centrale pour la première génération de l'École de Francfort, qui analyse la réification comme un phénomène désormais total et irréversible. Pour Adorno, la question même de l'avènement de la classe révolutionnaire est devenue « féroce et comique³⁸ ». Pour cette raison, Adorno, Horkheimer et Marcuse, tout comme Deleuze et Guattari d'ailleurs, se sont largement appuyés sur les découvertes de la psychanalyse freudienne pour analyser les conséquences du phénomène de réification sur la psyché des individus qui obéissent et acceptent passivement leur aliénation. Comme l'a très bien montré Frédéric Vandenberghe³⁹ qui a consacré deux ouvrages importants à la sociologie critique allemande, la critique de la réification par les théoriciens de l'École de Francfort renvoie à deux types de critiques complémentaires qui se distinguent par leur objet : la critique théorique et la critique de la société. Dans la suite, je me concentrerai essentiellement sur la première génération de l'École de Francfort et notamment sur la philosophie du non-identique d'Adorno.

La domination de la raison réifiante

Dans leur ouvrage commun aussi célèbre que critiqué pour son pessimisme criant⁴⁰, Adorno et Horkheimer⁴¹ élaborent une philosophie négative qui associe le processus universel de réification non pas à l'avènement de la modernité capitaliste, mais à toute la civilisation occidentale, depuis Homère. En effet, dans une interprétation originale de l'*Odyssée*, Horkheimer et Adorno repèrent dans la raison humaine les prémisses mêmes de la réification. Pour triompher de la nature, Ulysse réifie sa subjectivité en rusant et

en trompant les personnages mythologiques qu'il rencontre dans son aventure. Bien plus, Adorno et Horkheimer allégorisent Ulysse pour en faire le précurseur du sujet calculateur qui réifie le monde pour mieux le contrôler : « L'ingénieur solitaire est déjà l'*homo œconomicus* auquel ressemblent tous les hommes doués de raison [...] Livrés au caprice des vagues, isolés sans espoir d'être secourus, ils sont contraints, dans leur isolement, à poursuivre avec témérité leur intérêt atomistique⁴². »

Pour survivre en milieu hostile, le sujet doit s'opposer à la nature par sa maîtrise et son contrôle. En ressort la thèse bien connue des deux philosophes : le projet de domination de la nature par la raison entraîne un processus universel de réification qui se meut en domination de l'humain par l'humain. Adorno et Horkheimer placeront ce projet dans l'idéal des Lumières (*Aufklärung*) caractérisé par une volonté de rendre l'humain maître et possesseur de la nature en le libérant des mythes et des superstitions. Ce faisant, cet idéal s'est retourné en son contraire en imposant au monde une rationalité instrumentale qui a fini par bloquer et neutraliser l'émancipation même qu'il revendiquait pour le sujet. Pour les deux philosophes, inspirés par Lukács, cette rationalité est par nature réifiante. Fondée sur le calcul, l'abstraction et l'objectivation de la réalité, elle ne saisit les choses du monde que sous l'angle de la manipulation et du contrôle.

Cheminaut jusque dans la modernité capitaliste, la rationalité instrumentale instaure le schéma de la calculabilité qui imprègne désormais une société unidimensionnelle, totalement administrée et complètement automatisée. Le domaine culturel, vu comme l'un des derniers remparts à la rationalité instrumentale, n'y résiste pas non plus. Il se métamorphose en industrie culturelle qui entretient le statu quo en privant les gens de leur imagination pour faire la réflexion à leur place. La rationalité instrumentale devient totale puisqu'elle assure une continuité entre les biens de consommation et les biens culturels. À l'instar des shampoings ou des voitures produits en série, les œuvres culturelles sont dotées de finalités concrètes répondant aux attentes du marché. L'individu devient simple consommateur de produits culturels standardisés, homogénéisés et mécaniquement produits pour lui. La réification des biens culturels est à nouveau double : elle est (a) objective, car le contenu et les qualités internes des biens culturels s'appauvrissent et se dégradent pour satisfaire aux logiques de rentabilité et de retour sur investissement, et (b) subjective, car les individus perdent les traces de leur subjectivité et de leur individualité, devenant partie intégrante d'un collectif anonyme dont la vie est médiatisée par des images choisies par d'autres (pour paraphraser Guy Debord⁴³).

Ce résumé est amplement négatif. Il témoigne du pessimisme de la pensée d'Adorno, Horkheimer et Marcuse. Rappelons qu'au moment d'élaborer leur pensée commune, les trois penseurs allemands sont confrontés à un contexte sociopolitique mortifère les ayant contraints à fuir le fascisme. En exil aux États-Unis, ils assistent à l'avènement de

la société de consommation, qui conforte en retour leur thèse d'une domination de la raison réifiante sévissant aussi bien dans les sociétés fascistes que capitalistes. « Celui qui ne veut pas entendre parler du capitalisme devrait aussi se taire sur le fascisme⁴⁴ », écrit Horkheimer sur un ton péremptoire.

Comme j'ai tâché de le montrer jusqu'à présent, cette recherche inlassable des conséquences délétères de la raison réifiante est au cœur du projet critique de l'École de Francfort, qui, je le rappelle, comporte deux volets. Je viens d'évoquer le volet qui concerne la critique de la société. Qu'en est-il de la critique théorique? En guise de conclusion de cette première partie, j'entends en déterminer les traits caractéristiques en m'appuyant sur la proposition de Vandenberghe. Ce dernier définit la critique théorique comme une critique de la *chosification méthodologique* entendue en tant que tendance à convertir des abstractions mentales (notion, représentation, concept) en réalité concrète⁴⁵. Je reprendrai cette formulation en la simplifiant légèrement à partir de la distinction allemande évoquée précédemment. Lorsque la réification est uniquement d'ordre théorique et qu'elle se concrétise par un fétichisme conceptuel, j'emploierai le terme *chosification*. À l'inverse, quand elle concerne les personnes et qu'elle se concrétise dans le fétichisme de la marchandise, je garderai le terme *réification*.

Pour Vandenberghe, la critique de la chosification est une question d'abord et avant tout philosophique. Elle remonte notamment au perspectivisme de Nietzsche, qui pose la réalité comme toujours vécue de manière subjective par l'être humain. Chez Nietzsche, la critique de la chosification apparaît clairement dans son étude généalogique des concepts de bien et de mal⁴⁶. Ces derniers ne doivent pas être traités comme des absolus, mais comme des représentations subjectives dont le sens dépend d'un système d'évaluation différent selon la classe sociale d'appartenance (aristocratique ou plébéienne dans le cas de la société gréco-romaine qu'analyse Nietzsche). Le perspectivisme de Nietzsche constitue une référence d'une importance capitale dans la première théorie critique d'Adorno et Horkheimer⁴⁷. Elle est par exemple déjà perceptible dans un article incontournable d'Horkheimer⁴⁸ qui annonce le programme de la théorie critique et dans lequel il s'en prend aux théories dites « traditionnelles ». Ces théories sont essentiellement relatives au positivisme, qui projette sans précaution aucune ses abstractions sur la réalité sociale, entraînant l'occultation de la richesse et de l'hétérogénéité de cette dernière. Pour éviter autant que possible la réification mentale de l'étant, Horkheimer avance une théorie multidimensionnelle dont les traits caractéristiques sont résumés avec grande clarté par Jean-Marc Durand-Gasselin :

La théorie critique est postmétaphysique (ses catégories sont historiques et non éternelles), matérialiste (la théorie est le produit de la société et non de l'esprit ou de l'homme isolé), interdisciplinaire (et non spécialisée), totalisante (et non parcellis-

sante), critique (et non simplement descriptive), réflexive (elle pense généalogiquement et socialement sa propre production), relationnelle (elle incorpore les résultats des théories qu'elle critique), intéressée (elle est motivée par l'émancipation). Et non métaphysique, idéaliste, spécialisée, partielle, a-critique, non réflexive, non relationnelle, désintéressée⁴⁹.

Pour qu'une théorie soit authentiquement critique, c'est-à-dire qu'elle soit consciente de la possibilité qu'elle participe elle-même à la chosification conceptuelle, elle doit respecter les principes énoncés par Horkheimer et résumés par Durand-Gasselin.

Adorno est allé encore plus loin en intégrant la critique de la *chosification* comme le cœur même de sa philosophie dite du « non-identique ». Est qualifiée de non identique la dimension de l'être qui n'a pas été assimilée par la pensée « logique », c'est-à-dire classée, hiérarchisée, catégorisée au moyen de concepts et de notions abstraites. Or, pour Adorno, la pensée est par essence identificatoire : « penser signifie identifier⁵⁰ ». Elle est négation du non-identique parce qu'elle chosifie le particulier, le singulier et l'hétérogène pour plus facilement assimiler la totalité des choses existantes en un ensemble cohérent tout en mettant en relief leurs qualités intrinsèques qui les rendent de fait classables, interprétables et hiérarchisables. À suivre Adorno, le processus historique de développement de la raison, sous l'impulsion notable de l'*Aufklärung*, a conduit la pensée à ne plus saisir que la dimension de l'être particulièrement apte au travail de la pensée, c'est-à-dire l'être qui présente à la conscience une dimension intrinsèquement accessible à la connaissance. Ce faisant, la raison a fini par confondre totalement la chose avec le concept, le signifiant avec le signifié (je vais y revenir).

Adorno se fait le défenseur du non-identique⁵¹, qu'il s'agit de libérer, et sa philosophie est dialectique : elle cherche à dépasser le général, la fixité et l'immuable. De plus, elle prône la réconciliation avec la nature, l'objet et le particulier, qui présentent *de facto* des facettes toujours indomptables à la pensée logique. Mais cette dialectique est en même temps négative, dans la mesure où la saisie du non-identique par la pensée n'est jamais complète et ne peut donc pas éviter sa chosification. Cette contradiction est indépassable et est inhérente à la pensée logique. Pour Adorno, seul l'art, qui ne procède pas par la pensée logique, ouvre des portes d'accès vers le non-identique. Et encore, avec l'industrie culturelle, l'œuvre d'art perd son pouvoir de réconciliation pour prendre celui de la domination. Ainsi, le théoricien critique est peut-être le seul à pouvoir échapper à l'identique totalitaire de la pensée logique, lui qui a une conscience aiguë de cette contradiction absolue et des risques chosifiants du fétichisme conceptuel.

En ne voyant dans le développement historique de la raison que sa dimension instrumentale et son pouvoir de chosification du non-identique, le projet de la théorie porté par la première génération de l'École de Francfort a fini dans l'impasse. L'hypothèse de

l'existence d'une réification totale propre à la modernité a conduit à défendre une posture difficilement tenable dans la mesure où elle engage des contradictions épistémologiques importantes : si la réification est totale, comment le théoricien peut-il alors formuler une théorie non réifiée qui évite le fétichisme conceptuel ? Les générations successives de l'École de Francfort ont cherché à se sortir du piège du fétichisme conceptuel dans lequel Adorno et Horkheimer se sont paradoxalement enlisés. Contre la rationalité instrumentale, Habermas⁵² a par exemple cherché à définir une forme de rationalité communicationnelle capable de constituer le socle à partir duquel l'émancipation serait possible. Dans la continuité de ses réflexions, Honneth a développé les principes d'un paradigme de l'intersubjectivité fondé sur l'importance de la notion de reconnaissance⁵³. Aussi riches et stimulantes soient leurs recherches, mon article propose d'en rester avec la première génération de l'École de Francfort. Le projet critique porté par Habermas et Honneth a mené la théorie critique vers de nouvelles aventures (jugées par certains plus en phase avec l'ordre existant⁵⁴) qu'il me semble plus difficile d'articuler avec la pensée deleuzo-guattarienne à l'intérieur du cadre que je me suis fixé.

Dans la deuxième partie de cet article, je chercherai à trouver dans l'œuvre deleuzo-guattarienne les traits principaux de ce qui pourrait s'apparenter à une critique théorique et à une critique de la société à partir du couple chosification-réification. Pour ce faire, je commencerai par présenter le geste inaugural de la pensée deleuzo-guattarienne, qui prend la forme d'une critique du fétichisme du signifiant. Pour être bien comprise, cette critique doit être resituée dans le courant plus général du poststructuralisme.

L'Anti-Œdipe contre le fétichisme du signifiant

Le perspectivisme de Nietzsche a marqué la théorie critique adorno-horkheimienne. Il a également eu une influence importante dans le courant poststructuraliste auquel ont été associés Gilles Deleuze, Félix Guattari, Michel Foucault, Jean Baudrillard, Jacques Derrida, Julia Kristeva ou encore Roland Barthes⁵⁵. Malgré les différences conceptuelles et méthodologiques qui les distinguent les uns des autres, voire les opposent, ces penseurs partagent un héritage commun, celui du paradigme structuraliste généralement fondé dans les travaux du linguiste suisse Ferdinand de Saussure. Ce dernier définit la langue comme une structure de signes⁵⁶. Elle repose sur un code qui établit une relation stable entre les deux parties du signe, à savoir le signifiant (image acoustique du mot) et le signifié (représentation mentale d'une chose). À leur manière, celles et ceux ayant contribué de près ou de loin au poststructuralisme ont cherché à critiquer et à dépasser le concept de structure généralisé par Roman Jakobson, Jacques Lacan et Claude Lévi-

Strauss pour formaliser des relations d'oppositions et d'équivalences entre les éléments constitutifs du langage, de l'inconscient ou de l'organisation sociale. Au fondement de cette critique se trouve une remise en cause de la thèse saussurienne de la binarité du signe. Celle-ci est présente chez Derrida⁵⁷, Kristeva⁵⁸, Barthes⁵⁹, Baudrillard⁶⁰, Foucault⁶¹, et surtout, pour le cas qui nous occupe, Deleuze et Guattari qui postulent que les signifiants ne renvoient pas à des signifiés clairement identifiables, mais plutôt à d'autres signifiants. Le sens se déplace dans un mouvement permanent pour parcourir une chaîne signifiante sans début ni fin. Dès lors, si le sens n'est plus qu'un effet de surface, il convient de recentrer l'attention non pas sur la structure et sa logique interne, mais sur ses propres conditions de structuration. En conséquence, le problème du sens se déplace dans le cadre plus large d'une critique des rapports de force et de pouvoir qui relativisent la portée universelle de telles structures et des problèmes de chosification-réification qui leur sont associés. La pensée deleuzo-guattarienne a participé à nourrir la trajectoire poststructuraliste par sa critique du fétichisme du signifiant, particulièrement présent dans le domaine de la psychanalyse.

Pour la préparation de *L'Anti-Œdipe*, Deleuze et Guattari avaient entrepris un projet d'écriture affranchi de certaines normes universitaires en vigueur et qui dialoguait tout aussi bien avec l'économie politique qu'avec l'anthropologie, la psychanalyse, la littérature ou la philosophie. Succès éditorial dès sa sortie, cet ouvrage avait néanmoins suscité des réactions contrastées en raison notamment de la critique que Deleuze et Guattari y formulent à l'endroit de la psychanalyse. Alors que les conceptions réductionnistes de l'inconscient de cette dernière sont visées, les deux philosophes défendent une nouvelle pratique analytique et militante nommée schizoanalyse⁶². Dans *L'Anti-Œdipe*, Deleuze et Guattari développent une profonde critique de la psychanalyse, laquelle fait du mythe œdipien un mode d'assujettissement de l'inconscient à des figures familiales qui jouent éternellement le même petit théâtre privé. La critique deleuzo-guattarienne à l'endroit de la psychanalyse vise donc à montrer comment celle-ci chosifie l'inconscient lorsqu'elle rapporte les intensités et les devenirs, qui signalent l'ouverture vers des territoires existentiels inédits, à l'ordre d'une structure fondée sur des signifiants (père, mère, fils, Œdipe, la castration, etc.) qui éclipsent le travail réel de la production désirante. S'il peut y avoir quelque chose de la mère, du père ou de la fiction œdipienne dans la production désirante, il ne faut toutefois pas leur donner une importance universelle. En outre, il faut tenir compte de l'influence des différentes formations sociales qui n'ont de cesse de contrôler et de canaliser cette production.

Lorsque Freud découvre la productivité désirante de l'inconscient, il y intègre Œdipe. Quand Lacan propose de relativiser l'influence du mythe œdipien dans les conflits psychiques, il chosifie en parallèle l'inconscient considéré comme étant d'abord

et avant tout structuré comme le langage. Deleuze et Guattari ne rejettent pourtant pas en bloc l'héritage théorique et pratique légué par les figures marquantes que sont Freud et Lacan, mais tentent d'y repérer les propositions les plus positives à l'endroit d'un inconscient défini d'abord et avant tout comme une « usine » ou un « atelier » en connexion permanente à tout un champ historico-mondial dont la richesse et la complexité relativisent *de facto* l'importance des figures œdipiennes.

Deleuze et Guattari saluent la géniale inventivité des concepts développés par Freud pour découvrir un inconscient à l'énergie débordante. Or, voilà que, dans l'exploration de cette productivité de l'inconscient, que Freud associe à un processus primaire où l'énergie psychique circule à l'état libre, se dresse le filet œdipien qui vient ligoter la production inconsciente. Deleuze et Guattari observent avec attention le moment où tout bascule, où l'inconscient finit par croire à Œdipe et à la castration, où un système de croyances remplace sa productivité débordante, où le psychanalyste y plante un théâtre privé dont il « devient metteur en scène⁶³ ». Pire encore, l'œdipianisation forcée de l'inconscient s'accompagne d'une spécialisation et de l'institutionnalisation de la cure psychanalytique alors investie d'un important pouvoir répressif et normalisant à l'égard du patient confronté à une grille d'analyse œdipienne qu'il finit par intérioriser.

À Lacan, Deleuze et Guattari reconnaissent le mérite d'avoir tout de même questionné la place prépondérante accordée à Œdipe dans la formalisation de l'inconscient. Œdipe doit d'abord être considéré comme un mythe. Il ne doit donc pas être chosifié. Pourtant, Lacan s'arrête à mi-chemin dans cette tentative lorsqu'il considère, du fait d'un fort intérêt pour la linguistique et notamment les travaux de Ferdinand de Saussure, que l'inconscient est structuré comme un langage, inscrivant par conséquent la psychanalyse dans le paradigme structuraliste. Lacan s'appuie sur le schéma de Ferdinand de Saussure qui représente le signe linguistique comme un œuf traversé par une ligne horizontale, dont le niveau supérieur est constitué par le signifié et le niveau inférieur par le signifiant. Cependant, Lacan renverse la formule et place le signifiant à l'étage supérieur, lui conférant un rôle déterminant dans la formation de l'inconscient. La parole prend dès lors une place de premier choix dans la cure durant laquelle chaque lapsus, mot d'esprit, symptôme ou rêve est à replacer dans la longue chaîne des signifiants⁶⁴. Cette chaîne peut être déroulée et traduite par l'analyste, qui s'efforce de l'interpréter et d'en décrypter les nœuds.

Pour Deleuze et Guattari, la direction structuraliste prise par Lacan et ses disciples procède à nouveau d'une chosification de l'inconscient fondée sur un ensemble de concepts empruntés à la linguistique et d'une prétention à pouvoir traduire et interpréter les différents symptômes des analysants en fonction d'un « grand Signifiant despotique⁶⁵ ». Ce signifiant devient le fétiche du psychanalyste. Avec Lacan, il prend la figure

du « grand Autre » qui ne fait que produire et aménager le manque⁶⁶. Tout se passe comme si, au moment de découvrir dans l'inconscient une causalité unique dans l'ordre des désirs identifiables par des concepts empruntés à la linguistique, la psychanalyse croit mettre la main sur une mécanique réglée par des lois universelles. En outre, la promotion d'une méthode d'analyse capable de révéler les structures universelles qui régissent le fonctionnement de l'inconscient ne va pas sans l'érection d'une caste de scientifiques et d'intellectuels qui tire profit de ses découvertes. Guattari, seul, l'exprime avec force :

le signifiant, ce n'est pas seulement une erreur des linguistes et des psychanalystes structuralistes, c'est quelque chose qui se vit dans l'existence quotidienne, qui nous assujettit à la conviction qu'il existe quelque part un référent universel, que le monde, la société, l'individu et les lois qui les régissent sont structurés selon un ordre nécessaire, qu'ils ont un sens profond. Le signifiant, en fait, est un procédé fondamental de dissimulation du mode de fonctionnement réel des formations de pouvoir⁶⁷.

La première leçon de Deleuze et Guattari est finalement très proche de celle d'Horkheimer et Adorno : en plus de restreindre les multiples dimensions de l'objet à l'étude, la chosification d'un concept, d'un point de vue ou d'une méthode à portée universelle et transhistorique finit à la longue par masquer ses origines sociohistoriques et les composantes micropolitiques qui interviennent dans sa formation. Il ne s'agit pas pour autant de faire table rase de tout un savoir théorique et méthodologique, mais d'évaluer l'arbitraire de certains de ses attributs et présupposés. Il est crucial de ne pas prétendre à l'universalité et d'éviter de réduire tout fait social à une chaîne monocausale homogénéisante et chosifiante. Cette précaution doit guider le théoricien, qui doit éviter autant que possible le piège de la chosification entraînant une forme de fétichisme conceptuel.

La critique de la chosification-réification de l'inconscient est au cœur de la schizoanalyse de Deleuze et Guattari, qu'ils investissent de deux tâches essentielles : la première, négative, vise à poursuivre Œdipe dans les plis de l'inconscient, à défaire son théâtre, à faire sauter le triangle familial, à démonter les complexes liés à la castration, au phallus, à la loi, etc. ; la deuxième, positive, consiste à déterminer la nature et le fonctionnement du désir ainsi que de ses points d'application chez un individu. Autrement dit, la schizoanalyse se dote d'un programme fonctionnel qui tente de « défaire l'inconscient expressif œdipien, toujours artificiel, répressif et réprimé, médiatisé par la famille⁶⁸ » tout en privilégiant l'ouverture et la « découverte des investissements inconscients du champ social par le désir⁶⁹ ». À l'instar du projet de la théorie critique, la schizoanalyse ne doit pas seulement en rester à une critique théorique. Elle doit tenir compte des

tensions et des contradictions du monde social qui sont toujours déjà intériorisées par les institutions et les sujets sociaux eux-mêmes. Elle doit donc s'articuler à une critique de la société.

Décodage, axiomatisation et réification

Je viens de montrer que la critique de Deleuze et Guattari formulée à l'encontre de la psychanalyse s'élève contre la chosification mythique (Œdipe) et conceptuelle (le Signifiant). Pour approfondir les points de rencontre entre la pensée deleuzo-guattarienne et la pensée francfortoise, je souhaite à présent montrer que la critique deleuzo-guattarienne de la chosification s'articule à une analyse plus générale d'un processus historique de réification, de nature sociale cette fois-ci. Dans la mesure où le terme *réification* n'apparaît, à ma connaissance, dans aucun des ouvrages communs de Deleuze et Guattari, je propose de voir dans leur concept de *décodage* les bases d'un rapprochement fécond.

De *L'Anti-Œdipe* à *Mille plateaux*, Deleuze et Guattari cherchent à établir les procédés par lesquels les groupes humains finissent par créer et désirer un ensemble de valeurs, de représentations, de croyances et d'idées communes objectivées dans des pratiques sociales qui déterminent la manière dont ils se rapportent à leurs conditions d'existence. Deleuze et Guattari proposent de rattacher ces modalités à des opérations de *codage* dont il s'agit de marquer l'évolution au fil du temps. D'un point de vue sémiotique, le codage peut se définir comme l'ensemble des règles, des principes et des conventions qui régissent l'articulation d'un système signifiant à un système signifié⁷⁰. Cette articulation repose sur des usages particuliers et des interprétations partagées par un même groupe d'individus. Pour éviter la fixité et la rigidité que présuppose une telle articulation, Deleuze et Guattari privilégient l'idée d'une articulation entre un état de choses et un état de signes. Dans *L'Anti-Œdipe*, les processus de codage apparaissent d'emblée coercitifs en ce qu'ils imposent un ordre déterminé dans la manière d'articuler tel état de choses à tel état de signes sans que les personnes en aient forcément conscience. Dès lors, Deleuze et Guattari se heurtent à une question fondamentale, qui a animé les différentes générations de l'École de Francfort, soit l'autonomisation nécessaire d'un ordre social qui fait de l'aliénation humaine sa condition d'existence indépassable. Néanmoins, si l'intériorisation de l'extériorité sociale se présente *a priori* comme aliénante, elle ne se vit pas de la même manière dans les formations sociales précédant l'avènement et la consolidation du capitalisme, qui, historiquement, a instauré un mode de domination éminemment abstrait (puisque lié au fétichisme de la marchandise).

En s'appuyant sur une analyse comparative de différentes formations sociales, Deleuze et Guattari proposent d'établir la généalogie d'un ensemble de processus qualifiés respectivement de *codage* pour les « sociétés primitives », *surcodage* pour les « sociétés à État » et *décodage* pour les « sociétés capitalistes ». De fait, Deleuze et Guattari proposent une lecture anthroposémiotique du devenir-monde du capitalisme. Cette lecture n'en est pas moins problématique. Elle rappelle la théorie des trois stades principaux (sauvage, barbare, civilisé) de l'évolution des sociétés humaines proposée par l'anthropologue américain Lewis H. Morgan⁷¹. Cette perspective marxiste et évolutionniste a fait depuis l'objet de nombreuses critiques remettant en cause son déterminisme et sa dimension unilinéaire⁷². Malgré ses limites, la perspective anthroposémiotique deleuzo-guattarienne me semble pertinente pour établir un couplage entre le concept de réification et celui de décodage. En effet, Deleuze et Guattari partagent une proximité méthodologique avec Adorno et Horkheimer pour qui le capitalisme offre un point de vue rétrospectif pour établir une histoire *universelle* des sociétés humaines. Cette histoire est dite universelle au sens où le décodage et la réification, constitutifs de la dynamique capitaliste, ont fini par s'universaliser.

Deleuze et Guattari commencent l'analyse comparative des processus de codage avec les sociétés primitives⁷³. Celles-ci, soutiennent-ils, encodent leurs pratiques et leurs représentations communes en fonction d'une organisation sociale conditionnée par des rapports de filiation et d'alliance. Deleuze et Guattari résument le fonctionnement de la formation sociale primitive au moyen d'une formule brève : « *décliner alliance et filiation*, décliner les lignages sur le corps de la terre, avant qu'il y ait un État⁷⁴ ». C'est notamment à l'occasion des rites d'initiation et des choix d'alliance que des codes se réalisent et trouvent à s'établir pour y investir la terre et le corps (tatouages, scarifications et percements). Le marquage des corps et de la terre, théâtre privilégié des logiques segmentaires qui participent à l'ordre social, constitue un premier processus de codage complexe des alliances entre groupes ethniques et communautaires qui fixent des lignes filiales et des systèmes de parentés. Ces codes se partagent oralement et dictent la position de chacun des membres du groupe dans les lignages et les alliances d'où résultent l'organisation territoriale et la répartition de la production sociale (agriculture, chasse, pêche, etc.). À suivre Deleuze et Guattari, les sociétés dites « primitives » ont recours à des systèmes sémiotiques caractérisés par la polyvocité de leurs formes d'expression. Ce sont par exemple les gestes, les postures, les rituels, la danse, les marquages corporels. Si bien que l'effort actif de maintien de la multidimensionnalité et de la polyvocité de ces formes expressives est analysé par Deleuze et Guattari comme un mécanisme de conjuration d'un processus de surcodage qui viendra du dehors, opéré par une horde de conquérants à « têtes blondes⁷⁵ » : les *fondeurs d'État*.

Une nouvelle terreur s'abat sur terre et prend la forme d'une « destruction concertée de tous les codages primitifs, ou, pire encore, leur conservation dérisoire, leur réduction à l'état de pièces secondaires dans la nouvelle machine⁷⁶ ». Au cœur de cette société se dresse une nouvelle figure, celle du Dieu-despote calculateur qui révoque les « alliances latérales et les filiations étendues de l'ancienne communauté⁷⁷ ».

Le despote devenu propriétaire suprême trône au sommet de l'État, organisateur des grands travaux qui domine toute une pyramide fonctionnelle étagée par « l'appareil bureaucratique comme surface latérale et organe de transmission, les villageois à la base et comme pièces travailleuses⁷⁸ ». À ce stade, Deleuze et Guattari emploient le terme *surcodage* pour souligner l'existence d'un nouveau type de code qui vient se greffer aux anciens processus de codage et qui se transmet non plus seulement oralement, mais graphiquement. En effet, le despote est toujours accompagné de ses scribes et de ses fonctionnaires, qui imposent leur machine d'écriture. Le surcodage étatique impérial opère par l'érection d'une instance transcendante par laquelle la production et la reproduction sociales doivent passer. Les logiques d'alliance et de filiation se trouvent alors dominées et contrôlées par cette instance incarnée dans les empires par la figure mi-humaine mi-divine du despote conçu comme le référent ultime. En fin de compte, la figure du despote tend à devenir l'« Icône⁷⁹ » d'un régime signifiant despotique. Ce dernier opère tel un trou noir autour duquel tourne et gravite un ensemble de signes se rapportant à cette Icône.

Pendant que l'État s'occupe de ses exploitations, ses grands travaux, son commerce et sa population, l'âge capitaliste gronde intérieurement et se développe silencieusement à plusieurs endroits simultanés sans que la menace puisse réellement être nommée ni reconnue. À mesure qu'elle se développe, la société despotique doit sans cesse trouver de nouveaux moyens de surcoder les activités marchandes qui se développent sur son territoire (logique d'alliance, biens de prestige, dépenses somptuaires, tribut, esclavage, grands travaux, etc.). Dans un contexte de complexification de l'organisation sociale et des forces productives, le régime signifiant tenu en main par le despote finit par perdre de sa puissance, car concurrencé par une forme de domination bien plus abstraite qui tend à s'autonomiser et à dicter ses propres lois. À suivre Deleuze et Guattari, le qualificatif de surcodage ne suffit plus pour décrire le mouvement croissant de suppression, destruction et disparition des anciens codes : un stock monétaire va constituer un capital par suppression des rapports de prestige et d'allégeance personnelle, les esclaves vont constituer les conditions du prolétariat par suppression des relations de servage et des corporations professionnelles, les marchands et banquiers vont constituer les conditions de la bourgeoisie par suppression des castes et des rangs, etc.

Dans son étude remarquable de la pensée deleuzo-guattarienne, Guillaume Sibertin-Blanc⁸⁰ a bien montré que le concept de décodage deleuzo-guattarien rapporté au fonctionnement des sociétés capitalistes renvoie aux analyses de l'accumulation primitive qui réfère chez Marx aux premières phases d'accumulation ayant permis l'émergence d'un capitalisme industriel marqué par la disparition d'une série de valeurs et de représentations communes liées à différents modes d'organisation sociale : expropriation des terres communales et prolétarianisation des paysans par les propriétaires terriens qui tirent alors profit du marché agricole et de l'industrie lainière, démantèlement des corporations de métiers, remplacement des liens personnels de servage ou d'esclavage par une forme de domination abstraite, etc.

En fin de compte, les concepts de décodage et de réification semblent décrire un même processus de suppression de la richesse des codes sociaux qui conditionnent à un moment donné les modalités suivant lesquelles les membres des sociétés précapitalistes se rapportent individuellement et collectivement à leurs multiples conditions d'existence. Jusqu'au mode de production capitaliste, cette destruction est partielle, car subsistent ici et là certaines idées, valeurs et représentations résiduelles qui codent certaines pratiques tolérées par les formations de pouvoir en place. À partir de la révolution industrielle, la situation évolue. Le système capitaliste se développe et avec lui le besoin d'une réification globale des activités sociales pour faire de la marchandise l'*alpha* et l'*oméga* du mode de production et de reproductions sociales.

Mais le rapprochement que je propose entre la réification et le décodage n'est pas encore complet. Il manque encore un concept couplé à celui de décodage, à savoir celui d'*axiomatique* : « Ce que [le capitalisme] décode d'une main, il l'axiomatise de l'autre⁸¹. » Attentifs à l'effondrement sémiotique présupposé par l'autonomisation de la forme-marchandise, Deleuze et Guattari proposent de voir dans le décodage proprement capitaliste une *axiomatique* implacable qui supprime et remplace les anciens codes par une série de règles et d'énoncés absolus considérés comme généralement indémonstrables et indécidables, renforçant ainsi la domination abstraite de la forme-marchandise. L'axiomatique capitaliste instaure un point de clôture qui réifie le réel à partir d'une série limitée d'abstractions (marchandise, travail abstrait, argent) et de règles comptables non négociables et indépassables. Ces abstractions maintiennent une certaine forme d'objectivité puisqu'elles s'actualisent quotidiennement dans les modes d'organisation des sociétés modernes et médiatisent le vivre ensemble. Au-delà de fausses représentations, ce sont d'abord des abstractions réelles induites par le fétichisme de la marchandise qui ne se donne pas simplement comme une représentation inversée de la réalité, mais comme une inversion même de la réalité⁸².

Dans le cadre de ce que j'essaie de montrer, je propose de faire du capitalisme et de ses axiomes l'expression même de la rationalité instrumentale critiquée par Adorno pour sa tendance à faire abstraction des qualités sensibles des personnes et de leurs pratiques, considérées alors comme de simples choses quantifiables qui n'existent que pour le profit et la valorisation marchande. Même si Deleuze et Guattari ne font aucune référence à la sociologie critique allemande de Max Weber et à ses analyses des formes de rationalité propres à la modernité, l'étude des effets de l'axiomatique capitaliste motive un tel rapprochement. En effet, Deleuze et Guattari décrivent le capitalisme comme la seule organisation sociale « qui s'est construite comme telle sur des flux décodés, substituant aux codes intrinsèques une axiomatique des quantités abstraites en forme de monnaie⁸³ ».

Les activités humaines et ce qu'elles produisent sont réifiées en choses abstraites qui les rendent commensurables. L'échange généralisé des biens et des personnes s'inscrit dans le mouvement sans limitation qu'avait reconnu Marx dans la circulation tautologique de l'argent, cristallisé dans la formule A-M-A⁸⁴, et qui résume un processus d'accumulation sans début ni fin. Deleuze et Guattari définissent le capitalisme comme étant à l'origine d'un champ d'immanence dans lequel la réification se réalise *immédiatement* et sans l'intermédiaire d'une instance transcendante, c'est-à-dire en conjurant autant que possible les critères éthiques et normatifs qui pourraient venir freiner un tel processus.

La dissolution des anciens codes susceptibles de résister à la vague réificatrice du capitalisme apparaît dès lors essentielle pour assurer la domination abstraite et universalisante de la marchandise comme équivalent universel et facteur d'indifférenciation de la qualité sensible des personnes et de leurs activités. Tel un vampire, image récurrente chez Marx pour souligner la dynamique d'accumulation de la valeur, « la machine capitaliste se nourrit de flux décodés et déterritorialisés ; elle les décode et déterritorialise encore davantage, mais en les faisant passer dans un appareil axiomatique qui les conjugue, et qui, aux points de conjugaisons, produit des pseudo-codes et des re-territorialisations artificielles⁸⁵ ». Subsistent encore ici et là quelques codes, mais sous un mode résiduel ou folklorique qui ne gêne finalement pas la logique d'ensemble. Et comme je l'ai montré à propos de la réification subjective chez Lukács, le mouvement général de décodage-axiomatisation n'est pas sans influence sur la subjectivité qui se standardise et s'homogénéise. À l'instar d'Adorno et Horkheimer, Deleuze et Guattari critiquent la production en masse de formes de subjectivité adaptées aux exigences du système qui a besoin de réifier la personnalité et le comportement de ses sujets. La publicité et l'industrie culturelle diffusent des modèles clef en main de père, de mère, d'enfant, de travailleur, de consommateur, lesquels modèles influencent l'imaginaire social sur

différents plans. La singularité essentielle de la subjectivité, la richesse existentielle du monde vécu, le rapport étroit à la finitude et à la contingence sont constamment mis entre parenthèses par le système capitaliste, et même décodés et axiomatisés lorsque des conditions inédites de valorisation marchande trouvent à s'établir.

Guattari, seul, considère l'imperméabilité des rapports individuels et collectifs à toute une multitude de registres existentiels, sous couvert d'un rapport rationalisé au monde vécu, comme le signe paradoxal d'une infantilisation de la subjectivité capitaliste fermée à la précarité et à la finitude. Voilà pour Guattari le drame de la modernité capitaliste contre lequel la schizoanalyse doit intervenir. Le terme *réification* apparaît même dans ses travaux les plus tardifs : « soit on objective, on réifie, on "scientifise" la subjectivité, soit, au contraire, on tente de la saisir dans sa dimension de créativité processuelle⁸⁶. » Pour Deleuze, Adorno, Guattari, Horkheimer et Marcuse, l'individu des sociétés modernes développe une incapacité à entretenir un rapport avec la finitude, la précarité et l'altérité. Il doit trouver sa place dans un système d'équivalence, parmi les marchandises en tant que marchandise.

On pourrait objecter que dans les phases un peu plus tardives du mode de production capitaliste émergent de nouveaux modes de vie marqués par des conquêtes sociales de grande importance. Si bien que, dans un monde saturé d'objets, marchandises, gadgets, camelotes, un monde dans lequel il est possible de voyager presque partout, bref, un monde qui offre une multiplicité d'expériences à ses habitants (ou, à tout le moins, à ceux qui peuvent se le permettre), comment peut-on parler d'homogénéisation et d'uniformisation du monde social ? C'est que les analyses de Deleuze et Guattari suivent de près celles des premiers théoriciens de l'École de Francfort : l'offre de marchandises et des modes de vie qui leur sont associés dépend essentiellement des impératifs de l'accumulation de la valeur.

Face à ce constat, le programme schizoanalytique tel que le conçoivent Deleuze et Guattari n'a pas cessé de chercher à prendre le contrepoint d'une subjectivité réifiée, décodée et axiomatisée par le capitalisme. Ce constat se rapproche très fortement du diagnostic des théoriciens de l'École de Francfort, sans pour autant partager le pessimisme d'une hétéronomie totale des sujets au sein d'une société complètement réifiée. Cependant, demeure le constat d'une tendance à la standardisation des formes de vie, des pratiques, des routines et des schèmes mentaux. La schizoanalyse vise alors essentiellement à se doter d'outils pratiques et conceptuels capables de rompre avec le mouvement généralisé de réification du monde social. Poursuivre un tel programme serait l'occasion d'établir les traits caractéristiques d'une théorie critique, d'inspiration non plus seulement francfortoise, mais deleuzo-guattarienne. Le concept de réification m'a offert tout au long de cet article la possibilité d'esquisser les voies d'un tel rapprochement.

Conclusion

En m'appuyant sur le concept de réification, je me suis efforcé d'établir un dialogue entre la théorie critique de l'École de Francfort (sa première génération en particulier) et la pensée de Deleuze et Guattari. J'ai d'abord proposé une définition du concept de réification en montrant ses liens avec la critique du fétichisme de la marchandise opérée par Marx, avant de montrer son importance dans la pensée de Lukács et des premiers théoriciens de l'École de Francfort. Pour ces différents penseurs, la réification est un processus rattaché au développement du système capitaliste qui entraîne la marchandisation généralisée des personnes et de leurs activités sociales. Elle marque de plus le triomphe d'une forme de rationalité instrumentale, fondée sur le calcul égoïste et la maximisation des intérêts privés, qui influence la subjectivité et la conscience des individus considérés d'abord et avant tout comme des consommateurs de marchandises standardisées et conformes aux attentes du marché. En m'appuyant sur une subtilité de la langue allemande, qui dispose de deux termes pour désigner la chose (*Sache/Ding*), j'ai cherché à distinguer conceptuellement, d'une part, la *réification*, conçue comme un processus de transformation des personnes et ce qu'elles produisent en choses commensurables (*Versachlichung*), et, d'autre part, la *chosification*, qui transforme des abstractions mentales (notion, représentation, concept) en réalités concrètes (*Verdinglichung*). Cette différence conceptuelle anime la théorie critique francfortoise, pour laquelle la critique de la réification est double : une critique sociale du fétichisme de la marchandise et une critique théorique de la chosification conceptuelle.

Partant de cette analyse, j'ai cherché dans la pensée deleuzo-guattarienne les traits principaux de ce qui pourrait s'apparenter à cette double critique. Chez Deleuze et Guattari, la critique de la chosification conceptuelle vise notamment la psychanalyse freudienne et lacanienne, qui assujettit l'inconscient au mythe œdipien et à des concepts empruntés à la linguistique structurale. Cette critique a notamment motivé le développement d'une pratique analytique et militante alternative : la schizoanalyse, chargée de découvrir la nature et le fonctionnement du désir individuel et collectif. Conformément aux principes énoncés par Deleuze et Guattari, la schizoanalyse doit tenir compte des tensions et des contradictions du monde social qui sont toujours déjà intériorisées par les institutions et les sujets sociaux eux-mêmes. La schizoanalyse s'articule de fait à une critique de la société que j'ai mise en relief dans leur interprétation anthroposémiotique du devenir-monde du capitalisme. Le double concept de *décodage-axiomatisation* offre de ce point de vue les voies d'un rapprochement fécond avec celui de réification. Ils

indiquent à eux deux un même processus de suppression de la richesse, de l'hétérogénéité et de la singularité de l'imaginaire social et des activités humaines dominés par des logiques de valorisation marchande dont la progression ne semble connaître aucune limite.

Bibliographie

- ADORNO, Theodor W., *Dialectique négative*, trad. de l'allemand par G. Coffin, J. Masson, O. Masson, A. Renault & D. Trousson, Paris, Payot, 1992 [1966].
- , *Minima Moralia*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz & J.-M. Ladmira, Paris, Payot, 2003 [1951].
- ADORNO, Theodor W. & Max HORKHEIMER, *La dialectique de la Raison*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983 [1944].
- ANDERSON, Sky LaRell, « Watching People Is Not a Game: Interactive Online Corporeality, Twitch.tv and Videogame Streams », *Game Studies*, vol. 17, no 1, 2017, non paginé.
- BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- BAUDRILLARD, Jean, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.
- BEETZ, Johannes, *Materiality and Subject in Marxism, (Post-)Structuralism, and Material Semiotics*, New York, Palgrave Macmillan, 2016.
- BERARDI, Franco, *The Soul at Work: From Alienation to Autonomy*, Los Angeles, Semiotext(e), 2009.
- BURRIS, Val, « Reification: A Marxist perspective », *California Sociologist*, vol. 10, no 1, 1988, p. 22-43.
- CASTORIADIS, Cornelius, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- CLASTRES, Pierre, *La société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974.
- CONNOLLY, William E., « Habermas, Deleuze and Capitalism », *Theory & Event*, vol. 11, no 4, 2008.
- CUSSET, François, *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2006.
- DALLMAYR, Fred, « The Politics of Nonidentity: Adorno, Postmodernism-And Edward Said », *Political Theory*, vol. 25, no 1, 1997, p. 33-56.
- DEBORD, Guy, *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1967.

- DELEUZE, Gilles & Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe : capitalisme et schizophrénie*, 1, Paris, Minuit, 1972.
- , *Mille plateaux : capitalisme et schizophrénie*, 2, Paris, Minuit, 1980.
- DELEUZE, Gilles, *Proust et les signes*, Paris, Presses universitaires de France, 2006 [1964].
- DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- DJAFAROVA, Elmira & Oxana TROFIMENKO, « 'Instafamous' – credibility and self-presentation of micro-celebrities on social media », *Information, Communication & Society*, vol. 22, no 10, 2019, p. 1432-1446. DOI : 10.1080/1369118X.2018.1438491.
- DOSSE, François, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007.
- , *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte, 2012.
- DURAND-GASSELIN, Jean-Marc, *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, 2012.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1971.
- GARO, Isabelle, *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : la politique dans la philosophie*, Paris, Demopolis, 2011.
- GARTMAN, David, « Reification of Consumer Products: A General History Illustrated by the Case of the American Automobile », *Sociological Theory*, vol. 4, no 2, 1986, p. 167-185. DOI : 10.2307/201886.
- GENOSKO, Gary, *Critical Semiotics: Theory, from Information to Affect*, New York, Bloomsbury Academic, 2016.
- GRONDIN, Jean, « La réification de Lukács à Habermas », *Archives de Philosophie*, vol. 51, no 4, 1988, p. 627-646.
- GUATTARI, Félix, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992.
- , *Lignes de fuite. Pour un autre monde possible*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'aube, 2011.
- HABERMAS, Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 1 : *Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, trad. de l'allemand par J.-M. Ferry, Paris, Fayard, 1987 [1981].
- , *Théorie de l'agir communicationnel*, tome 2 : *Critique de la raison fonctionnaliste*, trad. de l'allemand par J.-L. Schlegel, Paris, Fayard, 1987 [1981].
- HARDT, Michael & Antonio NEGRI, *Empire*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.
- , *Multitude: War and Democracy in the Age of Empire*, New York, Penguin Books, 2005.

- HONNETH, Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, trad. de l'allemand par S. Haber, Paris, Gallimard, 2007.
- , *La société du mépris*, trad. de l'allemand par P. Rusch, A. Dupeyrix & O. Voirol, Paris, La Découverte, 2008.
- , *La lutte pour la reconnaissance*, trad. de l'allemand par P. Rusch, Paris, Gallimard, 2015 [1992].
- , *Critique du pouvoir*, trad. de l'allemand par M. Dautrey & O. Voirol, Paris, La Découverte, 2017.
- HORKHEIMER, Max, *Eclipse of Reason*, New York, Oxford University Press, 1947.
- , « Pourquoi le fascisme? », *Esprit*, vol. 5, no 17, 1978 [1939], p. 62-78.
- , *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard & S. Muller, Paris, Gallimard, 1996 [1937].
- KLINKENBERG, Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil, 2000.
- KOUVÉLAKIS, Stathis, *La Critique défaite. L'École de Francfort et la normalisation de la Théorie critique*, Paris, Éd. Amsterdam, 2019.
- KRISTEVA, Julia, *Semeiotike : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1978.
- LACAN, Jacques, *Écrits II*, nouv. éd., texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1999 [1966].
- LAURENT, Jérôme, « Penser le Tout sans le concept de totalité », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, no 45, 2019, p. 91-115. DOI : 10.4000/cps.1570.
- LAZZARATO, Maurizio, *Signs and machines: Capitalism and the Production of Subjectivity*, Los Angeles, Semiotext(e), 2014.
- LORDON, Frédéric, *Capitalisme, désir et servitude*, Paris, La Fabrique, 2010.
- LUKÁCS, Georg, *Histoire et conscience de classe : essais de dialectique marxiste*, trad. de l'allemand par K. Axelos & J. Bois, Paris, Minuit, 1984 [1960].
- , *La théorie du roman*, trad. de l'allemand par J. Clairevoye, Paris, Gallimard, 1989 [1920].
- MARCUSE, Herbert, *One-Dimensional Man: Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society*, Boston, Beacon Press, 1964.
- MARX, Karl, *Le Capital, Livre I*, trad. de l'allemand par M. Rubel & J. Roy, Paris, Gallimard, 2008 [1867].
- MARX, Karl & Friedrich ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Flammarion, 1999 [1848].
- MORGAN, Lewis, *La Société archaïque* Paris, Anthropos, 1971 [1877].

- NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà bien et mal*, trad. de l'allemand par P. Wotling, Paris, Garnier-Flammarion, 2000 [1886].
- SANDERSON, Stephen, *Evolutionism and Its Critics: Deconstructing and Reconstructing an Evolutionary Interpretation of Human Society*, Londres, Routledge, 2007.
- SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot & Rivages, 1916.
- SEBEOK, Thomas, *Signs: An Introduction to Semiotics*, 2^e éd., Toronto, University of Toronto Press, 2001.
- SIBERTIN-BLANC, Guillaume, *Deleuze et L'Anti-Œdipe : la production du désir*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.
- , *Politique et État chez Deleuze et Guattari*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.
- SICILIANO, Michael L., *Creative Control: The Ambivalence of Work in the Culture Industries*, New York, Columbia University Press, 2021.
- SPIEKERMANN, Klaus, « Nietzsche and Critical Theory », dans B. E. Babich (dir.), *Nietzsche, Theories of Knowledge, and Critical Theory: Nietzsche and the Sciences*, Dordrecht, Springer Netherlands, 1999, p. 225-242. DOI : 10.1007/978-94-017-2430-2_16.
- TAIRAKO, Tomonaga, « Versachlichung and verdinglichung: Basic Categories of Marx's Theory of Reification and their Logical Construction », *Hitotsubashi Journal of Social Studies*, vol. 48, no 1, 2017, p. 1-26.
- VANDENBERGHE, Frédéric, *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification, tome 1 : Marx, Simmel, Weber, Lukács*, Paris, La Découverte, 1997.
- , *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification, tome 2 : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*, Paris, La Découverte, 1998.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par I. Kalinowski, Paris, Flammarion, 2000 [1905].
- , *Économie et société, tome 1 : Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, 2003 [1921].
- WIGGERSHAUS, Rolf, *L'École de Francfort : histoire, développement, signification*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

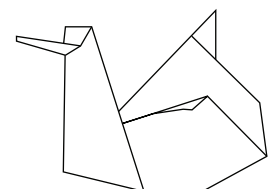
Notes

- 1 J.-M. DURAND-GASSELIN, *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, 2012.
- 2 A. HONNETH, *Critique du pouvoir*, trad. de l'allemand par M. Dautrey & O. Voirol, Paris, La Découverte, 2017.
- 3 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972.
- 4 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- 5 I. GARO, *Foucault, Deleuze, Althusser & Marx : la politique dans la philosophie*, Paris, Demopolis, 2011.
- 6 F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, Paris, Découverte, 2007.
- 7 M. HARDT & A. NEGRI, *Empire*, Cambridge, Harvard University Press, 2001 ; *Multitude: War and Democracy in the Age of Empire*, New York, Penguin Books, 2005.
- 8 G. GENOSKO, *Critical semiotics: Theory, from information to affect*, New York, Bloomsbury Academic, 2016.
- 9 F. BERARDI, *The Soul at Work: From Alienation to Autonomy*, Los Angeles, Semiotext(e), 2009.
- 10 M. LAZZARATO, *Signs and machines: Capitalism and the production of subjectivity*, Los Angeles, Semiotext(e), 2014.
- 11 F. DALLMAYR, « The Politics of Nonidentity: Adorno, Postmodernism-And Edward Said », *Political Theory*, vol. 25, no 1, 1997, p. 33-56.
- 12 W. E. CONNOLLY, « Habermas, Deleuze and Capitalism », *Theory & Event*, vol. 11, no 4, 2008.
- 13 T. W. ADORNO & M. HORKHEIMER, *La dialectique de la Raison*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz, Paris, Gallimard, 1983 [1944].
- 14 M. HORKHEIMER, *Eclipse of Reason*, New York, Oxford University Press, 1947.
- 15 H. MARCUSE, *One-Dimensional Man: Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society*, Boston, Beacon Press, 1964.
- 16 T. TAIRAKO, « Versachlichung and Verdinglichung: Basic Categories of Marx's Theory of Reification and their Logical Construction », *Hitotsubashi Journal of Social Studies*, vol. 48, no 1, 2017, p. 1-26 ; F. VANDENBERGHE, *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification, tome 2 : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas*, Paris, La Découverte, 1998.
- 17 J. GRONDIN, « La réification de Lukács à Habermas », *Archives de Philosophie*, vol. 51, no 4, 1988, p. 627-646 ; D. GARTMAN, « Reification of Consumer Products: A General History Illustrated by the Case of the American Automobile », *Sociological Theory*, vol. 4, no 2, 1986, p. 167-185.
- 18 V. BURRIS, « Reification: A Marxist Perspective », *California Sociologist*, vol. 10, no 1, 1988, p. 22-43.
- 19 D. GARTMAN, « Reification of Consumer Products », *loc. cit.*
- 20 T. TAIRAKO, « Versachlichung and Verdinglichung », *loc. cit.*
- 21 *Ibid.*
- 22 K. MARX, *Le Capital, Livre I*, trad. de l'allemand par M. Rubel & J. Roy, Paris, Gallimard, 2008 [1867], p. 120.
- 23 T. TAIRAKO, « Versachlichung and Verdinglichung », *loc. cit.*, p. 5, trad. libre. [« Marx's theory of reification and thingification consists of three logical stages : (1) the conversion of relations between persons into those of Sachen (reification) ; (2) the conversion of reified relations of Sachen into the socio-natural properties of Dinge (thingification) ; and finally (3) the conversion of production relations among persons into the reified-thingified relations of things (Sachen-Dinge) that embody socio-natural properties (reification-thingification). »]

- 24 J. BEETZ, *Materiality and Subject in Marxism, (Post-)Structuralism, and Material Semiotics*, New York, Palgrave Macmillan, 2016.
- 25 C. CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- 26 G. LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe : essais de dialectique marxiste*, trad. de l'allemand par K. Axelos & J. Bois, Paris, Minuit, 1984 [1960].
- 27 J. GRONDIN, « La réification de Lukács à Habermas », *loc. cit.*
- 28 M. WEBER, *Économie et société, tome 1 : Les catégories de la sociologie*, Paris, Pocket, 2003 [1921].
- 29 M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. de l'allemand par I. Kalinowski, Paris, Flammarion, 2000 [1905].
- 30 G. LUKÁCS, *Histoire et conscience de classe, op. cit.*, p. 118.
- 31 *Ibid.*, p. 117.
- 32 K. MARX & F. ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Flammarion, 1999 [1848].
- 33 A. HONNETH, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, trad. de l'allemand par S. Haber, Paris, Gallimard, 2007, p. 22.
- 34 S. L. ANDERSON, « Watching People Is Not a Game: Interactive Online Corporeality, Twitch.tv and Videogame Streams », *Game Studies*, vol. 17, no 1, 2017 ; M. L. SICILIANO, *Creative Control: The Ambivalence of Work in the Culture Industries*, New York, Columbia University Press, 2021 ; E. DJAFAROVA & O. TROFIMENKO, « 'Instafamous' – Credibility and Self-Presentation of Micro-Celebrities on Social Media », *Information, Communication & Society*, vol. 22, no 10, 2019, p. 1432-1446.
- 35 J. LAURENT, « Penser le Tout sans le concept de totalité », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, no 45, 2019, p. 91-115.
- 36 G. LUKÁCS, *La théorie du roman*, trad. de l'allemand par J. Clairevoye, Paris, Gallimard, 1989 [1920].
- 37 F. LORDON, *Capitalisme, désir et servitude*, Paris, La Fabrique, 2010.
- 38 T. W. ADORNO, *Minima Moralia*, trad. de l'allemand par É. Kaufholz & J.-M. Ladmira, Paris, Payot, 2003 [1951], p. 260.
- 39 F. VANDENBERGHE, *Une histoire critique de la sociologie allemande, tome 2, op. cit.*
- 40 A. HONNETH, *La société du mépris*, trad. de l'allemand par P. Rusch et al., Paris, La Découverte, 2008, p. 131-149.
- 41 T. W. ADORNO & M. HORKHEIMER, *La dialectique de la Raison, op. cit.*
- 42 *Ibid.*, p. 102.
- 43 G. DEBORD, *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1967.
- 44 M. HORKHEIMER, « Pourquoi le fascisme? », *Esprit*, vol. 5, no 17, 1978 [1939], p. 65.
- 45 F. VANDENBERGHE, *Une histoire critique de la sociologie allemande : aliénation et réification, tome 1 : Marx, Simmel, Weber, Lukács*, Paris, La Découverte, 1997.
- 46 F. NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, trad. de l'allemand par P. Wotling, Paris, Garnier-Flammarion, 2000 [1886].
- 47 K. SPIEKERMANN, « Nietzsche and Critical Theory », dans B. E. Babich (dir.), *Nietzsche, Theories of Knowledge, and Critical Theory: Nietzsche and the Sciences*, Dordrecht, Springer Netherlands, 1999, p. 225-242.
- 48 M. HORKHEIMER, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, trad. de l'allemand par C. Maillard & S. Muller, Paris, Gallimard, 1996 [1937].
- 49 J.-M. DURAND-GASSELIN, *L'École de Francfort, op. cit.*, p. 86.

- 50 T. W. ADORNO, *Dialectique négative*, trad. de l'allemand par G. Coffin et al., Paris, Payot, 1992 [1966], p. 122.
- 51 R. WIGGERSHAUS, *L'École de Francfort : histoire, développement, signification*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- 52 J. HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel, tome 1 : Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*, trad. de l'allemand par J.-M. Ferry, Paris, Fayard, 1987 [1981] ; *Théorie de l'agir communicationnel, tome 2 : Critique de la raison fonctionnaliste*, trad. de l'allemand par J.-L. Schlegel, Paris, Fayard, 1987 [1981].
- 53 A. HONNETH, *La lutte pour la reconnaissance*, trad. de l'allemand par P. Rusch, Paris, Gallimard, 2015 [1992].
- 54 S. KOUVÉLAKIS, *La Critique défaite. L'École de Francfort et la normalisation de la Théorie critique*, Paris, Éd. Amsterdam, 2019.
- 55 F. CUSSET, *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2006.
- 56 F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot & Rivages, 1916. À noter toutefois que Saussure n'utilise que très peu le terme *structure*. C'est notamment grâce aux travaux du Cercle linguistique de Prague (constitué entre autres de Nicolaï Troubetskoï, Sergueï Karcevski et Roman Jakobson) que le concept de structure va prendre une importance considérable dans le domaine de la linguistique, considérée comme la science pilote du structuralisme.
- 57 J. DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- 58 J. KRISTEVA, *Sémiotique : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1978.
- 59 R. BARTHES, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957.
- 60 J. BAUDRILLARD, *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Paris, Gallimard, 1972.
- 61 M. FOUCAULT, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1971.
- 62 F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari, op. cit.*
- 63 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe, op. cit.*, p. 67. Deleuze et Guattari questionnent à de nombreuses reprises le poids du mythe œdipien dans la psychanalyse : « Pourquoi avoir accordé à la représentation mythique et tragique ce privilège insensé ? Pourquoi avoir installé des formes expressives, et tout un théâtre là où il y avait des champs, des ateliers, des usines, des unités de production ? Le psychanalyste plante son cirque dans l'inconscient stupéfait, tout un Barnum aux champs et dans l'usine. » (*Ibid.*, p. 358.)
- 64 La définition du signifiant par Lacan est la suivante : « Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autres) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet : c'est dire que faute de signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. » J. LACAN, *Écrits II*, nouv. éd., texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1999 [1966], p. 299.
- 65 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe, op. cit.*, p. 374.
- 66 Deleuze et Guattari s'interrogent sur la subversion ambivalente que Lacan introduit dans la psychanalyse à l'égard d'Œdipe : « Survient une seconde génération de disciples de Lacan, de moins en moins sensibles au faux problème d'Œdipe. Mais les premiers, s'ils ont été tentés de refermer le joug d'Œdipe, n'est-ce pas dans la mesure où Lacan semblait maintenir une sorte de projection des chaînes signifiantes sur un signifiant despotique, et tout suspendre à un terme manquant, manquant à lui-même et réintroduisant le manque dans les séries du désir auxquelles il imposait un usage exclusif ? Était-il possible de dénoncer Œdipe comme mythe, et pourtant de maintenir que le complexe de castration, lui, n'était pas un mythe, mais bien au contraire quelque chose de réel ? » (*Ibid.*, p. 102-103.)

- 67 F. GUATTARI, *Lignes de fuite. Pour un autre monde possible*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'aube, 2011, p. 22.
- 68 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 120.
- 69 *Ibid.*, p. 200.
- 70 J.-M. KLINKENBERG, *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil, 2000, p. 140.
- 71 L. MORGAN, *La Société archaïque*, Paris, Anthropos, 1971 [1877].
- 72 S. SANDERSON, *Evolutionism and Its Critics: Deconstructing and Reconstructing an Evolutionary Interpretation of Human Society*, Londres, Routledge, 2007.
- 73 Deleuze et Guattari s'appuient notamment sur l'anthropologie africaniste qui avait développé dans les années 1960 une approche ethnohistorique des sociétés lignagères et filiales. Dans *L'Anti-Œdipe* apparaissent des références aux travaux de Meyer Fortes, d'Edward Evan Evans-Pritchard, d'Edmond et Marie-Cécile Ortigues, de Pierre Clastres, de Victor Turner et de Robert Jaulin.
- 74 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 120.
- 75 On doit cette formule à Nietzsche dans la *Généalogie de la morale* et reprise telle quelle dans *L'Anti-Œdipe* : « [U]ne horde quelconque de blondes bêtes de proie, une race de conquérants et de maîtres qui, avec son organisation guerrière doublée de la force d'organiser, laisse sans scrupules tomber ses formidables griffes sur une population peut-être infiniment supérieure en nombre, mais encore inorganique. » (*Ibid.*, p. 230.)
- 76 *Ibid.*, p. 120.
- 77 *Ibid.*, p. 231.
- 78 *Ibid.*, p. 234.
- 79 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *Mille Plateaux*, op. cit., p. 144.
- 80 G. SIBERTIN-BLANC, *Deleuze et L'Anti-Œdipe : la production du désir*, Paris, Presses universitaires de France, 2010 ; *Politique et État chez Deleuze et Guattari*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.
- 81 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 296.
- 82 T. SEBEOK, *Signs: An Introduction to Semiotics*, 2^e éd., Toronto, University of Toronto Press, 2001, p. 117.
- 83 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 167.
- 84 Marx pose la circulation des marchandises comme le point de départ de la constitution du capital. Schématiquement, il distingue deux modes de circulation du capital. Le modèle de circulation suivant lequel la marchandise se transforme en argent pour se transformer à son tour en marchandise se résume de la façon suivante : M-A-M (marchandise-argent-marchandise). À l'inverse, la constitution du capital commence à partir du moment où le mode de circulation commence schématiquement avec l'argent qui se transforme en marchandise pour se retransformer en argent (A-M-A). Dans le premier cas, la circulation commence et se termine avec la marchandise, tandis que dans le second cas, elle s'ouvre et se clôture sur l'argent. K. MARX, *Le Capital, Livre 1*, op. cit., p. 190-202.
- 85 G. DELEUZE & F. GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 452-453.
- 86 F. GUATTARI, *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992, p. 27.





Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire

Simon Levesque

Numéro 10, 2022

Sémiotique et critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100685ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1100685ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (imprimé)

1929-090X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levesque, S. (2022). Méthode critique en études sémiotiques : programme pour un laboratoire disciplinaire. *Cygne noir*, (10), 137–169.
<https://doi.org/10.7202/1100685ar>

Résumé de l'article

En partant du constat que les études sémiotiques peinent à faire valoir leur pertinence sociale, cet article propose de définir une voie pratique de valorisation : le laboratoire de recherche spécialisé. La question de l'autonomie disciplinaire est abordée d'un point de vue sociologique. Un pont est ensuite jeté entre les sciences naturelles et les sciences humaines et sociales. Le fonctionnement des sciences idéoscopiques et cénoscopiques est ensuite comparé et une solution de continuité entre elles est avancée. Sur cette base, le travail du laboratoire d'études sémiotiques est défini d'après l'exigence critique propre aux sciences cénoscopiques. L'auteur développe un programme méthodologique orienté en fonction d'une tâche unique : la correction des interprétants. Cette tâche unique régissant le travail du laboratoire devrait informer le patron de ses manœuvres pour l'existence, étant entendu que les interprétants dominants déterminent, parmi la diversité des mondes d'expérience, le sens commun. La pertinence sociale du laboratoire d'études sémiotiques dépend de cette exigence critique.

© Simon Levesque, 2023



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

MÉTHODE CRITIQUE EN ÉTUDES SÉMIOTIQUES : PROGRAMME POUR UN LABORATOIRE DISCIPLINAIRE

J'ai la conviction profonde que l'apport le plus important des sciences sociales – l'identification et la délimitation d'un domaine séparé de la réalité socialement construit – est aussi sa pire malédiction. Je partage également avec elles le sentiment que la découverte de solutions permettant de dépasser ce problème constitue l'un des défis majeurs auxquels la pensée critique fait face aujourd'hui.

Eduardo Kohn¹.

Les luttes à l'intérieur du champ sont des luttes pour être ou rester actuel.

Pierre Bourdieu².

Toutes les séries d'expérimentations connectées entre elles constituent une expérimentation collective unique.

Charles S. Peirce³.

Les études sémiotiques peinent à se constituer disciplinairement. Elles sont certes habiles à s'auto-instituer, et ceci constitue à n'en pas douter une de leurs forces, sur laquelle il faut d'ailleurs compter, mais la place que leur accorde l'université est encore moindre que celle qu'y ont gagnée d'autres disciplines historiquement mieux constituées et reconnues. Cette situation s'explique moins du fait que les études sémiotiques manquent de moyens pour la mise en commun des savoirs qui leur sont propres (ceux-ci sont nombreux), mais qu'elles manquent de lieux pour la production et la médiation de ces savoirs *au sens commun*, c'est-à-dire auprès des champs d'activité sociale distincts du leur. Si elles peinent à faire valoir leur pertinence auprès de la société élargie (comme chacune des sciences doit le faire pour assurer son existence), c'est peut-être aussi parce qu'elles éprouvent quelque difficulté à porter leur discours auprès d'un public non initié.

Les savoirs sémiotiques s'exportent-ils, se vulgarisent-ils, se traduisent-ils moins bien que d'autres? Il n'y a pas de raison particulière de le croire. La situation actuelle ne résulterait donc pas d'un défaut de principe, mais serait le fait d'un problème pratique. En conséquence, il apparaît pertinent de chercher des moyens de développer la capacité

des études sémiotiques à s'adresser non seulement aux autres disciplines universitaires (dans l'idée d'obtenir d'abord d'elles une meilleure reconnaissance institutionnelle), mais aussi au public en général. Ces efforts de communication pourraient avoir pour effet de les rendre plus visibles socialement et ainsi de mieux faire connaître leur spécificité épistémique et leur valeur critique. La voie pratique envisagée pour réaliser ce programme est celle du laboratoire de recherche spécialisé. Dans cet article, je me donne pour tâche de définir la fonction et le mode opératoire possibles d'un tel laboratoire⁴.

1. Discipline et autonomie

Il faut d'abord prendre acte du manque de reconnaissance sociale des études sémiotiques. Parlez à n'importe qui (une personne lambda) de sociologie et la conversation continuera probablement ; parlez à cette même personne de sémiotique et la conversation s'arrêtera presque assurément. Bien sûr, il y a de minces chances que la conversation se poursuive, mais elle sera presque inévitablement freinée par l'ignorance de votre interlocuteur à l'égard de la sémiotique, à commencer par son ignorance même du terme « sémiotique », sans parler de son objet. La curiosité de cette personne pourrait la porter à vous interroger sur la nature des études sémiotiques, mais la conversation ne pourra continuer que pour autant que vous ayez le désir de lui expliquer ce qu'elles sont. La sociologie, la philosophie, la médecine, la physique ou l'ingénierie ne souffrent pas de ce problème, du moins pas au même degré. Ces dernières disciplines ne sont pas en carence de reconnaissance sociale. Elles existent socialement et, bien entendu, cette existence sociale les amène à devoir constamment justifier leur raison d'être auprès d'un public élargi, et ce, afin d'assurer leur autonomie. Cependant, les études sémiotiques ne jouissent même pas de cette reconnaissance sociale initiale, il n'est donc nullement surprenant qu'elles peinent à faire valoir leur pertinence. Pierre Bourdieu l'a démontré : « l'autonomie n'est pas un donné, mais une conquête historique, qui est toujours à recommencer⁵ ». Si jadis, à l'époque structuraliste, la sémiologie a effectivement pu jouir d'une certaine existence sociale (quoique vague), en particulier dans l'espace francophone, il en va tout autrement aujourd'hui. Ses excès de prétention lui ont attiré le haro, l'effet de mode s'est estompé et le retour du balancier a été brutal. Il n'est pas question maintenant de tenter de retrouver une vaine gloire passée ou de vouloir refaire école en réactivant la figure du maître à penser, mais de prendre conscience des mécanismes par lesquels une discipline se consolide et des avantages de la disciplinarité, à commencer par l'autonomie qu'elle assure à la pensée spécifique du champ qu'elle structure.

L'autonomie d'un champ social spécialisé, à l'instar d'une discipline universitaire, est à penser dans son rapport à la société dans son ensemble. « La discipline est un champ relativement stable et délimité, donc relativement facile à identifier : elle a un nom reconnu scolairement et socialement⁶ », écrit Bourdieu. Mais pour atteindre cette stabilité et cette reconnaissance extrinsèque, le champ doit d'abord se refermer sur lui-même afin d'instituer en son sein des mécanismes d'autorégulation garantissant sa normativité⁷. C'est à cette seule condition qu'il peut conquérir son autonomie et assurer son avenir – et avec lui l'avenir de ses acteurs, mais surtout de sa pensée propre⁸. La méthode critique préconisée ici ne se veut pas doctrinaire, à la limite est-elle factionnaire : elle vise à fonder une pratique de recherche consentie, mais aussi à déterminer un *habitus* pour les agents rattachés au laboratoire d'études sémiotiques. Ceux-ci doivent être capables de se pencher réflexivement sur leur propre activité (tant individuelle que collective) et être conscients également de l'influence que peut occasionner celle-ci au sein du champ d'études. Cette vision est nourrie par l'analyse bourdieusienne du champ scientifique :

le laboratoire est un microcosme social qui est lui-même situé dans un espace comportant d'autres laboratoires constitutifs d'une discipline (elle-même située dans un espace, lui aussi hiérarchisé, des disciplines) et qui doit une part très importante de ses propriétés à la position qu'il occupe dans cet espace. [...] Les agents, savants isolés, équipes ou laboratoires, créent, par leurs relations, l'espace même qui les détermine, bien qu'il n'existe que par les agents qui s'y trouvent placés et qui, pour parler comme la physique, « déforment l'espace à leur voisinage », lui conférant une certaine structure⁹.

Mon idée n'est pas d'enfermer les études sémiotiques dans un cloisonnement disciplinaire corporatiste rigide, mais de les normaliser par une méthode critique définie, dont il est à souhaiter que les chercheurs se saisissent – bien que la multiplicité des méthodes, approches et perspectives au sein d'un champ d'études constitue une force, et que la liberté de positionnement de chacun par rapport à celles-ci demeure une prérogative inaliénable en régime démocratique et libéral. L'objectif que je poursuis en est néanmoins un de spécialisation, et ce, par l'établissement de principes communs aptes à fonder une pratique de recherche disciplinée au sein du champ des études sémiotiques.

À l'époque moderne, caractérisée suivant Durkheim par une spécialisation accrue de l'activité sociale (y compris du travail intellectuel)¹⁰, les études sémiotiques ont su tirer profit de leur métissage avec les autres champs du savoir, à tel point qu'on a pu croire que la *suture* constituait leur motif propre¹¹. Ce rapport d'arrimage nécessaire, qui mine l'autonomie disciplinaire de la sémiotique et qui a été trop souvent célébré naïvement sous l'étiquette iréniste de l'interdisciplinarité, mérite cependant un examen attentif. Car une discipline, explique Bourdieu, « est définie non seulement par des

propriétés intrinsèques, mais par des propriétés qu'elle doit à sa position dans l'espace (hiérarchisé) des disciplines¹² ». Le positionnement disciplinaire des études sémiotiques a ceci de particulier qu'il est transversal aux autres champs du savoir. Le regard sémiotique est réflexif et critique : ce qui lui appartient en propre – la pensée sur le signe – ne prend forme qu'au contact de propositions dont il se nourrit. Selon Charles Peirce, la sémiotique correspond à la logique ; elle a pour tâche d'analyser logiquement des propositions. Elle repose sur trois branches : (1) une grammaire spéculative, que Peirce appelle aussi *stecheotic* ou *stoicheiology*¹³ et de laquelle procède la classification des signes ; (2) la critique, qui étudie la validité des raisonnements ; et (3) la méthodeutique, ou l'étude de la rhétorique spéculative, et incidemment de la méthode scientifique¹⁴. Que ce soit en se saisissant de propositions issues des sciences humaines et sociales, des études en arts ou des sciences naturelles et techniques, les études sémiotiques peuvent être non plus la science pilote, comme ont voulu l'être la sémiologie saussurienne ou la linguistique structurale dans la deuxième moitié du xx^e siècle¹⁵, mais, en suivant la méthode préconisée ici, elles peuvent constituer, à leur manière – la seule qui leur sied vraiment –, *un point d'évaluation et de contrôle critique*.

2. Une solution de continuité

La valeur critique de la recherche, en sciences sociales en particulier, est souvent défendue pour sa capacité à transformer notre rapport au monde¹⁶. Or, cette capacité n'est pas propre aux sciences sociales, elle est une qualité de la science en général. La loi de la relativité restreinte en astrophysique et la théorie des champs en sociologie ont en commun d'avoir contribué à une transformation historique des sensibilités. L'une a des conséquences principalement cosmologiques, l'autre principalement politiques, mais toutes deux forcent la reconsidération de notre rapport au monde. Pourtant, un ravin a été creusé entre sciences naturelles et sciences sociales, au-dessus duquel des ponts peuvent être construits¹⁷. Entre les deux domaines, une solution de continuité existe.

La première condition pour que cette solution s'impose est de cesser de concevoir la réalité sociale comme une construction arbitraire, flottante et changeante, qui recouvrirait un état de nature primaire quelconque et inaccessible, une matière grise nouménale sur laquelle serait plaquée une réalité sociale toute relative, comme si la culture était une peinture à numéro recouvrant un fond purement physique ou mathématique éthéré. Contre le dualisme des substances de la voie des idées et le psychologisme métaphysique qui réduit les objets saisis par l'intellect à des constructions sans étendue, un réalisme sémiotique s'impose. Un tel réalisme sémiotique, s'il procède bien

d'une réduction systémique – tout accès au monde ne s'opère jamais qu'à travers les signes –, ne devrait pas déboucher sur une tentation monopolistique. Plutôt, il devrait nous inviter à concevoir dans la diversité des signes et des interprétants qui naissent de ces signes une pluralité de mondes d'expérience. Comme l'écrit Nelson Goodman, « qu'il existe plusieurs versions différentes du monde apparaît difficilement discutable », mais « nous ferions mieux de dire que "le monde" dépend de la correction »¹⁸. Un des objectifs de cet article est de montrer l'importance de la correction dans la description du monde au sens commun.

Charles Peirce avait une conviction inébranlable : le règne de ce qui existe « en soi » et le règne de ce qui existe « phénoménalement » ou « en apparences » sont « intrinsèquement liés dans les faits, dans l'expérience et dans la cognition à travers l'action des signes d'une telle manière que nous pouvons parvenir à distinguer et connaître l'un en tant qu'il fait partie de l'autre, et à travers lui, par le contrôle critique de l'objectivité qui est au cœur de la science comme de la philosophie, au-delà de leurs divergences d'orientation¹⁹. » La sémiotique peircienne conçoit les signes comme les véhicules des significations, avec la causalité que cela peut impliquer²⁰, et non comme des doublets informationnels ne reflétant qu'une réalité surimposée. Une telle continuité s'inscrit dans la logique moniste et synéchiste de Peirce, qui postule une continuité, un principe universel de causalité, entre la matière et l'esprit. Tous deux répondent du même principe organisateur : la sémiose²¹. Dès lors, il est établi que l'investigation sémiotique porte sur le monde tel qu'il se présente à la cognition, à travers les signes qui le manifestent, qui le rendent palpable et connaissable moyennant leur saisie interprétative. Les signes sont des éléments du monde et nos significations se construisent dans ce monde, à partir des faits. Mais « "fait", comme "signification", est un terme syncatégorématique ; car les faits, après tout, sont manifestement factices²² », prétend Goodman. Une nuance s'impose : la facticité, ou le caractère partiellement artéfactuel des faits, n'entame en rien la connaissance critique, pratique et vraie que ceux-ci peuvent fonder. La facticité est une donnée du signe, une composante intégrante de celui-ci en tant qu'il est saisi par un interprétant humain – et à cet égard, tout signe compris dans la logique sémiotique de Peirce est assimilable à ce qu'on appelle communément aujourd'hui un « savoir situé », ou du moins devrait-il être ainsi compris : sa tripartition constitutive pave la voie pour une prise en compte réflexive de la position du sujet interprétant²³. Il ne faut toutefois pas se méprendre : l'artéfactualité du signe humain (celui dont l'humain se saisit cognitivement) n'implique pas pour autant que le signe soit entièrement artificiel et qu'il ne possède aucune composante naturelle.

La doctrine des propositions naturelles de Peirce (discutée brièvement en § 3.2) implique un principe d'émergence, soutenu et exprimé par les signes. Les signes sont

parties prenantes des interactions naturelles et de la causalité. Le flux de détermination de la signification s'opère dans le sens d'une croissance, du présignifiant, c'est-à-dire de la proposition en son état seulement possible, avant qu'elle ne soit interprétée, jusqu'au régime de la loi, c'est-à-dire de l'habitude. C'est précisément parce qu'elle permet de retracer ce cheminement, qui va de la potentialité jusqu'à la régularité reconnue comme telle, que la sémiotique apparaît particulièrement pertinente au moment d'interroger le rôle critique du laboratoire dans la production de savoirs situés. L'investigation sémiotique constitue un mode particulier d'interprétation, qui rend explicite la dimension rétroactive et corrective du geste interprétatif. Il s'agit d'un mode qu'on pourrait qualifier de « métaréflexif » puisqu'il porte sur le fonctionnement de la sémiose elle-même.

Ces idées peuvent apparaître difficilement recevables en l'absence d'une véritable défense du système de pensée qui les informe. Cependant, l'objectif de cet article n'est pas d'examiner en profondeur ce système de pensée (la sémiotique peircienne), mais de faire valoir sa pertinence au moment d'élaborer le potentiel critique du laboratoire d'études sémiotiques. Les éléments présentés jusqu'ici forment le socle intellectuel sur lequel sont érigées les trois sections à venir, où je développe une méthode critique : faits et propositions ; correction ; médiation. Ces trois volets coïncident avec un mouvement général que je me donne pour tâche de restituer, pour la bonne raison qu'il décrit à mon sens, dans son ensemble, un programme d'action dont le laboratoire d'études sémiotiques peut se saisir pour fonder et régir sa pratique.

3. Méthode critique

Dans la prochaine section (§ 3.1), partant du fonctionnement du laboratoire en sciences naturelles, je tente de jeter un pont vers les sciences humaines et sociales. Ce pont passe par une meilleure compréhension de ce que constitue une information, de ce que sont les faits et de la manière dont les propositions rationnelles les véhiculent. Dans la section suivante (§ 3.2), je traverse le pont tendu et je décris en quoi consiste le travail de correction qui ressortit au laboratoire. En particulier, il sera question de correction des interprétants, de vague et de précision. La dimension critique de la pratique sémiolaborantine apparaît alors cruciale. Enfin, la troisième et dernière section (§ 3.3) est consacrée à la médiation, que je décris comme une étape essentielle au travail propositionnel du laboratoire. Je propose de concevoir les travaux du laboratoire d'études sémiotiques comme des manœuvres pour l'existence, car il ne lui suffit pas de corriger les propositions dont il se saisit, encore faut-il qu'il œuvre à porter celles-ci dans l'espace public : le sens commun en dépend.

3.1 Faits et propositions

Un laboratoire de sciences naturelles a pour rôle de produire, à partir de procédés expérimentaux, des faits et, ce faisant, de corriger des savoirs établis. Ces savoirs nouveaux ou corrigés ont pour vocation de s'imposer comme les propositions décrivant le plus justement le monde ou une version du monde²⁴. Le critère déterminant quelle est la description la plus juste est la valeur explicative supérieure de la proposition. La proposition la plus juste sur des faits du monde donnés est celle qui parvient à expliquer ces faits avec le plus de conviction, en rapport avec un système référentiel établi, que chaque nouvelle proposition a le potentiel d'affecter et de transformer²⁵. La conviction se mesure habituellement à l'adhésion la plus grande à la proposition par la communauté la mieux renseignée sur la question, qui reconnaît sa « crédibilité différentielle »²⁶, étant entendu que cette communauté s'est placée au service de la vérité scientifique et qu'elle adhère aux règles éthiques de cette pratique²⁷ :

Le fait est conquis, construit, constaté dans et par la communication dialectique entre les sujets, c'est-à-dire à travers le processus de vérification, de production collective de la vérité, dans et par la négociation, la transaction et aussi l'homologation, ratification par le consensus explicitement exprimé [...] L'idée vraie [...] est] une force de conviction qui s'impose à l'adversaire concurrent qui essaie de la réfuter et qui est obligé de rendre les armes. Les adversaires collaborent au travail de vérification par le travail qu'ils font pour critiquer, corriger, réfuter²⁸.

Cette série d'affirmations décrivant les sciences normatives repose sur l'idée que les faits du monde sont connaissables. Ainsi convient-il d'abord d'établir de quelle manière les faits nous sont accessibles et ce que leur saisie implique pour la formation des propositions.

Un fait exprime une information sur le monde. Cette première définition oblige à fournir une définition de l'information. Celle de Gregory Bateson est assez connue : une information est *une différence qui fait une différence*. Pour Terrence Deacon, qui s'appuie sur Bateson pour développer sa propre définition, « la capacité référentielle du véhicule informationnel », c'est-à-dire la compétence d'un signe à véhiculer une référence, « dépend du travail physique qui a, ou pourrait avoir, altéré l'état d'un milieu ou d'un médium susceptible d'une modification extrinsèque »²⁹. Pour Deacon, l'information se mesure à la capacité d'un signe à exprimer une différence étrangère au signe lui-même. Quelques exemples permettent d'éclairer cette idée :

Considérons, par exemple, une coquille dans un manuscrit. Elle peut être vue comme une information référentielle de peu d'importance qui ne reflète rien d'autre qu'un écart par rapport à la contrainte nécessaire qu'impose une langue afin de bien conduire un message intenté, mais elle constitue aussi une information sur la compétence du sténographe, une information qui peut être utile à un éventuel employeur. Ou bien, imaginons-nous un technicien devant diagnostiquer la nature d'un problème de carte vidéo en observant la manière dont l'image qu'elle produit est distordue. Ce qui est un signal et ce qui est du bruit n'est pas intrinsèque au médium-signe, parce que la détermination ne peut s'effectuer qu'au regard de la référence. Mais dans les deux cas, la déviation par rapport à un état prédit ou attendu est prise comme le résultat d'une cause qui n'aurait pas pu être observée autrement. De manière similaire, un signe qui ne montrerait pas d'effet d'une influence extrinsèque – par exemple, un système antivol détectant le mouvement – peut tout aussi bien offrir de l'information sur un événement possible (une entrée par effraction) qui n'est *pas* arrivé. On peut encore penser à la note de remerciement jamais envoyée ou au retour d'impôt envoyé en retard. Dans ces cas-là, même l'absence de communication est une communication qui peut véhiculer un sens et avoir des conséquences néfastes³⁰.

Une information est susceptible d'être exprimée du moment qu'un milieu ou un médium (ou un signe pour faire court) a le *potentiel* de véhiculer la marque d'une influence extrinsèque (une causalité). Deacon propose de considérer aussi des cas où un milieu qui *n'a pas été affecté extrinsèquement* a tout de même le potentiel de fournir de l'information. Lorsqu'on considère ces cas attentivement, il apparaît que l'information n'est pas une donnée qui s'exprime seule, comme si le signe la fournissait à l'entendement sans qu'aucun effort interprétatif ne soit requis. L'information doit être extraite d'un milieu, médium ou signe et la manière de procéder pour extraire cette information est de comparer, d'une part, un état prédit ou attendu et, d'autre part, un état observé ou obtenu. Cette méthode correspond peu ou prou au protocole expérimental. Puisque l'information n'est pas donnée, mais extraite, c'est-à-dire qu'elle découle toujours d'un processus inférentiel, il est entendu que les faits sont *produits*, comme la défense produit la preuve au tribunal.

Isabelle Stengers fournit elle aussi une définition de ce que sont les faits. Selon elle, « leur première définition n'est pas d'être observables, mais de constituer des *productions actives d'observabilité*³¹ ». Stengers ajoute que « la science normale [...] explique moins ce qui lui préexiste qu'elle ne crée ce qu'elle explique³² ». Autrement dit, la science invente les conditions dont elle a besoin pour fonder une explication conforme au paradigme qui balise largement son programme de recherche. Les faits n'ont donc pas pour qualité première d'être observables, mais de produire des conditions d'observabilité. La science n'a pas tellement pour tâche de traduire les phénomènes du monde que de fournir une interprétation intelligible, cohérente et explicative de leur action. Pour ce faire, il est nécessaire de produire d'abord un milieu qui permette d'observer des

différences d'état. Autrement dit, la science s'occupe surtout de construire le cadre, le milieu, le médium ou le dispositif requis afin que s'expriment en lui ou à travers lui des différences qui, autrement, ne seraient pas observables. Stengers appelle cela *faire parler le dispositif*.

Pour mieux faire comprendre ce qu'elle entend par là, Stengers fournit un exemple paradigmatique : l'invention du plan incliné par Galilée. Comme on le sait, Galilée a dû se battre contre les autorités en place à son époque, et contre le Collège romain en particulier, pour faire valoir la validité de ses théories. Le scandale galiléen venait surtout du fait que Galilée faisait valoir des faits en se basant sur des expériences plutôt que sur l'autorité des thèses établies, celle d'Aristote en particulier, sur laquelle l'Église s'appuyait pour défendre le géocentrisme. Stengers explique que c'est en 1608 qu'on retrouve pour la première fois dans les notes de travail de Galilée un schéma faisant état d'une expérience réalisée permettant de décrire la chute des corps. Le schéma montre des boules roulant sur un plan incliné posé sur une table et, sur le feuillet, figurent des indications nettes sur les distances parcourues par les boules et la hauteur du plan par rapport au sol, de sorte que l'expérience puisse être reproduite. C'est cette expérience qui a permis à Galilée de fonder sa théorie sur le mouvement, l'inertie et la résistance des corps dans l'espace. Pour Stengers,

ce schéma représente un *dispositif* expérimental au sens moderne du terme, un dispositif dont Galilée est *l'auteur*, au sens fort du terme, puisqu'il s'agit d'un montage artificiel, prémédité, producteur de « faits de l'art », d'artefacts au sens positif. Et la singularité de ce dispositif est [...] qu'il *permet à son auteur de se retirer*, de laisser le mouvement *témoigner* à sa place. C'est le mouvement, mis en scène par le dispositif, qui fera taire les autres auteurs, qui voudraient le comprendre autrement. Le dispositif joue donc sur un double registre : il « fait parler » le phénomène pour « faire taire » les rivaux³³.

Ce double registre d'action amène Stengers à concevoir les propositions scientifiques comme possédant une *valeur strictement négative* : « un énoncé [une proposition] a conquis [...] les moyens de démontrer *qu'il n'est pas* une simple fiction, relative aux intentions et aux convictions de son auteur. Mais il ne se différencie de la fiction par rien d'autre que par son pouvoir de faire taire ses rivaux. L'énoncé expérimental est donc *muet* quant à sa portée positive³⁴ ». Une proposition rationnelle, comme l'information, n'a de valeur que négative : sa valeur se confirme par l'évidence qu'elle traduit au moyen des faits rendus perceptibles à travers le médium-signe affecté différenciellement.

À partir de cet exemple, on est invité à considérer le laboratoire de sciences naturelles comme un lieu d'invention de dispositifs. Il est le lieu où s'inventent des dispositifs, et ces dispositifs, lorsqu'on les met à l'épreuve, c'est-à-dire lorsqu'on les fait fonctionner

(lorsque le protocole est réalisé), débouchent sur des observations factuelles qui sont des descriptions de faits indexés à un protocole expérimental. Autrement dit, les dispositifs expérimentaux sont des machines à produire des propositions. Mais alors, comment les dispositifs sont-ils constitués? Il s'agit de déterminer des critères permettant de discriminer des états de fait distincts au sein d'un médium. Le dispositif expérimental doit ainsi inclure des paramètres systémiques à l'intérieur desquels la sémiologie réalisera des états successifs observables, non pas en eux-mêmes, mais telle que cette action aura agi sur la matière, sur le milieu, sur les véhicules signifiants, en laissant des traces, en provoquant des changements d'état, en modifiant le milieu lui-même, voire en ne causant aucune trace là où des traces étaient attendues.

J'ai dit avec Deacon que l'information n'était pas une donnée positive, mais une donnée négative de l'expérience. Cependant, toute proposition rationnelle traduisant des faits possède d'emblée une valeur positive en ce qu'elle ne représente pas une fin en elle-même, mais qu'elle ouvre sur un « programme de recherche », c'est-à-dire qu'elle s'adresse à d'autres auteurs auxquels elle propose de « vivre ensemble » sur un mode nouveau³⁵. Les propositions rationnelles dont la valeur explicative apparaît supérieure servent de socle pour le développement de communautés de pensée. Si elles sont largement adoptées, c'est qu'elles font autorité. La question du pouvoir émerge ici de manière inéluctable³⁶, mais l'autorité en question est une autorité collective ; il appartient à la communauté dans son ensemble de juger de la valeur, de la pertinence ou de la cohérence des propositions rationnelles qui forment le socle de ses lois et de ses habitudes interprétatives.

Pour Stengers, « l'autonomie, pas plus que l'objectivité ou la pureté, ne constitue un attribut de la pratique scientifique³⁷ ». L'autorité des propositions rationnelles n'est pas une donnée nécessaire à leur validité, au contraire : le dispositif expérimental a pour vocation d'être mis en partage et de « parler » à la place de son auteur. Ce faisant, il indexe les faits observés aux conditions nécessaires à leur observation. C'est cette imbrication de la preuve au dispositif qui confère aux faits leur objectivité. En effet, ceux-ci ne sont intelligibles et rationnellement valables que pour autant qu'ils demeurent attachés à la chaîne sémiotique garantissant leur causalité. Le rôle de la proposition rationnelle est de traduire cette chaîne, ou une partie de cette chaîne, afin de communiquer une information critique, soit une information présentant un potentiel de transformation pratique.

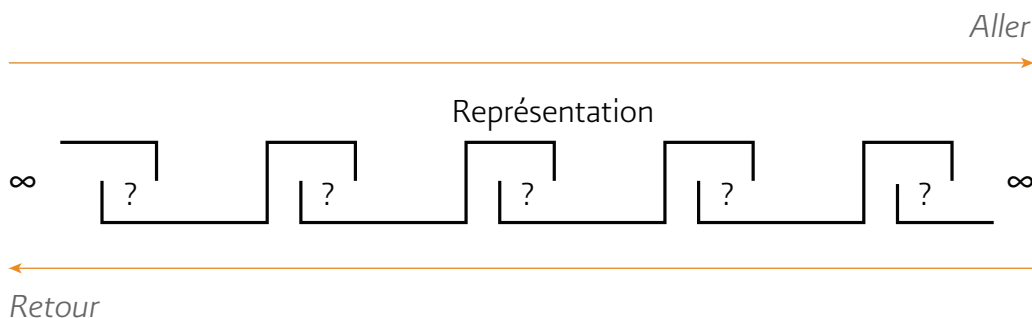


Figure 1. La chaîne médiatrice et la conception « déambulatoire » de la référence, d'après

Bruno Latour. Le rôle du laborantin, à travers son activité propositionnelle, est d'ouvrir et de maintenir ouvertes les voies d'accès au savoir (et au monde), dans la mesure où une connaissance rationnelle n'est fondée que pour autant qu'elle s'accompagne de son protocole, qui permet de retracer les chaînes signifiantes au moyen desquels des versions du monde sont construites, depuis les prémisses de l'expérience jusqu'à la formulation des propositions conclusives. C'est ce que décrit Latour lorsqu'il dit de la référence qu'elle est une qualité de la chaîne (signifiante) dans son ensemble. Pour qu'une proposition puisse être dite rationnelle, elle doit être convoyée par une chaîne signifiante irréductiblement réversible, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir en remonter le cours ; on doit pouvoir parcourir à rebours cette chaîne et se pencher analytiquement sur chacun des nœuds de médiation qui participent de la proposition rationnelle qui les condense. Si la chaîne est coupée, la vérité qu'elle transporte est compromise : « La vérité y circule [au long de la chaîne] comme l'électricité le long d'un fil aussi longtemps qu'il n'est pas sectionné³⁸. »

Dans son ouvrage *The Possibility of Naturalism*, Roy Bhaskar se demande dans quelle mesure la société peut être étudiée de la même manière que l'est la nature. Il y développe toute une série d'arguments pour défendre sa vision épistémologique, qu'il qualifie de naturaliste : « Le *naturalisme* peut être défini comme la thèse selon laquelle il existe (ou peut exister) une unité de méthode essentielle entre les sciences naturelles et les sciences sociales³⁹. » Toutefois, cette unité envisagée par l'auteur connaît des limitations importantes, car pour mesurer la réussite d'une expérience scientifique, il faut être en mesure de distinguer ce qui résulte des manipulations anthropiques ou de la variabilité environnementale de ce qui prend place à l'intérieur du dispositif expérimental. Le laboratoire de sciences naturelles a très précisément pour fonction de garantir qu'une telle distinction puisse être effectuée. En revanche, l'expérience de terrain ou toute expérimentation en système ouvert ne présente pas une telle facilité. Voici les critères que Bhaskar identifie comme imposant des limitations à l'étude empirique des faits sociaux :

1. La récursivité des structures sociales en tant que produits de la société étant sujettes à des transformations, comme n'importe quel autre produit de la société, rend les

modèles d'activité sociale seulement relativement persistants par rapport aux phénomènes qu'ils peuvent expliquer ;

2. La possibilité que prennent place des changements de nature endogène (en vertu de tendances autosubversives de la structure sociale considérée) ou des changements de nature exogène menace la validité des modèles dans la durée ;
3. La transitivité des processus sociaux et les particularismes spatiotemporels et géohistoriques des sociétés rendent difficile l'établissement de modèles pouvant prétendre à la scientificité⁴⁰.

Ces limitations étant importantes, plutôt que de parler d'unité de méthode entre les sciences naturelles et sociales, il vaut sans doute mieux envisager une *continuité* de méthode entre elles. Car, comme l'a suggéré Stengers,

la pratique des sciences théorico-expérimentales passe par l'invention-événement des moyens de faire témoigner un phénomène, et cette invention implique toujours une mise en variation systématique : c'est lorsqu'il est recréé au laboratoire comme une *fonction* obéissant à des *variables* qu'un phénomène devient capable de désigner son représentant légitime. Une telle mise en variation est absente lorsqu'il s'agit des pratiques des sciences de terrain, où chaque situation peut désigner ses variables pertinentes, ici et maintenant, sans donner pour autant au scientifique le pouvoir de dominer la variété des cas⁴¹.

Cette différence avancée par Stengers l'amène à concevoir « l'épreuve » des sciences sociales comme découlant justement de la variété des cas, des terrains, des formes sociales, des mondes pluriels qu'elles sont amenées à comparer dans un processus inférentiel constant et complexe, devant garantir et la prise en compte de la position du chercheur et la position relative, parcellaire ou typique, du terrain ou de l'échantillon considérés. La mise à l'épreuve est alors moins expérimentale que métaréflexive en ce qu'elle ne se rapporte pas (ou pas strictement) à l'élaboration d'un dispositif permettant de faire de nouvelles observations factuelles, mais à l'élaboration ou à la mise à jour, corrigée et ajustée, d'un modèle interprétatif adapté aux situations examinées.

Ce faisant, Stengers s'en tient à reconduire la différence paradigmatique établie entre sciences naturelles et sciences sociales. Je ne nie évidemment pas qu'une telle différence existe. Toutefois, les deux domaines d'investigation (pour le dire rapidement : nature et culture) sont loin d'être imperméables l'un par rapport à l'autre, *a fortiori* du point de vue des études sémiotiques⁴². C'est à leur rapprochement qu'a travaillé Peirce, et c'est dans le même sens que travaillent certains de ses héritiers aujourd'hui disséminés au sein de diverses disciplines – Eduardo Kohn en anthropologie par exemple, cité en exergue de cet article. Peirce a cherché à développer une méthode d'investigation du

monde qui s'impose (fonctionne) par-delà la division usitée entre sciences naturelles et sociales. Pour lui,

la philosophie se doit d'imiter les méthodes des sciences qui connaissent du succès en se fondant uniquement sur des prémisses tangibles pouvant faire l'objet d'un examen attentif, et en se fiant à la multiplicité et à la variété de ses arguments plutôt qu'au caractère décisif d'un seul. Son raisonnement ne devrait pas former une chaîne qui n'est pas plus forte que son maillon le plus faible, mais un câble dont les fibres peuvent être extrêmement fines, pourvu qu'elles soient suffisamment nombreuses et intimement liées⁴³.

Autrement dit, comme la science, la philosophie doit travailler à produire des propositions rationnelles dont la valeur explicative a le potentiel de forcer la transformation des croyances⁴⁴ et, suivant, la disposition à l'action⁴⁵. La critique en dépend, dans la mesure où la valeur critique d'une proposition, dans une perspective pragmatiste, se mesure à son résultat effectif. La proposition critique trouve donc sa fin dans la correction d'un interprétant (habitude, loi, disposition, connaissance établie) et sa pratique intellectuelle doit être envisagée comme telle.

3.2 Correction

Jusqu'ici, j'ai proposé de concevoir le travail du laboratoire d'après le canevas des sciences naturelles. Il est assez évident que cette manière de voir ne s'applique que partiellement au laboratoire d'études sémiotiques, car celui-ci ne ressortit pas en propre aux sciences naturelles, mais s'inscrit plutôt dans le domaine des sciences humaines et sociales, de la philosophie théorique ou appliquée ou, pour reprendre le terme de Peirce, dans le domaine des sciences cénoscopiques, soit celui des « études qui ne reposent pas sur des observations nouvelles ou spéciales⁴⁶ », contrairement aux sciences idéoscopiques, qui requièrent la mise en place de dispositifs expérimentaux en vue de la production des faits (suivant la méthode présentée en § 3.1). Fait notable, selon Peirce, « rien en cénoscopie ne devrait être abordé sans un regard critique⁴⁷ ». Tant d'après Peirce que d'après Thomas Sebeok, la sémiotique constitue une science métathéorique⁴⁸. Bien qu'elle ne produise pas de nouveaux faits, elle peut suggérer de nouvelles manières d'organiser les propositions produites par les sciences idéoscopiques et, ce faisant, elle peut contribuer à rapprocher des savoirs spécifiques disparates à l'intérieur d'un même modèle capable de jeter sur eux une lumière nouvelle. Ainsi, les résultats obtenus par les méthodes cénoscopiques peuvent avoir des répercussions différées sur les sciences idéoscopiques puisqu'un changement dans la modélisation peut entraîner un change-

ment dans les pratiques. C'est notamment ainsi qu'une solution de continuité existe entre les sciences naturelles et les sciences sociales⁴⁹.

Parce que la sémiotique est une science principalement métathéorique ou métaréflexive, le cœur de son activité ressortit à la correction. Mais je précise tout de suite que cette correction porte sur un terme particulier du signe, à savoir l'interprétant. Ainsi, je propose de définir l'activité principale, sinon unique, du laboratoire d'études sémiotiques comme relevant de *la correction des interprétants*.

La correction des interprétants passe par deux opérations : la validation et la précision. Se saisissant de propositions issues du domaine des études sémiotiques ou de propositions allogènes (issues d'autres domaines de connaissance), les sémiolaborantins se donnent pour tâche de procéder à l'examen de celles-ci afin de juger dans un premier temps de leur valeur. La valeur d'une proposition dépend de sa transparence, autrement dit de sa capacité à donner accès à la traçabilité des chaînes de référence dont elle est l'aboutissement synthétique (voir fig. 1). Un premier travail concerne donc la reconstitution de ces chaînes signifiantes. Cette première étape, qui constitue déjà tout un pan de recherche active, doit s'effectuer avec une double idée en tête. D'abord, celle de déceler des erreurs ou des maillons faibles au fil de la chaîne ; ensuite, celle de mettre au jour un interprétant nouveau, plus général, capable de prolonger cette chaîne. Ces deux visées correspondent respectivement à la validation et à la précision, dont je parlerai maintenant.

La validation d'une chaîne signifiante s'effectue par l'examen des règles de l'inférence (qui est le moteur logique de la sémiologie) de manière à vérifier que la logique (dans ses trois modes : abductif, inductif et déductif) est respectée là où elle est convoquée. D'un maillon à l'autre, des traductions s'opèrent, dont il faut observer les conséquences⁵⁰. Comme l'écrit André De Tienne,

le but de la sémiotique est de retrouver, au niveau le plus fondamental, les racines inanalysables de tout processus de représentation, de signification, d'objectification, d'interprétation ou de communication, de sorte à établir, avec une assurance raisonnable, le continuum unificateur que ces processus supposent et entraînent – un continuum qui est le signe qu'un processus d'investigation a bel et bien atteint son objet et qu'il est parvenu à lui insuffler un sens commun⁵¹.

Il s'agit aussi de vérifier un certain nombre de paramètres entrant dans la construction des propositions examinées, par exemple la validité de l'échantillon sélectionné ou des données recueillies (et la manière dont elles ont été recueillies). Il s'agit en somme de remonter la chaîne ou les chaînes médiatrices pour restituer les diverses modalités de transport de la signification, mais aussi de travailler à la conciliation des différentes ver-

sions du monde qui sont mises en jeu par le raisonnement propositionnel. Cette tâche s'effectue généralement en sélectionnant des bases de rapprochement axiologiques permettant de sonder la variété des mondes conciliés ou opposés par les propositions examinées : vérité, utilité, cohérence, voire beauté⁵². Sauf si la forme des raisonnements examinés l'autorise, par exemple dans le cas de propositions aléthiques, le travail de validation doit être compris moins comme une opération aboutissant à un résultat binaire (valide/invalid ; retenue/rejetée) que comme un exercice de lecture critique aboutissant à une évaluation graduée et nuancée, régie par différents pôles axiologiques, de sorte que la valeur des propositions soit déterminée non pas une fois pour toutes et universellement, mais de façon relative et différentielle, c'est-à-dire en tenant compte des contextes de production et de réception des propositions, de même que des usages potentiels et réels, intellectuels et pratiques, de celles-ci⁵³.

Une proposition rationnelle est toujours en soi un interprétant (potentiel ou actuel), qu'il s'agisse d'un énoncé ou d'un modèle, d'un schème de pensée, d'un programme d'action ou d'une catégorisation quelconque. Les interprétants entrent dans la détermination des habitudes interprétatives, des lois, des dispositions à l'action, des connaissances établies. Alors, en quoi consiste la correction des interprétants? Puisque jamais du sens ne sera retiré du monde, il s'agit d'y en rajouter : une nouvelle proposition rationnelle doit être formulée de manière à pouvoir s'inscrire dans la continuité d'une chaîne signifiante donnée et ainsi se rattacher aux faits sur lesquels elle entend s'exprimer. Mais alors, quelles valeurs ou quel principe doivent régir l'élaboration de telles propositions rationnelles correctives? La réponse est relativement simple : c'est la précision qui doit régir le travail de reformulation propositionnel. En fonction de cette régie, les sémiolaborantins s'engagent dans un processus de *précision* (virtuellement infini), qui doit les mener à la reformulation synthétique des propositions rationnelles mises en examen. Cette précision doit s'effectuer sans trahir l'interprétant général de la proposition en question et en vue d'avancer une nouvelle proposition capable de mieux affecter le public visé – car une proposition qui ne connaît pas de réception n'existe pas (voir § 3.3).

Cette idée de précision, à mettre en rapport avec le vague, me vient du grand écosophe Arne Næss, dont l'ouvrage *Interpretation and preciseness* est paru en 1953⁵⁴. Le mot « précis » en français désigne une qualité. Une chose précise est entièrement déterminée et ne laisse conséquemment pas de place à l'incertitude. « *Preciseness* » et « *vagueness* » sont des substantifs anglais qui désignent le fait d'être précis ou vague. Il n'existe pas de terme en français pour désigner le processus par lequel une chose, un terme ou un signe, gagne en précision. On peut bien sûr dire que cette chose « se précise », et la forme pronominal du verbe est certes utile, mais il n'existe pas de subs-

tantif pour désigner le processus lui-même. Ainsi le terme « précision » me semble-t-il devoir être forgé. Le vague appelle la précision ; il demande à être précisé.

En 1993, Næss s'explique sur la pertinence stratégique du vague :

Si quelque chose est vague et ouvert à plusieurs interprétations et précisions, cela suscite la discussion. Et c'est là le meilleur espoir qu'on puisse entretenir pour une philosophie honnête dans le monde aujourd'hui. Elle peut être très connue et avoir une influence. Du côté de l'existentialisme, Zapffe n'est pas très connu parce qu'il est *trop précis*. Ses idées sont très troublantes, dures et pleines d'humour, *mais elles sont claires*. Mais Sartre lui est si vague que beaucoup de gens veulent parler de lui... [...] Être plus précis ne crée pas nécessairement quelque chose qui est plus inspirant⁵⁵.

Pour Peirce, « le vague » caractérise nombre d'objets aux contours flous et communément mobilisés. L'irréductibilité du vague doit ainsi être reconnue⁵⁶. Peirce ne voit d'ailleurs aucun inconvénient à travailler cette matière absconse, car elle ne découle pas d'« un défaut de notre connaissance ou de notre pensée⁵⁷ », mais de l'indétermination naturelle de nos croyances et de nos habitudes. Et comme l'écrit Claudine Tiercelin, « si un terme est trop précis, il ne permet plus de poser des questions intéressantes, bref de faire progresser l'information⁵⁸ ». Le concept de précision de Næss répond d'une logique d'affinement des signes qui, tirant parti du vague, fait de la généralité une notion incontournable.

J'ai dit que la réponse à la question « quelles valeurs ou quel principe doivent régir l'élaboration des propositions rationnelles correctives? » était relativement simple. Elle n'est que *relativement* simple, en effet, car elle porte aussi en elle un paradoxe apparent : celui d'un rapport conflictuel, voire antinomique, entre généralité et précision. J'ai d'abord dit que le but de l'examen critique des propositions était d'atteindre un interprétant plus *général*. Mais ce faisant, une *précision* s'opère-t-elle? Oui, paradoxalement, le mouvement de précision visé, s'il est régi par une exigence d'explication, tend forcément vers la généralité⁵⁹.

Pour mieux comprendre cette idée, une différence peut être posée entre l'*objectivement général* et l'*objectivement vague*. Le premier se dit d'une proposition générique, qui peut être vraie ou fausse d'un nombre indéfini de cas, tandis que le second se dit d'une proposition qui ne peut être ni vraie ni fausse puisqu'elle réfère à une chose (un fait, un événement, un objet) qui n'est pas encore déterminée⁶⁰. Or, suggère Peirce, « le vague tend toujours à devenir déterminé, simplement parce que son imprécision [*its vagueness*] ne le détermine pas à être vague (comme la limite d'une série infinie)⁶¹ ». Cependant, n'importe quelle conception d'objet (ou interprétant) « n'est jamais si déterminée qu'elle ne puisse faire l'objet d'une détermination supplémentaire⁶² ». Dans l'analyse du vague et de ses déterminations possibles, la maxime pragmatique

fait de chaque proposition un espace d'expérimentation⁶³. Le travail du sémiolaborantin s'exerce entre ces deux pôles : depuis le vague vers le plus général, depuis l'indéterminé vers le déterminé, depuis l'indescriptible vers l'explication ; la série de gestes qui est menée correspond à la précision.

Comme le suggère poétiquement Mikhaïl Bakhtine dans ses remarques sur l'épistémologie des sciences humaines (mais cela vaut aussi bien pour toute recherche interprétative menée dans un paradigme de compréhension du monde, et non d'identité absolue), « le sens ainsi compris (dans le contexte inachevé) n'est ni paisible ni confortable (on ne saurait s'y reposer et mourir)⁶⁴ ». Autrement dit, la précision ne vise aucunement à faire « aboutir » la sémiose propositionnelle – ce qui serait impossible de toute manière⁶⁵ – en imposant un interprétant définitif, un terme final ; un interprétant n'est jamais, en puissance, que la base d'un nouveau signe, qui déterminera à son tour un nouvel interprétant⁶⁶. Au contraire : mettre en circulation de nouveaux interprétants, cela revient à assurer la continuité de la dynamique sémiotique. La précision participe d'un mouvement naturel du sens, dans lequel le sémiolaborantin trouve sa place en tant qu'agent facilitateur : il trace pour la sémiose une voie de conduction balisée par la critique.

*

Une autre manière d'appréhender ce double mouvement de précision-généralisation par lequel s'incarne la correction des interprétants passe par l'étude de la doctrine des propositions naturelles de Peirce⁶⁷. En effet, celle-ci suggère que la dynamique sémiotique correspond ni plus ni moins à ce mouvement correctif qui, partant de l'appréhension des faits du monde tels que la phénoménalité, ou éventuellement l'instrumentalité technique, nous y donne accès – ces faits demeurant totalement indépendants de l'interprétation qu'on en a⁶⁸ –, engendre, consciemment ou inconsciemment, une adéquation adaptative de nos interprétants. Suivant la logique intégrative de Peirce, la même dynamique corrective a lieu lorsque des signes de nature plus complexe (symboles, représentations, arguments) sont concernés. *La sémiose implique un principe d'autocorrection*⁶⁹.

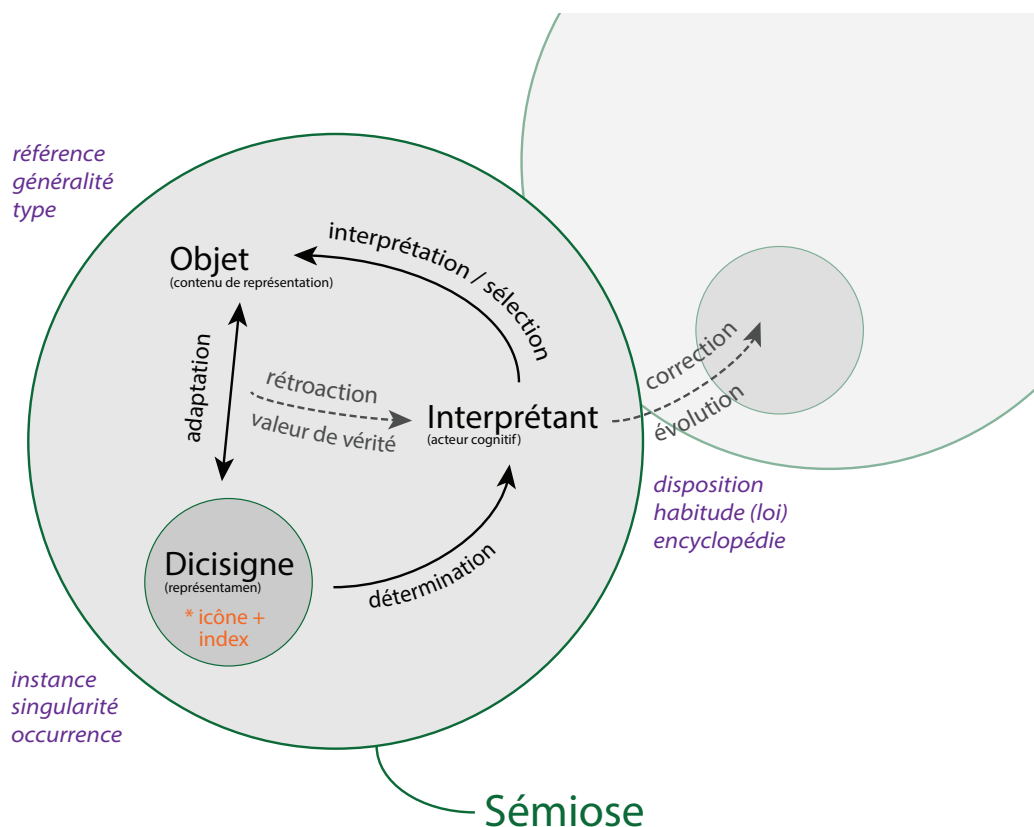


Figure 2. Le dicisigne (ou proposition) et sa sémiotique. Tout signe appréhendé dans l'expérience possède nécessairement un caractère indexical. Tout phénomène avec lequel un esprit peut se trouver en contiguïté, tout phénomène par rapport auquel cet esprit expérimente ce que Putnam appelle un « événement introductif »⁷⁰, c'est-à-dire une description nécessairement minimalement causale, cet esprit en aura une certaine connaissance non strictement corrélative, mais aussi causalement déterminée. Dans *Basis of Pragmaticism* (1905), Peirce écrit que toute proposition, ou dicisigne, est un composé de deux signes, l'un fonctionnant significativement, l'autre dénotativement⁷¹. C'est ce qui fonde sa valeur causale. Le composant signifiant est la fonction ou partie iconique du dicisigne ; le composant dénotant est la fonction ou partie indexicale du dicisigne. Puisque le dicisigne est toujours un composé, il possède une structure qui lui est propre : une *syntaxe naturelle*. Celle-ci correspond à l'adjonction de (a) un indice, ou index, des éléments constitutifs du fait représenté ; à (b) le sujet du prédicat, qui est la représentation des faits auquel l'indice est lié. « Ni un icône pur ni un indice pur ne peut asserter quoi que ce soit [à lui seul]. [...] Il est donc clair que l'étincelle vitale de toute proposition, l'élément proprement propositionnel de la proposition, est une proposition indexicale, un *indice impliquant un icône*⁷² », écrit Peirce. C'est ainsi que le dicisigne est réellement indexicalement connecté aux faits portés par la proposition⁷³. Alors s'éclaire l'autre base sur laquelle repose notre solution de continuité entre les sciences naturelles et sociales : l'indexicalité⁷⁴. Chaque signe véhiculant une information (c'est-à-dire chaque proposition, ou dicisigne) implique un fait contenu à même sa syntaxe⁷⁵. Le monde n'est pas partagé entre des faits d'un côté et des représentations de l'autre : les uns et les autres sont médiés par des signes qui les conjoignent et les suturent à un même continuum sémiotique.

Dans *Manières de faire des mondes*, Nelson Goodman écrit : « La construction du monde commence avec une version et finit avec une autre⁷⁶. » Entre les deux versions, au moment de passer de l'une à l'autre, qu'est-il survenu? Une correction. Goodman précise : *une correction d'ajustement*, car

la vérité des énoncés et la correction des descriptions [... est] avant tout une affaire d'ajustement : ajustement à ce à quoi on réfère d'une manière ou d'une autre, ou à d'autres rendus, ou à des modes ou manières d'organiser [...] Les différences entre ajuster une version à un monde, un monde à une version, une version à une autre ou à d'autres versions, s'effacent quand on reconnaît le rôle des versions dans la production des mondes. On voit alors que connaître et comprendre s'étendent au-delà de l'acquisition de croyances vraies et vont jusqu'à découvrir et inventer des ajustements de toutes sortes⁷⁷.

Étant entendu que les signes sont les véhicules à partir desquels les différentes versions du monde sont composées et que ces mêmes signes servent aussi à décrire diversement le monde, selon des cadres d'expérience pluriels⁷⁸, alors la difficulté pour le laboratoire consiste à produire une description qui soit aussi une *explication* du monde, de sorte que différentes versions se raccordent.

3.3 Médiation

J'ai dit à quelques reprises que pour remplir sa visée critique, une proposition rationnelle devait affecter le sens commun. Ce devoir communicationnel appelle un dernier développement sur la médiation. De façon générale, on peut dire que l'activité médiatrice fait exister des faits par l'entremise de propositions puisque les faits n'ont d'existence que sémiotiquement médiés. Ce faisant, la médiation fait exister le monde, ou une version du monde, en ce qu'elle contribue à sa formation de même qu'à sa reconnaissance individuelle, communautaire et publique. Plus une version du monde gagne en reconnaissance, plus elle relève du sens commun.

La communication de propositions rationnelles dans un champ d'activité social spécifique (par exemple un domaine scientifique précis) ou dans l'espace public élargi est un geste qui s'inscrit dans une logique de défense et de comparution prenant place dans un espace social caractérisé comme bruyant et agonistique⁷⁹. Il est bruyant parce qu'il est rempli de bruit : dans la théorie de l'information, le bruit est ce qui brouille un signal, ce qui nuit à sa réception claire⁸⁰. Il est agonistique parce qu'il est politisé⁸¹ : l'intérêt de chacun y travaille à modeler le monde à sa faveur. Les signes y sont sémantisés et

contraints par le sens commun, à travers le pouvoir qu'exercent les autorités et les forces politiques en place⁸². L'objectivité sémiotique⁸³ n'exclut pas de telles inflexions, oppositions ou rapports de force. Au contraire, la logique de l'interprétant peircien appelle un tel jeu de regards et de positions. Cependant, la correction, caractérisée comme un mécanisme d'évaluation et de précision des propositions rationnelles (voir § 3.2), doit stabiliser ce jeu en vue de garantir les bases du raisonnement critique à la source des propositions portées auprès de la communauté et du public par le laboratoire. Bien qu'elle s'exerce suivant une visée critique corrective, la précision est aussi régie par le pôle de la réception, ce qui implique qu'elle doive s'effectuer en gardant à l'esprit le public auprès duquel les propositions rationnelles seront portées. Ceci parce qu'une proposition rationnelle, pour réaliser sa visée critique, doit avant tout être *communicable*, c'est-à-dire capable d'affecter le public. L'identité imparfaite de nos croyances et de nos mondes d'expérience, néanmoins reconnus comme suffisamment similaires à quelque égard, a la force de créer un vague perfectible pouvant servir de socle à l'action commune. La perfectibilité appelle une précision dont la généralité peut s'incarner dans un corps collectif.

J'ai dit que la communication de propositions rationnelles s'inscrivait dans une logique de défense et de comparution au sein de l'espace social. Cela s'explique du fait que les propositions rationnelles cherchent à combler une indétermination cruciale et répondent d'un besoin collectif proprement sémiotique : le désir d'une production de sens cohésive. Ainsi que l'écrit Arthur Guichoux en parlant du politique, « [l']institution symbolique du social procède à une mise en sens, en scène et en forme qui met les hommes à l'épreuve de l'incertitude, de la division et du conflit qui en découle⁸⁴ ». Sans que les propositions rationnelles ne constituent à strictement parler des propositions politiques (bien qu'elles le soient aussi), elles sont des propositions existentielles dans la mesure où elles contribuent à la formation du monde au sens commun. Différentes versions du monde peuvent être cooccurentes, mais leur incompatibilité les amène aussi parfois à entrer en concurrence. La supériorité d'une version du monde sur une autre sera fonction des propositions rationnelles la supportant, moyennant la visibilité sociale de celles-ci, à raison du travail de médiation effectué.

Faits et propositions		Correction	Médiation
Colligation des signes	Chaînage sémiotique	Précision propositionnelle	Défense et comparution

Figure 3. Schéma simplifié des étapes successives du travail en laboratoire. Colliger des signes ne suffit pas à rendre communicable l'information que ceux-ci véhiculent. La proposition rationnelle exprime une vérité sur le monde, ce que le signe seul ne fait pas. Une proposition valable est transparente du point de vue de sa traçabilité sémiotique. Pour assurer cette transparence, il est nécessaire de chaîner les signes au dispositif expérimental ou au monde d'expérience qui fournit aux signes les conditions de possibilité de leur expression. Ce travail de contextualisation constitue déjà une première forme de correction, la seconde relevant du travail de précision propositionnelle. La précision participe aussi de la médiation puisqu'elle vectorise une version du monde sous la forme d'une proposition rationnelle communicable. Une fois la précision atteinte (bien que la précision ne connaisse virtuellement pas de fin), la proposition rationnelle doit encore être portée auprès du public afin de gagner en visibilité (sa rationalité et sa précision seules ne suffisent pas à lui garantir une existence sociale). Les laborantins sont responsables de défendre les propositions qu'ils mettent en circulation, et ce, dans une logique de comparution auprès de leurs pairs et contemporains. Comparaitre, c'est *paraître devant*. Dernière précision : c'est la proposition qui comparaît et non le laborantin. L'autorité d'une proposition rationnelle dépend de la valeur critique de celle-ci, soit sa capacité à substituer à un interprétant établi un nouvel interprétant corrigé.

Dans ce travail de médiation, une règle fait loi : la traçabilité des chaînes signifiantes est garante de l'objectivité sémiotique des propositions rationnelles. La *valeur rationnelle* supérieure d'une proposition repose sur trois facteurs déterminants : (1) l'objectivité sémiotique de la proposition, c'est-à-dire sa capacité à prendre en charge et les faits du monde et les moyens de leur production ; (2) la précision de la proposition, qui est le fruit d'un travail de précision ou d'affinement sémiotique correctif ; (3) la valeur explicative de la proposition, ou sa capacité à concilier des mondes d'expérience de façon intégrative. La *valeur critique* supérieure d'une proposition repose quant à elle sur sa capacité de correction des interprétants. Il est facile de croire qu'un esprit rationnel sera naturellement disposé à être affecté par des propositions dont la valeur rationnelle est supérieure. Pour qu'une proposition rationnelle soit dite critique, elle doit affecter un esprit (n'importe quel agent social) au point d'imposer en lui une substitution d'interprétants : là où une croyance était fixée par un interprétant donné, un interprétant nouveau s'installe, qui régira dorénavant le jugement et la croyance. L'interprétant nouveau installé impliquera un ou des changements d'importance variable dans la constitution du ou des mondes d'expérience affectés.

À la lumière de la description qui en est donnée, le travail de médiation du laboratoire peut aussi être caractérisé plus généralement comme une série de *manœuvres pour l'existence*⁸⁵. Il s'agit, en effet, de manœuvrer de manière à faire circuler les propositions rationnelles afin qu'elles affectent au mieux le public. Ce n'est qu'à cette condition qu'elles pourront corriger le sens commun, par l'entremise d'une substitution d'interprétants. Puisque l'interprétant d'un signe correspond à l'ensemble de « tous les faits connus relativement à son objet⁸⁶ », alors la correction d'un interprétant donné a pour effet de modifier cet ensemble. Dans un monde qualifié de sémiotiquement objectif (entièrement constitué d'objets sémiotiques), un interprétant corrigé, s'il a des répercussions d'ensemble importantes, peut donner lieu à une nouvelle version du monde. Si cette correction se généralise (si le plus grand nombre en est affecté), alors l'existence du monde au sens commun en sera affectée : une même correction affectant des mondes d'expérience démultipliés entraîne nécessairement une correction du monde au sens commun.

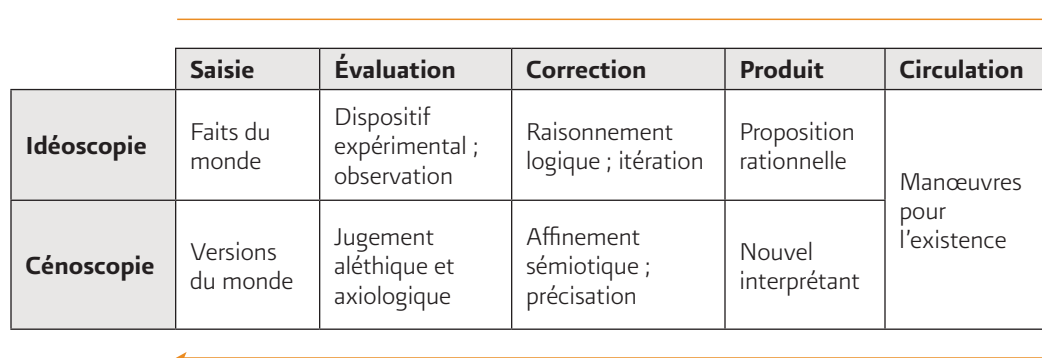


Figure 4. Schéma de la production sociale des propositions rationnelles. La production est dite « sociale » parce que dans la formulation des propositions, on doit toujours garder en tête le destinataire. Le pôle de la réception fait partie intégrante du processus de production, et ce, dès l'origine. En effet, la proposition doit intégrer les modalités de sa réception afin de trouver son public. Cette idée découle des thèses de Karl Marx : « La production est médiatrice de la consommation », certes, « mais la consommation est aussi médiatrice de la production en procurant aux produits le sujet pour lequel ils sont des produits⁸⁷ ». Ainsi la flèche régressive, sous le tableau, vise à indiquer la dimension téléologique du travail d'élaboration des propositions rationnelles. Chacune des étapes successives (de gauche à droite) est concaténée et intégrative, de sorte qu'il faille en tenir compte dès l'origine. Les faits ou les versions du monde seront toujours saisis au regard des manœuvres qui les font exister socialement. Inversement, pour rendre les propositions maximale-ment communicables, les manœuvres pour l'existence s'adapteront aux faits et aux mondes d'expérience qui leur permettent d'exister sémiotiquement ; elles engloberont aussi l'évaluation et la correction (les deux sont dialectiquement liés par l'exigence de précision). Ainsi, la médiation ne se limite pas à la seule mise en circulation des propositions rationnelles produites par le laboratoire ; elle impose sa marque dès l'origine pour régir la totalité des opérations de traduction des faits et des versions du monde en propositions rationnelles.

Les propositions rationnelles sont dites sémiotiquement objectives parce qu'elles sont transparentes eu égard aux diverses traductions qu'elles opèrent entre faits et mondes, ou versions du monde telles que leurs descriptions valables les traduisent. Elles sont aussi dites critiques dans la mesure où l'explication qu'elles portent suscite une transformation d'ordre pratique : un changement d'habitude interprétative constitue la finalité usitée des propositions rationnelles. C'est ainsi qu'elles peuvent remplir leur rôle correcteur, lequel s'avère crucial pour l'existence même du laboratoire. En effet, c'est en vertu de la capacité corrective des propositions rationnelles qu'il produit que le laboratoire d'études sémiotiques peut endosser le rôle critique qui lui échoit. Ce n'est qu'à cette seule condition qu'il peut s'affirmer « en tant qu'instrument de diagnostic, de création et de résistance⁸⁸ ». Il est à souhaiter que son rôle soit ainsi compris.

*

Dans cet article, j'ai tâché de montrer quels pouvaient être le programme et le rôle d'un laboratoire en études sémiotiques. Partant de la prémisse que les études sémiotiques peinent aujourd'hui à faire valoir leur pertinence auprès de la société – ce qui constitue pourtant une condition d'existence inéluctable pour toute science institutionnelle –, j'ai suggéré qu'un tel laboratoire de recherche pouvait être le lieu d'une pratique spécialisée permettant aux études sémiotiques d'accroître la reconnaissance générale à leur endroit et, par le fait même, leur autonomie disciplinaire. Cette reconnaissance passe par la détermination du rôle dévolu aux études sémiotiques par l'entremise de son activité laborantine. J'ai défendu l'idée selon laquelle celle-ci devait être entièrement orientée vers la correction des interprétants. Cette tâche critique doit informer en tout point le programme de recherche du laboratoire, ou ce qu'on pourrait aussi appeler *le patron de ses manœuvres*. Ultimement, l'existence des études sémiotiques au sens commun en dépend.

Au terme de cet article, on pourrait me reprocher de ne pas avoir fourni d'exemple, de ne pas avoir développé de cas d'étude, ni de m'être appuyé sur aucune illustration concrète afin de montrer la méthode préconisée en actes. Mais l'article est déjà long et sa nature programmatique assumée me semble pallier l'absence d'application pratique. J'ai voulu définir et justifier les paramètres méthodologiques selon lesquels le laboratoire d'études sémiotiques peut correctement fonctionner. Les réalisations de ce laboratoire pourront venir dans un temps ultérieur ; elles pourront faire l'objet d'articles dédiés à en rendre compte, et ce seront autant de médiations visant à faire exister des propositions rationnelles – et le laboratoire et la sémiotique par le fait même – issues du travail

de correction des interprétants qui caractérise la méthode critique défendue ici. Sur la nature théorique de cet article, je peux encore citer Peirce, qui déplorait que la pratique précède trop souvent la théorie, bien qu'il reconnût qu'il ne pouvait pas vraiment en aller autrement dans les faits : « Malheureusement, la pratique précède généralement la théorie, et le destin habituel de l'humanité est de faire les choses n'importe comment d'abord, et de ne trouver qu'ensuite comment cela aurait pu être réalisé beaucoup plus facilement et parfaitement⁸⁹. » Puis-je vraiment prétendre que le modèle critique mis de l'avant ici pour le laboratoire est purement théorique et qu'il ne découle aucunement de mon expérience antérieure? Certes non, mais j'ai cru bon de faire abstraction de ses origines balbutiantes pour me concentrer sur son avenir possible.

Bibliographie

- ATKINS, Albert, « Peirce on the Index and the Indexical Reference », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 41, no 1, 2005, p. 161-188.
- ATKINS, Richard Kenneth, « Peirce on facts, propositions, and the index », *Semiotica*, no 228, 2019, p. 17-28. DOI : 10.1515/sem-2018-0082.
- BAKHTINE, Mikhaïl, « Remarques sur l'épistémologie des sciences humaines » (1974), *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 420-436.
- BARNES, Barry, « On authority and its relationship to power », *The Sociological Review*, vol. 32, no S1, 1984, p. 180-195. DOI : 10.1111/j.1467-954X.1984.tb00112.x.
- BHASKAR, Roy, *The Possibility of Naturalism. A Philosophical Critique of the Contemporary Human Sciences*, 3^e éd., Londres/New York, Routledge, 1998 [1979].
- BLOOR, David, « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 30, no 1, 1999, p. 81-112. DOI : 10.1016/S0039-3681(98)00038-7.
- BOURDIEU, Pierre, *Science de la science et réflexivité. Cours au Collège de France 2000-2001*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2001.
- BRIOSCHI, Maria Regina, « The Dismissal of 'Substance' and 'Being' in Peirce's Regenerated Logic », *Logic and Logical Philosophy*, vol. 32, no 2, 2023, p. 217-242. DOI : 10.12775/LLP.2022.026.
- CHAUVIRÉ, Christiane, « Logique et grammaire pure. Propositions, sujets et prédicats chez Peirce », *Histoire, Épistémologie, Langage*, vol. 16, no 1, 1994, p. 137-175. DOI : 10.3406/hel.1994.2389.

- , *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- CHIASSON, Phyllis, « Peirce's Logic of Vagueness » (2001), dans M. Bergman & J. Queiroz (dir.), *The Commens Encyclopedia: The Digital Encyclopedia of Peirce Studies*, nouv. éd., 2014. URL : <http://www.digitalpeirce.fee.unicamp.br/peichi.htm>.
- COPFERMANN, Émile, *Vers un théâtre différent*, Paris, Maspero, 1976.
- DE TIENNE, André, « Why Semiotics? A Question Requiring a Fundamental Answer for Peirce's Sake », *The American Journal of Semiotics*, vol. 31, no 3-4, p. 167-181. DOI : 10.5840/ajs201512141.
- DEACON, Terrence, « What is missing from theories of information », dans P. Davies & N. H. Gregersen (dir.), *Information and the Nature of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 186-216. DOI : 10.1017/CBO9781107589056.011.
- DEELY, John, « Thomas A. Sebeok and semiotics of the 21st century », dans P. Cobley et al. (dir.), *Semiotics Continues to Astonish: Thomas A. Sebeok and the Doctrine of Signs*, Berlin, De Gruyter, 2011, p. 123-160. DOI : 10.1515/9783110254389.123.
- , *Four Ages of Understanding. The First Postmodern Survey of Philosophy from Ancient Times to the Turn of the Twenty-First Century*, Toronto, Toronto University Press, 2001.
- , *Purely Objective Reality*, Berlin/New York, Mouton De Gruyter, 2009.
- DOSSE, François, *Histoire du structuralisme*, 2 tomes, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales », 2012 [1991-1992].
- DURKHEIM, Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1893].
- FABIANI, Jean-Louis, « À quoi sert la notion de discipline? », dans J. Boutier et al. (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline?*, Paris, EHESS, coll. « Enquête », 2006, p. 11-34.
- FISCH, Max, « General Introduction », *Classic American Philosophers: Peirce, James, Royce, Santayana, Dewey and Whitehead*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1951, p. 19-39.
- GARNAR, Andrew, « Power, Action, Signs: Between Peirce and Foucault », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 42, no 3, 2006, p. 347-366.
- GAUTIER, Claude & Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques*, Paris, La Découverte, 2022.
- GINGRAS, Yves, « L'institutionnalisation de la recherche en milieu universitaire et ses effets », *Sociologie et sociétés*, vol. 23, no 1, 1991, p. 41-54. DOI : 10.7202/001297ar.

- , « Following Scientists Through Society? Yes, but at Arm's Length! », dans J. Z. Buchwald (dir.), *Scientific Practice: Theories and Stories of Doing Physics*, Chicago, Chicago University Press, 1995, p. 123-148.
- GOODMAN, Nelson, *Manières de faire des mondes*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M.-D. Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992 [1978].
- GUICHOUX, Arthur, « L'indétermination démocratique de Claude Lefort : aperçu d'une réception contrastée », *Revue du MAUSS permanente*, 15 juin 2017, non paginé. URL : <http://www.journaldumauss.net/?L-indetermination-democratique-de>.
- HARAWAY, Donna, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, no 3, 1988, p. 575-599. DOI : 10.2307/3178066.
- HILPINEN, Risto, « On Peirce's Philosophical Logic: Propositions and Their Objects », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 28, no 3, 1992, p. 467-488.
- KOHN, Eduardo, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humaine*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, préface de P. Descola, Paris, Zones sensibles, 2017 [2013].
- LATOUR, Bruno & Steve WOOLGAR, *Laboratory Life: The Construction of Scientific Facts*, 2^e éd., Princeton, Princeton University Press, 1986 [1979].
- LATOUR, Bruno, *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, La Découverte, 2007 [1999].
- LÉON, Jacqueline, « La linguistique, science pilote? », dans C. Charle & L. Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France, 3 : Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2016, p. 228-232.
- LEVESQUE, Simon, « Abduction as Regulation: An Input from Epigenetics », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 55, no 2, 2019, p. 119-137. DOI : 10.2979/trancharpeirsoc.55.2.02.
- MARX, Karl, *Introduction à la critique de l'économie politique*, trad. de l'allemand par M. Husson & G. Badia, Paris, Éd. Sociales, 1972 [1859].
- MOUFFE, Chantal, *Agonistique. Penser politiquement le monde*, trad. de l'anglais par D. Beaulieu, Paris, Beaux-arts de Paris éditions, 2014.
- NÆSS, Arne, *Interpretation and Preciseness: A Contribution to the Theory of Communication*, texte établi par A. Drengson & A. Næss, *The Selected Works of Arne Naess*, vol. 1, Dordrecht, Springer, 2005 [1953].
- PARRET, Herman, *Sutures sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2006.
- PEIRCE, Charles S., « Introductory Lecture on the Study of Logic », *The Johns Hopkins University Circulars*, vol. 2, no 19, novembre 1882, p. 11-12.

- , *Essential Peirce, Volume 2 (1893–1913)*, Bloomington, Indiana University Press, 1998. [EP II]
- , *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, éd. électronique de J. Deely, 1994. [CP]
- PUTNAM, Hilary, « Explanation and Reference » (1973), *Philosophical Papers, Vol. II: Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 196-214.
- ROTHENBERG, David, *Is it Painful to Think? Conversations with Arne Naess*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993.
- STENGERS, Isabelle, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, coll. « Champs sciences », 1995 [1993].
- STJERNFELT, Fredrik, *Natural Propositions. The Actuality of Peirce's Doctrine of Dicisigns*, Boston, Docent Press, 2014.
- , « Dicisigns. Peirce's semiotic doctrine of propositions », *Synthese*, vol. 192, no 4, 2015, p. 1019-1054. DOI : 10.1007/s11229-014-0406-5.
- ŠVANTNER, Martin « Agency as Semiotic Fabrication: A Comparative Study of Latour's ANT », *The American Journal of Semiotics*, vol. 37, no 3-4, 2021, p. 289-315. DOI : 10.5840/ajs202231579.
- THIBAUD, Pierre, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 33, no 2, 1997, p. 270-327.
- TIERCELIN, Claudine, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Collège de France, 2013. DOI : 10.4000/books.cdf.1985.
- VITIELLO, Audric, « La démocratie agonistique : entre ordre symbolique et désordre politique », *Revue du MAUSS*, no 38, p. 213-234.

Notes

- 1 E. KOHN, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'anglais (États-Unis) par G. Delaplace, Paris, Zones sensibles, 2017 [2013], p. 27.
- 2 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité. Cours au Collège de France 2000-2001*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2001, p. 127.
- 3 C. S. PEIRCE, *The Collected Papers*, éd. électronique de J. Deely, 1994, § 5.424, trad. libre. Désormais CP.
- 4 Par laboratoire, je n'entends pas une simple structure administrative dont l'existence est principalement justifiée par des raisons économiques ou gestionnaires, dictées par les modalités de financement de la recherche, mais un cadre d'activité pratique contraignant, régi par un programme et une méthode définis – une régie qu'en adoptant le vocabulaire de Peirce on peut qualifier d'*interprétant*, car elle a la force d'induire une habitude ou une règle d'action efficace. Dans l'esprit de Peirce, que je souhaite ranimer, le laboratoire de recherche est constitué par « une totalité d'actes réels exerçant des effets réciproques l'un sur l'autre et préoccupés par des fins étroitement analogues ». Peirce, inédit, cité dans M. FISCH, « General Introduction », *Classic American Philosophers*, New York, Appleton-Century-Crofts, 1951, p. 32.
- 5 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 96.
- 6 *Ibid.*, p. 128.
- 7 « La fermeture sur soi du champ autonome constitue le principe historique de la genèse de la raison et de l'exercice de sa normativité. » *Ibid.*, p. 108.
- 8 « L'institutionnalisation de la recherche est [...] le résultat des actions [...] de chercheurs qui veulent se donner les conditions nécessaires à la poursuite de leurs activités. » Y. GINGRAS, « L'institutionnalisation de la recherche en milieu universitaire et ses effets », *Sociologie et sociétés*, vol. 23, no 1, 1991, p. 46.
- 9 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 68-69.
- 10 É. DURKHEIM, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013 [1893]. « Parler de discipline, c'est désigner l'activité scientifique comme une forme particulière de la division du travail dans le monde social. » J.-L. FABIANI, « À quoi sert la notion de discipline? », dans J. Boutier et al. (dir.), *Qu'est-ce qu'une discipline?*, Paris, EHESS, coll. « Enquête », 2006, p. 11.
- 11 Cf. H. PARRET, *Sutures sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2006.
- 12 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 131.
- 13 D'après le grec ancien στοιχεῖα : « éléments » ou « principes ».
- 14 CP 4.9. Ailleurs, Peirce reprend cette classification : « Bien qu'elle repose sur l'usage des signes, la logique [ou sémiotique] peut être conçue comme la science des lois générales des signes. Elle a trois branches : 1, la Grammaire Spéculative, ou la théorie générale de la nature et des significations des signes, qu'ils soient des icônes, des indices ou des symboles ; 2, la Critique, qui classe des arguments et détermine la validité et le degré de force de chaque sorte ; 3, la Méthodeutique, qui étudie les méthodes qui doivent être poursuivies dans l'investigation, dans l'exposition et dans l'application de la vérité. Chaque division dépend de celle qui la précède. » CP 1.191, trad. libre.
- 15 J. LÉON, « La linguistique, science pilote? », dans C. Charle & L. Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France, 3 : Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, coll. « Points histoire », 2016, p. 228-232. Sur l'histoire du structuralisme en France, sa montée en puissance et sa chute, voir F. DOSSE, *Histoire du structuralisme*, 2 tomes, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales », 2012 [1991-1992].
- 16 Cf. C. GAUTIER & M. ZANCARINI-FOURNEL, *De la défense des savoirs critiques*, Paris, La Découverte, 2022, p. 7.

- 17 Ne serait-ce que de cordes et soumis aux vents ; ces ponts ne seraient alors empruntés que par quelques aventuriers dont la fougue exploratoire est plus grande que la crainte que les cordages ne cèdent.
- 18 N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, trad. de l'anglais (États-Unis) par M.-D. Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992 [1978], p. 19.
- 19 J. DEELY, *Four Ages of Understanding*, Toronto, Toronto University Press, 2001, p. 613-614, trad. libre.
- 20 Un signe propositionnel comprend toujours un indice de sa référence et, en tant que tel, il élicite un interprétant. Cf. *infra* fig. 2 pour un approfondissement de cette détermination et la correction qu'elle implique nécessairement.
- 21 « En particulier, le synéchiste n'admettra pas que les phénomènes physiques et psychologiques sont entièrement distincts – qu'ils appartiennent à différentes catégories de substance ou qu'ils forment deux faces complètement séparées d'une même médaille –, mais il soutiendra que tous les phénomènes sont du même caractère, bien que certains soient plus mentaux et spontanés, et d'autres plus matériels et réguliers. » C. S. PEIRCE, *Essential Peirce, Volume 2 (1893-1913)*, Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 2, trad. libre. Désormais *EP II*.
- 22 N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, *op. cit.*, p. 134.
- 23 Cf. D. HARAWAY, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, no 3, 1988, p. 575-599.
- 24 Avec Peirce, je décris la proposition comme « une chose qui peut être répétée maintes et maintes fois, traduite dans une autre langue, incorporée dans un graphe logique ou une formule algébrique, et néanmoins toujours être la même et unique proposition ». La proposition n'est pas assimilable à une occurrence particulière ; elle est « un type, une généralité, qui n'existe pas en soi mais qui gouverne les existants et à laquelle les individus [*the individuals*] se conforment » (CP 8.313, trad. libre) Précisons : « Tout ce qui existe est individuel puisque l'existence (pas la réalité) et l'individualité sont essentiellement la même chose » (CP 3.163, trad. libre). Il serait donc erroné de réduire la proposition à une forme linguistique puisqu'elle a été pensée par Peirce comme une partie intégrante de son « algèbre universelle de la logique » (CP 8.337). Comme l'a bien compris Christiane Chauviré, « Peirce cherche à dissocier l'analyse logique de l'analyse grammaticale » (C. CHAUVIRÉ, « Logique et grammaire pure. Propositions, sujets et prédicats chez Peirce », *Histoire, Épistémologie, Langage*, vol. 16, no 1, 1994, p. 162). Sur la distinction entre assertion et proposition chez Peirce, voir R. HILPINEN, « On Peirce's Philosophical Logic: Propositions and Their Objects », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 28, no 3, 1992, p. 467-488. La définition la plus aboutie de la proposition peircienne, qui est aussi la plus générale (et la moins compréhensible prise indépendamment du système théorique qui la motive), est la suivante : « Une proposition est un signe qui, séparément ou indépendamment, indique son objet. » C. S. PEIRCE, « New Elements (Καὶνα στοιχεία) » (1904), *EP II*, p. 307, trad. libre.
- 25 « Tout le système de classification est impliqué et, avant longtemps, celui-ci peut changer. » D. BLOOR, « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 30, no 1, 1999, p. 94, trad. libre.
- 26 *Ibid.*, p. 101.
- 27 « La connaissance scientifique répond de la nature et de la raison, pas de la société. » En même temps, « toute connaissance dépend toujours de la société », car « la société est le véhicule nécessaire au maintien d'un rapport cognitif cohérent avec le monde, en particulier du genre de rapport que nous tenons pour acquis dans notre science ». (*Ibid.*, p. 82 et 110, trad. libre.) Sur « l'éthique de la communication » dans le champ scientifique, voir Y. GINGRAS, « Following Scientists Through Society? Yes, but at Arm's Length! », dans J. Z. Buchwald (dir.), *Scientific Practice: Theories and Stories of Doing Physics*, Chicago, Chicago University Press, 1995, p. 138-147.
- 28 P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 143-144.

- 29 T. DEACON, « What is missing from theories of information », dans P. Davies & N. H. Gregersen (dir.), *Information and the Nature of Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 206.
- 30 *Idem.*
- 31 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, coll. « Champs sciences », 1995, p. 61.
- 32 *Ibid.*, p. 62.
- 33 *Ibid.*, p. 98.
- 34 *Ibid.*, p. 103.
- 35 *Ibid.*, p. 107.
- 36 Barry Barnes a proposé une distinction pertinente entre autorité et pouvoir sur la base de la discrétion dans l'agentivité. La conduite rationnelle répond de l'autorité de la science ; sa discrétion se limite à la critique. Cf. B. BARNES, « On authority and its relationship to power », *The Sociological Review*, vol. 32, no 51, 1984, p. 180-195.
- 37 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, *op. cit.*, p. 120.
- 38 B. LATOUR, *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, trad. de l'anglais par D. Gille, Paris, La Découverte, 2007 [1999], p. 74 ; schéma même page.
- 39 R. BHASKAR, *The Possibility of Naturalism. A Philosophical Critique of the Contemporary Human Sciences*, 3^e éd., Londres/New York, Routledge, 1998, p. 2, trad. libre.
- 40 *Ibid.*, p. 175.
- 41 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, *op. cit.*, p. 164.
- 42 Sur la notion de *fabrication sémiotique* englobant les pôles nature et culture au prisme de l'agentivité, voir M. ŠVANTNER, « Agency as Semiotic Fabrication: A Comparative Study of Latour's ANT », *The American Journal of Semiotics*, vol. 37, no 3-4, 2021, p. 289-315.
- 43 CP 5.265-3, trad. libre.
- 44 « La croyance n'est pas un mode momentané de la conscience ; c'est une habitude de l'esprit qui perdure dans le temps et qui est surtout (au moins) inconsciente ; et comme d'autres habitudes, la croyance est parfaitement autosatisfaite jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque surprise qui amorce sa dissolution ». Peirce définit la croyance comme « un état de calme et de satisfaction que l'on ne souhaite pas éviter et qui n'appelle pas de changement en vue de croire autrement ou à autre chose ». *EP II*, p. 336-337 et 456, trad. libre.
- 45 L'inclination à « agir d'une certaine façon dans des circonstances et sous l'influence d'un mobile donnés est une habitude ; et une habitude délibérée ou autocontrôlée est précisément une croyance ». CP 5.480, trad. libre.
- 46 CP 8.342, trad. libre.
- 47 C. S. PEIRCE, « The Basis of Pragmaticism in the Normative Sciences » (1906), *EP II*, p. 373, trad. libre.
- 48 Cf. J. DEELY, « Thomas A. Sebeok and semiotics of the 21st century », dans P. Copley et al. (dir.), *Semiotics Continues to Astonish: Thomas A. Sebeok and the Doctrine of Signs*, Berlin, De Gruyter, 2011, p. 123-160.
- 49 Cf. *infra* la légende de la fig. 2 pour connaître l'autre base sur laquelle repose la solution de continuité avancée.
- 50 « La traduction d'un signe vers un autre système de signes » donne naissance à « un signe plus développé », soit un interprétant de ce premier signe. CP 4.127 et 2.228, trad. libre.
- 51 A. DE TIENNE, « Why Semiotics? A Question Requiring a Fundamental Answer for Peirce's Sake », *The American Journal of Semiotics*, vol. 31, no 3-4, p. 178, trad. libre.
- 52 Cf. N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, *op. cit.*, chap. 7 : « La correction des rendus ».

- 53 « Défendre la catégorisation ou le schème suggéré ne serait pas plaider pour sa vérité, puisqu'il n'a pas de valeur de vérité, mais seulement pour son efficacité à construire un monde et le comprendre. L'argumentation consisterait davantage à attirer l'attention sur d'importants parallèles entre la représentation iconique et la dénotation verbale, à signaler les obscurités et les confusions qui se trouvent clarifiées par cette association, à montrer comment cette organisation s'accorde avec d'autres aspects de la théorie des symboles. Dans le cas d'un système catégoriel, il faut montrer, non pas qu'il est vrai, mais ce qu'il peut faire. » *Ibid.*, p. 178.
- 54 A. NÆSS, *Interpretation and Preciseness: A Contribution to the Theory of Communication*, texte établi par A. Drengson & A. Næss, *The Selected Works of Arne Naess*, vol. 1, Dordrecht, Springer, 2005 [1953].
- 55 D. ROTHENBERG, *Is it Painful to Think? Conversations with Arne Naess*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1993, p. 9, trad. libre.
- 56 Cf. C. TIERCELIN, « Le vague irréductible de la signification », chap. 2, § 69 et sq., *C. S. Peirce et le pragmatisme*, Paris, Collège de France, 2013 ; C. CHAUVIRÉ, *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- 57 CP 4.344, trad. libre.
- 58 C. TIERCELIN, *C. S. Peirce et le pragmatisme*, op. cit., chap. 2, § 76.
- 59 « Peirce fait de la généralité l'un des moments essentiels de tout processus scientifique, car si la généralité exprime l'existence d'une séquence infinie d'interprétants – à tel point que le sens d'un concept est toujours à venir [cf. CP 5.289] – alors la généralité apparaît comme "un accroissement de la précision des conceptions [se rapportant] aux choses connues" » P. THIBAUD, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 33, no 2, 1997, p. 286 ; Thibaud cite CP 2.422 Fn P1 p 255, trad. libre.
- 60 P. CHIASSON, « Peirce's Logic of Vagueness » (2001), dans M. Bergman & J. Queiroz (dir.), *The Commens Encyclopedia: The Digital Encyclopedia of Peirce Studies*, nouv. éd., 2014, non paginé.
- 61 *EP II*, p. 323, trad. libre.
- 62 CP 3.93 Fn P1 p 58, trad. libre. Une proposition (un dicisigne) n'est jamais qu'« une détermination supplémentaire d'un signe déjà connu du même objet » (CP 2.320, trad. libre). Cette détermination n'est évidemment jamais finale puisqu'elle n'est qu'un maillon venu s'ajouter dans une chaîne virtuellement infinie d'interprétants. Cf. P. THIBAUD, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *loc. cit.*, p. 284-285.
- 63 « Toute l'aventure de la connaissance se résume dans le passage du moins déterminé vers le plus déterminé, qui repose sur l'idée même de continuité. » P. THIBAUD, « Between Saying and Doing: Peirce's Propositional Space », *loc. cit.*, p. 295, trad. libre.
- 64 M. BAKHTINE, « Remarques sur l'épistémologie des sciences humaines » (1974), *Esthétique de la création verbale*, trad. du russe par A. Aucouturier, Paris, Gallimard, 1984, p. 424.
- 65 « Aucune proposition parfaitement déterminée n'est possible. » CP 4.538, trad. libre.
- 66 Cf. *supra* note 50.
- 67 Sur la logique propositionnelle de Peirce, qui ne se réduit jamais à la linguistique mais doit être comprise en cohérence avec l'ensemble de sa sémiotique (incluant son ontologie et sa métaphysique), voir M. R. BRIOSCHI, « The Dismissal of 'Substance' and 'Being' in Peirce's Regenerated Logic », *Logic and Logical Philosophy*, vol. 32, no 2, 2023, p. 217-242 ; F. STJERNFELT, *Natural Propositions. The Actuality of Peirce's Doctrine of Dicisigns*, Boston, Docent Press, 2014.
- 68 « Le réel n'est pas tout ce qui nous arrive de penser de lui, mais ce qui reste in affecté par ce qu'on en pense. » (CP 8.12, trad. libre.) « L'existence d'une proposition dépend d'un esprit possible ou actuel, tandis que les faits sont indépendants. » R. K. ATKINS, « Peirce on facts, propositions, and the index », *Semiotica*, no 228, 2019, p. 18, trad. libre.

- 69 Cf. S. LEVESQUE, « Abduction as Regulation: An Input from Epigenetics », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 55, no 2, 2019, p. 119-137.
- 70 Cf. H. PUTNAM, « Explanation and Reference » (1973), *Philosophical Papers, Vol. II: Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 196-214.
- 71 C. S. PEIRCE, MS 284, p. 43, cité dans F. STJERNFELT, « Dicisigns. Peirce's semiotic doctrine of propositions », *Synthese*, vol. 192, no 4, 2015, p. 1026.
- 72 C. S. PEIRCE, « New Elements (Καίνα στοιχεία) » (1904), *EP II*, p. 307, 310, trad. libre, italiques ajoutées. « La capacité informationnelle du signe est à la mesure de l'implication iconique. » A. ATKINS, « Peirce on the Index and the Indexical Reference », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 41, no 1, 2005, p. 184, trad. libre.
- 73 Le sens d'une proposition est à trouver dans l'information qu'elle véhicule, c'est-à-dire dans l'interprétant qu'elle met à jour en y causant une différence d'état. La part indexicale du dicisigne joue un rôle déterminant dans la production de ce sens. Peirce écrit : « l'interprétant [du dicisigne] (c'est-à-dire la représentation mentale, ou la pensée, qu'il tend à déterminer) représente la proposition comme un indice authentique d'un objet réel, indépendant de cette représentation. Car un indice implique l'existence de son objet. » CP 2.315, trad. libre. Voir aussi CP 8.313.
- 74 Sur l'indexicalité chez Peirce, voir A. ATKINS, « Peirce on the Index and the Indexical Reference », *loc. cit.* ; R. K. ATKINS, « Peirce on facts, propositions, and the index », *loc. cit.*
- 75 CP 2.320 : « Every informational sign thus involves a Fact, which is its Syntax. »
- 76 N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes*, *op. cit.*, p. 139.
- 77 *Ibid.*, p. 189.
- 78 « Toutes les versions vraies décrivent des mondes. » *Ibid.*, p. 166.
- 79 Cf. B. LATOUR & S. WOOLGAR, *Laboratory Life: The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press, 1986 [1979], chap. 6.
- 80 Par exemple, selon Yves Gingras, dans les études des sciences et des techniques (STS), « la dynamique des échanges est devenue telle qu'il y maintenant une cacophonie de discours et d'idées qui rend difficile le repérage, la compréhension et l'évaluation des conceptions variées mises de l'avant par les différentes "écoles" ». Y. GINGRAS, « Following Scientists Through Society? Yes, but at Arm's Length! », *loc. cit.*, p. 124, trad. libre.
- 81 Sur le caractère agonistique du politique, voir A. VITIELLO, « La démocratie agonistique : entre ordre symbolique et désordre politique », *Revue du MAUSS*, no 38, p. 213-234 ; C. MOUFFE, *Agonistique. Penser politiquement le monde*, trad. de l'anglais par D. Beaulieu, Paris, Beaux-arts de Paris éditions, 2014.
- 82 « Les symboles comme les autres types de signes sont intrinsèquement vagues, leur signification est toujours indéfinie. C'est à travers l'opérateur du pouvoir que le sens des symboles est contraint. Le pouvoir canalise l'action à laquelle nous mènent les symboles. [...] À travers les opérations qu'exerce le pouvoir, la communication à l'aide des symboles est rendue possible. En communiquant dans un champ où les interprétations sont contraintes, un sens commun est possible. En encourageant certaines interprétations symboliques et en en restreignant d'autres, deux locuteurs peuvent partager du sens. [...] Néanmoins, Peirce a bien raison de décrire les signes comme intrinsèquement vagues. La plupart du temps nous utilisons des mots qui sont assez sous-déterminés, et pourtant ils font l'affaire. [...] En mobilisant le vague, l'interprétation standard peut être défiée. Et cela rend possible d'autres interprétations, qu'on peut espérer meilleures. » A. GARNAR, « Power, Action, Signs: Between Peirce and Foucault », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 42, no 3, 2006, p. 357-358, trad. libre.
- 83 L'objectivité sémiotique est à comprendre littéralement, soit comme contribuant à la formation d'un monde fait d'objets sémiotiques. L'objet au sens peircien appartenant à la catégorie de la généralité,

il est communément connu ou connaissable. Cf. J. DEELY, *Purely Objective Reality*, Berlin/New York, Mouton De Gruyter, 2009.

- 84 A. GUICHOUX, « L'indétermination démocratique de Claude Lefort : aperçu d'une réception contrastée », *Revue du MAUSS permanente*, 15 juin 2017, non paginé.
- 85 J'adapte cette idée d'après Stengers, qui parle pour sa part de « champ de manœuvres ». I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, op. cit., p. 144.
- 86 CP 2.418, trad. libre.
- 87 E. COPFERMANN, *Vers un théâtre différent*, Paris, Maspero, 1976, p. 49-50 ; cf. K. MARX, *Introduction à la critique de l'économie politique*, trad. de l'allemand par M. Husson & G. Badia, Paris, Éd. Sociales, 1972 [1859].
- 88 I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, op. cit., p. 174.
- 89 C. S. PEIRCE, « Introductory Lecture on the Study of Logic », *The Johns Hopkins University Circulars*, vol. 2, no 19, novembre 1882, p. 11, trad. libre.

